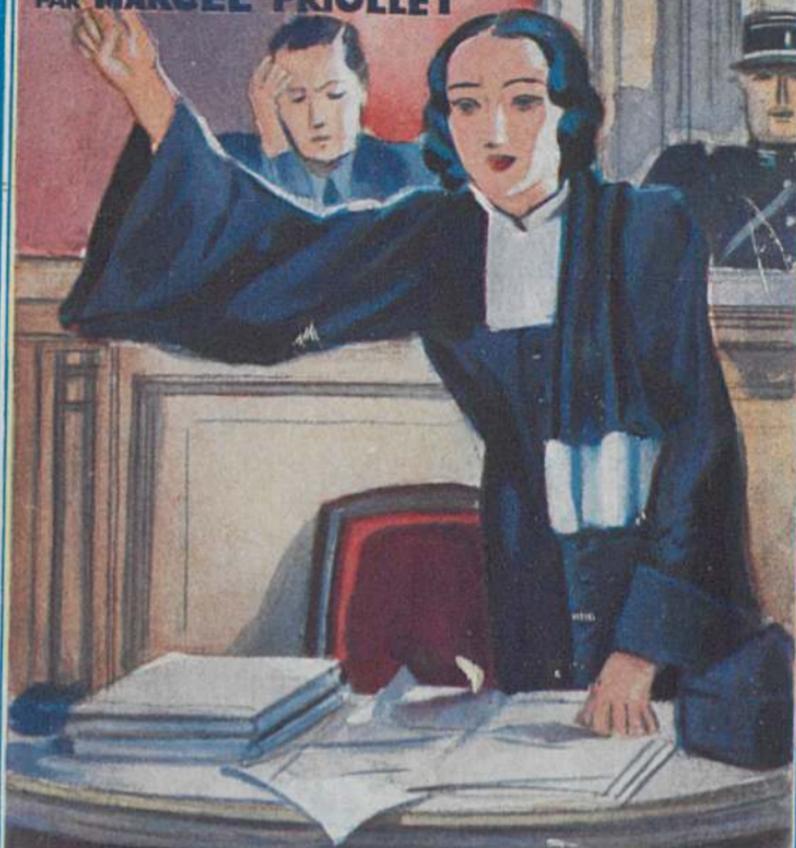


QUATRE CŒURS SUR
LES ROUTES DE L'AMOUR

★ ★
J'AIME... ET J'ACCUSE!

PAR MARGEL PRIOLLET



FR
150

COLLECTION FAMA
94, Rue d'Alésia
PARIS (XIV^e)



LA COLLECTION "FAMA"

BIBLIOTHÈQUE RÊVÉE DE LA FEMME ET DE LA
JEUNE FILLE PAR LE CHOIX DE SES AUTEURS

.....

Chaque Jeudi, un volume nouveau, en vente partout :

1 fr. 50

L'Éloge de la COLLECTION FAMA n'est plus à faire : elle est connue de tous ceux et celles qui aiment à se distraire d'une manière honnête, et ils sont légion. Sa présentation élégante et son format pratique autant que le charme captivant de ses romans expliquent son succès croissant.

PATRON JOURNAL

PARAIT TOUS LES MOIS

Le Numéro : 1 franc

Les numéros de Mars et Septembre : 5 francs

*(Ces deux numéros, très importants, donnent
toutes les nouveautés de début de saison)*

.....

TARIF DES ABONNEMENTS

France et Colonies	Un an : 20 fr.
Étranger (<i>Tarif réduit</i>)	— 28 »
Étranger (<i>Autres pays</i>)	— 35 »

PRIMES AUX ABONNÉES

■
Chaque numéro de Patron Journal est remboursé

■
CONCOURS - PRIMES
permanent

24.000 fr. de PRIX par AN

Voir dans PATRON JOURNAL le règlement.

Société d'Éditions, Publications et Industries Annexes
94, rue d'Alésia, PARIS (XIV^e)

C90831

J'AIME... ET J'ACCUSE!

e 90831

MARCEL PRIOLLET

QUATRE CŒURS SUR
LES ROUTES DE L'AMOUR

* *

J'AIME... ET J'ACCUSE!

ROMAN INÉDIT



SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS,
PUBLICATIONS ET INDUSTRIES ANNEXES
(ANC^s LA MODE NATIONALE)
94, Rue d'Alésia. 94 — PARIS (XIV^e)

J'AIME... ET J'ACCUSE!

CHAPITRE PREMIER

L'AVEU INACHEVÉ

Un soleil d'automne, furtif comme un regret, caressait les marronniers du Luxembourg. A chaque souffle du vent, des feuilles mortes se détachaient des branches et venaient s'abattre en tourbillonnant sur le sable des allées.

Il était un peu plus de midi. A cette heure, le grand jardin appartient presque exclusivement aux amoureux qui s'y donnent rendez-vous et, assis sur un banc, les yeux à demi clos, le cœur battant, s'abandonnent à la douceur des projets d'avenir.

Parfois de vieux messieurs ou des dames mûres, alourdis de rhumatismes, jettent sur ces couples juvéniles un regard où le regret se mêle à l'envie. Ils regardent ces frais visages de vingt ans, à la façon dont les miséreux contemplant, derrière les vitres des changeurs, les billets de banque aux vignettes étranges et les sébilles pleines de pièces d'or...

En revanche, les amoureux ne prêtent guère d'attention aux promeneurs. Pourtant, ce jour-là, plus d'un couple interrompt ses tendres confidences pour suivre au passage, d'un regard curieux, la svelte silhouette d'une jeune fille qui se hâtait dans la direction du boulevard Saint-Michel.

Elle pouvait avoir vingt et un ou vingt-deux ans. Assez grande, mince, jolie, avec un charmant visage étroit encadré de cheveux bruns, elle évoquait les vierges pensives de Botticelli.

Elle séduisait par un curieux mélange de jeunesse et de gravité. Si la bouche pourpre et finement ciselée gardait encore les grâces fragiles de l'enfance, il y avait dans les grands yeux de velours sombre, légèrement étirés vers les tempes, une flamme à l'ardeur concentrée, qui annonçait une précoce maturité d'esprit.

Sans doute, cette femme avait-elle souffert, car le malheur façonne les âmes et donne parfois aux jeunes gens ce triste privilège de l'expérience, qui est à l'ordinaire l'apanage de leurs aînés.

Elle était vêtue avec élégance, mais sobrement, d'un tailleur noir et coiffée d'un petit chapeau de feutre légèrement incliné sur l'oreille, qui prouvait que, chez elle, la coquetterie ne perdait pas tout à fait ses droits.

Serrant précieusement sous son bras gauche une serviette de cuir qui paraissait gonflée de papiers, la jeune fille, — tout en elle, malgré la précoce gravité, annonçait une jeune fille plutôt qu'une jeune femme, — coupa au plus court à travers les allées et gagna le haut du boulevard Saint-Michel, près de Bullier.

Là se trouvait une maison d'apparence assez modeste. Au-dessus de la porte, un panneau d'émail noir, incrusté de lettres dorées, portait ces trois mots : *Pension de famille.*

La jeune fille entra et se trouva dans un petit hall resserré, qui avait pour tous ornements un fauteuil de peluche rouge tant soit peu usagé, un tapis dont on voyait la trame et un palmier anémique, dont les feuilles jaunies pendaient tristement comme celles d'un saule pleureur.

A ce moment, une femme entre deux âges émergea de la cage vitrée où elle compulsait des registres poudreux.

— Mademoiselle de Valsery, il y a quelqu'un qui vous demande...

La jeune fille, qui s'engageait déjà dans l'escalier placé au fond du vestibule, s'arrêta net.

— Quelqu'un, madame... Qui donc ?

— Je ne sais pas... un monsieur ! Il n'a pas dit son nom. Je l'ai fait entrer dans le petit salon... Ça doit être pour quelque chose de grave, car il avait l'air pressé...

M^{lle} de Valsery pâlit. Sans doute la vie lui avait-elle appris que les surprises qui nous arrivent sont rarement agréables. Toujours est-il qu'elle changea de couleur et murmura d'une voix qui tremblait un peu :

— C'est bien, madame... je vous remercie... j'y vais...

Mais son émotion s'accrut encore lorsqu'elle pénétra dans le petit salon réservé aux visiteurs.

A son entrée, un homme d'une quarantaine d'années, à l'aspect neutre et de vêtue modeste, se leva.

— Mademoiselle Maud de Valsery ?

— Oui, oui, monsieur... c'est moi... Vous désirez ?

— Je suis employé à l'hôpital de la Pitié. J'ai essayé de vous téléphoner plusieurs fois depuis ce matin, mais vous n'étiez pas là... Alors, je suis venu... La chose est pressée.

Maud de Valsery était livide.

— Mais enfin, monsieur, de quoi s'agit-il ?

— Une de nos malades vous réclame. M^{lle} Nicole Charmois...

— Nicole Charmois !

— Oui, elle est très mal. Elle vous demande avec insistance... Il n'y a pas de temps à perdre...

Par un violent effort, Maud parvint à se maîtriser.

— C'est bien, monsieur... Je vous suis...

Ils sortirent. Au passage, Maud confia sa serviette à la caissière. Quelques instants plus tard, un taxi

l'emportait, avec son compagnon, vers le boulevard de l'Hôpital.

Tandis que la voiture filait vers les Gobelins, Maud interrogeait avec angoisse :

— Alors, vraiment, c'est très grave ?

L'autre hocha la tête. Et, sur le ton d'indifférence d'un homme que les dures nécessités de sa profession ont cuirassé contre toute sensibilité excessive :

— Tuberculose au troisième degré. Ça ne pardonne pas. L'affaire de quelques heures...

Maud tressaillit douloureusement. Des questions se pressaient sur ses lèvres, mais elle les refoula. L'attitude de son compagnon lui faisait horreur. Elle ne s'imaginait pas qu'on pût parler avec tant de froideur d'une chose aussi horrible. Aussi s'enferma-t-elle dans un silence que l'employé d'hôpital ne chercha pas à troubler.

Lentement d'abord, puis à une cadence plus rapide, le flot des souvenirs envahissait sa mémoire.

C'était comme une porte longtemps close et qui s'ouvre brusquement sous une poussée vigoureuse.

Elle se revoyait enfant. Nicole Charmois avait été sa camarade, dans un élégant pensionnat de la rue Washington. Une vive amitié n'avait pas tardé à se nouer entre les deux fillettes et s'était prolongée en se fortifiant jusqu'à leur adolescence...

Et puis, brusquement, le malheur était entré au logis des Valsery.

La mort de son père, miné par des spéculations désastreuses, avait contraint Maud, ses deux sœurs et son frère, à gagner leur vie. Et courageusement, la jeune fille s'était lancée à corps perdu dans le travail...

Au temps de sa prospérité, elle avait commencé des études de Droit, sans penser qu'elle y dût jamais trouver autre chose qu'un passe-temps. Orpheline et

sans fortune, elle se décida donc à tenter la carrière d'avocat.

Après avoir passé avec succès examens de licence, elle était devenue la secrétaire de M^e Toury-Melcourt, un ami de sa famille, qui était en même temps un des maîtres du barreau, et elle venait de se faire inscrire au Palais comme avocate stagiaire.

Mais, depuis de longs mois, les changements survenus dans son existence, la nécessité de travailler sans arrêt et de renoncer aux distractions de son âge, l'avaient éloignée de Nicole, dont le père était fonctionnaire à Saïgon, de sorte qu'elle demeurait parfois de longs mois sans revenir en Europe.

Au début, les deux amies correspondaient régulièrement. Puis, de part et d'autre, les lettres étaient devenues plus rares. Et il y avait longtemps que Maud ne recevait plus de nouvelles de son amie.

Cependant, l'affection qu'elle lui portait ne s'en trouvait point diminuée, et ç'avait été pour elle un rude coup que d'apprendre aussi brutalement l'état désespéré où se trouvait la malheureuse.

A mesure que la voiture se rapprochait du but, Maud sentait son cœur se serrer davantage, et quand, au croisement du boulevard de l'Hôpital et du boulevard Saint-Marcel, apparurent les vastes bâtiments clos d'une grille, la pauvre petite crut que les forces allaient lui manquer.

Pourtant, son courage fut le plus fort. Elle descendit du taxi et suivit machinalement l'employé à travers un dédale de couloirs blancs, d'une propreté irréprochable, où s'attardait une odeur pharmaceutique.

Chemin faisant, Maud croisa des internes en blouses blanches, des infirmières poussant devant elles les « chariots », pleins d'assiettes vides.

Tous se hâtaient silencieusement, comme si le bruit le plus léger, dans cet asile de la souffrance, était proscrit à l'égal d'une faute.

Enfin, parvenu devant une porte vitrée, le compagnon de Maud déclara :

— C'est ici, mademoiselle...

Et il la quitta, sur un bref coup de casquette. Durant un instant, Maud hésita. Son cœur battait à grands coups dans sa poitrine.

Elle avait peur du spectacle qui frapperait sa vue quand elle entrerait. Il lui fallut faire un nouvel appel à son courage pour heurter la vitre.

— Entrez!... répondit de l'intérieur une voix faible.

Maud obéit et pénétra dans une étroite chambrette blanche, nue comme une cellule de nonne, meublée sommairement d'un lit, de deux chaises et d'une table de nuit.

Sur le seuil, M^{lle} de Valsery s'était arrêtée, en proie à une émotion que les mots ne sauraient traduire.

N'était-elle pas le jouet d'un cauchemar? Se pouvait-il vraiment que quelques mois écoulés eussent suffi pour transformer la jolie fille un peu frêle qu'elle avait connue en la créature hagarde et décharnée qui, étendue dans le lit, la contemplait de ses yeux fixes?

La réalité dépassait encore ses plus cruelles appréhensions. Cette femme sans âge, aux traits flétris, aux joues caves, était-ce bien la Nicole d'autrefois?

N'était-ce pas plutôt son fantôme? Déjà toute vie semblait se retirer de ce corps frileusement enveloppé de châles. Le visage s'était creusé, amenuisé. Des rides encadraient ces lèvres naguère si fraîches et qui souriaient à la vie avec tant de douceur ingénue.

Seuls, les yeux vivaient encore; et ils avaient une expression si douloureuse, si désespérée, que Maud, frémissante, sentit les mots expirer sur ses lèvres...

Cependant, à l'entrée de la visiteuse, Nicole avait tressailli. Elle fit un effort pour se soulever sur ses oreillers et pour tendre les bras à Maud. Et, durant le temps d'un éclair, un sourire très doux lui rendit l'apparence de sa jeunesse perdue.

— Ma petite Maud!... que je suis heureuse!...

— Et moi, ma petite Nicole!... Tu penses!... Il y a si longtemps que nous ne nous étions vues!...

Le sourire de Nicole se chargea de tristesse.

— Il est peu probable que nous nous retrouvions de si tôt! dit-elle.

Maud voulut protester; mais elle ne trouva rien à dire, tant les paroles de la malade lui semblaient l'expression exacte de la désolante vérité.

Sans doute Nicole devina-t-elle ce qui se passait dans l'esprit de son amie, car elle ajouta, après un court silence:

— Va, ma petite Maud, ne dis rien... Ne cherche pas à me rassurer sur mon état, c'est tellement inutile!

Et, prévenant les protestations de son amie :

— Si! si! je sais bien ce que je dis. Je ne suis pas folle. Je n'ai plus que quelques heures à vivre... Quelques jours tout au plus...

— Ma petite Nicole chérie... ce n'est pas vrai! lança Maud dans une explosion de douleur. On va te soigner... te guérir...

La malade eut un sourire navrant.

— Je n'espère plus!

Puis changeant de ton, elle se hâta d'ajouter :

— Écoute... Je n'ai pas de temps à perdre... Il faut que je te parle sérieusement... Tout à l'heure, l'infirmière est venue me voir... J'ai fait semblant de dormir, pour qu'elle me laisse tranquille... et j'ai demandé qu'on te prévienne d'urgence... Il fallait que je te parle avant de...

Elle n'osa prononcer le mot terrible. Maud, avec un haut-le-corps, la serra dans ses bras, comme si, par ce simple geste, elle avait pu la défendre contre les forces mauvaises de la destruction.

— Assieds-toi, ma chérie, reprit Nicole, en lui désignant un siège. Et, je t'en supplie, laisse-moi parler.

J'ai besoin de toutes mes forces, de tout mon courage...

Elle ferma les yeux et reprit, après un instant de silence :

— Il fallait absolument que je te parle... Tu écriras à mes parents, n'est-ce pas?... Tu leur diras que tu m'as vue et que ma dernière pensée a été pour eux...

« Ah! comme j'aurais été heureuse de les embrasser, une dernière fois... Mais c'est trop tard, hélas! Avant qu'ils soient seulement prévenus, moi je serai partie pour jamais...

« Tu sais que mes parents résident toujours à Saïgon... Quand ils sont repartis de France, après le dernier congé de papa, ils n'ont pas pu m'emmener... j'étais déjà trop malade...

« Ils m'ont envoyée dans un sanatorium, à Saint-Gervais, en Savoie... J'y suis demeurée jusqu'à la semaine passée...

« Et puis, quand j'ai compris qu'ils me mentaient tous, là-bas, les médecins, les infirmiers... quand je me suis rendu compte qu'il n'y avait plus aucun espoir et que j'étais définitivement perdue, alors j'ai voulu à tout prix revenir à Paris... pour le revoir!

Ces derniers mots firent sursauter Maud. Elle croyait avoir atteint le fond de la tristesse humaine ; et voici que, brusquement, les paroles de Nicole Charmois lui ouvraient des perspectives nouvelles.

En une seconde, l'intuition lui venait d'un drame ignoré, dont la mort de son amie n'était que l'aboutissement logique... un drame qui l'emplissait tout ensemble d'épouvante, d'ardente et involontaire curiosité, cette curiosité angoissée que l'on éprouve en se penchant sur les abîmes...

— Pour le revoir! répéta-t-elle. Oh! Maud... que veux-tu dire? De qui veux-tu parler?

La moribonde secoua la tête.

— C'est vrai! Tu ne sais pas. Je ne t'en ai jamais

parlé dans mes lettres. C'était un secret si beau, si merveilleux, que je voulais le garder pour moi seule, jalousement, comme on garde un trésor dont on ne veut pas laisser échapper la moindre parcelle...

« Mais à présent, mon secret me pèse... Il m'étouffe ! C'est comme un poids atroce qui me broierait la poitrine...

« Il faut que je m'en délivre... Il faut que je le confie à quelqu'un avant de...

Pour la seconde fois, elle n'osa prononcer le mot redoutable. Une lueur d'affolement passa dans ses prunelles. Ses mains amaigries saisirent celles de Maud et les serrèrent fébrilement.

— Dis... ma chérie... est-ce que tu crois vraiment que je pourrais guérir ?

L'instant d'avant, elle parlait de sa mort prochaine, et voici que l'espérance invincible qui sourit au chevet des agonisants venait bercer à cet instant suprême ses songes d'avenir.

Maud caressait doucement les pauvres mains diaphanes, où les veines se dessinaient en un fin réseau bleu.

— Mais bien sûr, voyons ! s'écria-t-elle avec une conviction feinte. On te soignera, ma petite Maud !... Tu es beaucoup moins malade que tu ne le crois.

« Et bientôt... dans quelques semaines peut-être...

La lueur qui brillait dans les yeux de Nicole s'éteignit brusquement.

— Dans quelques semaines, je serai sous la terre ! fit-elle, avec un accent désespéré qui glaça Nicole jusqu'aux moelles.

« Non ! non ! ne cherche pas à me mentir... à me consoler avec de vaines paroles, je sais bien que je suis perdue !

« Ce matin, j'ai demandé à voir un prêtre, et il m'a donné les derniers sacrements. Sa présence m'avait apaisée. J'étais presque résignée à partir. Et maintenant

que je te revois, que j'évoque notre enfance heureuse, nos projets, les beaux songes que nous faisons ensemble... Ah! je ne peux pas te dire ce qui se passe en moi! C'est atroce!...

« Les mots ne peuvent pas t'en donner une idée... On m'arracherait le cœur de la poitrine que je ne souffrirais pas davantage!

Une quinte de toux la secoua, qui mit une écume sanglante à ses lèvres. Maud, toute frissonnante d'angoisse et de pitié, contemplait ce visage décharné qu'une double tache rouge marquait aux pommettes, ces poignets si minces qu'à peine un peu de chair paraissait se dissimuler sous l'épiderme aux tons d'ivoire.

Une fois de plus, elle se demandait si elle n'était pas le jouet d'un abominable cauchemar. Mais non, hélas! C'était bien la triste, l'affreuse réalité qui l'enserrait de toutes parts et qui appesantissait sur elle une chape de plomb.

Quelques instants s'écoulèrent. D'un geste machinal, la mourante essuyait ses lèvres.

Elle semblait si fragile, si usée, que Maud prit peur.

— Ma chérie, je dois te fatiguer... Il serait préférable que tu te reposes un peu... Oui, c'est cela : tu devrais dormir. Je reviendrai te voir tout à l'heure, et nous causerons tranquillement.

Un sourire amer glissa sur les lèvres de Nicole.

— Non! dit-elle. Quand tu reviendrais, il serait trop tard...

« Écoute. Je te l'ai dit, il faut que je te parle. J'ai le devoir de te confier mon secret. D'abord, cela me soulagera, et puis, il est bon que tu saches, toi aussi, ce que valent les serments des hommes et tout ce qui se dissimule de souffrances, de rancœurs et de larmes, sous ce mot si beau, si magnifique et qui nous fait toutes rêver quand nous avons vingt ans : l'amour!

Elle s'interrompit un instant et demeura immobile, le regard perdu dans le vide, comme si elle suivait des yeux quelque scène mystérieuse, visible pour elle seule.

Elle fixa Maud et balbutia :

— Tu te souviens sans doute de nos conversations d'adolescente, chez tes parents...

« Il n'y a pas quatre ans de cela ! Et pourtant il me semble qu'une éternité nous en sépare...

« A cette époque, j'étais romanesque, je ne songeais qu'à l'amour... Je rêvais d'un beau jeune homme qui tomberait à mes genoux pour soupirer des paroles tendres...

« Ah ! folle, folle que j'étais ! Oui, pauvre folle, qui ne comprenait rien à la vie et prenait pour argent comptant les mirages d'une imagination déréglée !

— Nicole !... calme-toi, je t'en conjure ! supplia encore M^{lle} de Valsery, effrayée par l'exaltation de son amie.

Brusquement, celle-ci parvint à recouvrer un peu de calme. Et c'est d'un ton morne, d'une voix sans timbre, qu'elle poursuivit :

— Toi, en revanche, tu étais plus raisonnable. A la pension, tu nous étonnais toutes par ton sérieux... On t'appelait « mademoiselle la philosophe !... » Tu te souviens ?

« Déjà tu nous mettais en garde contre ce que tu appelais les illusions du cœur...

« Plût au ciel que je t'eusse écoutée !... Je n'en serais pas là où je suis maintenant...

« Cela a commencé voici deux ans. Mon père était à Saïgon et maman l'avait accompagnée. Moi j'étais restée à Nice, chez ma tante Prévillè, qui m'aime comme sa fille.

« Tu sais que le climat des colonies m'était interdit. A Nice, j'avais l'air, la lumière... J'étais heureuse.

« Ma tante est âgée, mais elle aime la jeunesse et elle recevait beaucoup.

« Un jour, un des jeunes gens qui fréquentaient chez elle amena un ami qui occupait une situation dans une maison d'exportation. Il me le présenta... et tout de suite je compris qu'il y avait quelque chose de changé dans ma vie... Cet homme, dont je venais de faire la connaissance, il me semblait que c'était celui-là même que j'attendais, en qui s'incarnaient tous mes rêves, toutes mes espérances...

« Que veux-tu que je te dise de plus ? Ça été le coup de foudre. Dès la première minute, je l'ai aimé passionnément. Et il m'a aimée aussi.

« Du moins, je l'ai cru. Bref, lorsque mes parents sont revenus en France, quelques mois plus tard, la première nouvelle que je leur annonçai fut celle de mes fiançailles...

« L'homme que j'avais choisi paraissait me chérir autant que je l'aimais moi-même. Il était tendre et charmant.

« Les heures que je passais près de lui s'envolaient comme des minutes...

« Mon père, durant son congé, s'était installé chez ma tante Prévile, à Nice, et je voyais tous les jours celui dont je porterais bientôt le nom... La date fixée pour le mariage approchait. Plus qu'un mois... plus que trois semaines... plus que huit jours!

« Un de mes premiers soins avait été de t'écrire, pour t'annoncer mon bonheur... Mais la lettre m'est revenue avec la mention : *destinataire partie sans laisser d'adresse.*

Maud baissa la tête. Ces simples mots évoquaient pour elle tout le drame de son existence, bouleversée par la rafale de l'infortune.

Elle revivait les jours tragiques qui avaient suivi la mort de son père. Elle se revoyait quittant la vieille demeure familiale qu'on avait vendue aux enchères et qui, depuis lors, avait changé deux ou trois fois de propriétaire.

Rien d'étonnant, dans de telles conditions, que la lettre de Nicole ne lui fût point parvenue. Mais elle jugea inutile de fournir à son amie des précisions sur la catastrophe qui l'avait atteinte.

Aussi bien, avec l'égoïsme très excusable des mourants qui savent que leurs instants sont comptés, Nicole se hâtait de revenir au sujet qui lui tenait si fort à cœur.

— Nous n'étions plus qu'à trois jours de la cérémonie... Le matin même, j'avais essayé ma robe de mariée... Après le déjeuner, mon fiancé vint me voir. Il m'annonça qu'un télégramme l'appelait à Paris pour régler une affaire urgente. Il devait partir sur l'heure en voiture, mais il serait rentré le surlendemain. Aucun soupçon ne m'effleura, et je lui dis « au revoir » avec la plus confiante tendresse. Comment aurais-je pu soupçonner... ce qui allait arriver?

Nicole s'interrompit. Sa poitrine haletait. Depuis un moment, emportée par la fièvre de ses souvenirs, elle parlait avec une volubilité malade, qui achevait d'épuiser ses dernières forces.

A plusieurs reprises, Maud avait tenté de l'interrompre, mais en vain. Une volonté désespérée d'aller jusqu'au bout de ses confidences galvanisait l'énergie défaillante de la moribonde et lui prêtait la résistance nécessaire pour lutter contre le mal terrible qui la minait.

Duel tragique, dont l'issue fatale ne faisait, hélas ! pas de doute, et auquel M^{lle} de Valsery assistait avec un douloureux sentiment d'impuissance.

— Mon fiancé partit donc, reprit Nicole après un instant de silence. Cela se passait un lundi, et le mariage était fixé au jeudi... Le mercredi matin, je recevais de cet homme qui m'avait quittée sur des mots de chaude tendresse... je recevais de lui une lettre... horrible!

« En quelques lignes, il m'expliquait qu'il s'était

trompé sur la nature de ses sentiments à mon égard. Il avait cru m'aimer et, au moment d'unir sa vie à la mienne, il s'apercevait que je lui étais indifférente et me rendait ma parole, en me priant de l'oublier.

La voix de Nicole se brisa. Ses mains, plus blanches encore que le drap sur lequel elles reposaient, étaient secouées de crispations nerveuses.

Maud, effrayée et ne sachant que dire, contemplait avec des yeux pleins de larmes le pauvre visage torturé où déjà l'aile noire de la mort avait mis son ombre sinistre.

Mais Nicole, animée d'une volonté qui, pour quelques instants, parvenait à tenir en échec les progrès foudroyants du mal, s'acharnait à se martyriser elle-même, en évoquant ses affreux souvenirs.

— Te dire ce que j'éprouvai en recevant cette lettre me serait impossible... C'était comme si tout croulait autour de moi... comme si je tombais dans un gouffre noir...

« Je m'évanouis, et je demeurai plusieurs jours à délirer. Quand je repris connaissance, je me sentis si faible, si désespérée, que je compris bien que ma vie était finie.

« Vivre! Quel sens ce mot, — naguère encore plein de toutes les promesses, — avait-il désormais pour moi?

« Sans l'homme que j'aimais, il ne saurait plus y avoir de bonheur au monde!... Hélas! comme une insensée, comme une aveugle, j'avais donné mon cœur à un misérable, et il s'en était amusé, comme les enfants s'amuse d'un jouet qu'ils jettent dédaigneusement dans un coin, après l'avoir brisé.

« Durant des semaines, des mois, je m'étais bercée de la plus douce des chimères, et voici que, tout à coup, je tombais dans la plus atroce des réalités! Le coup était trop dur, et je n'avais pas assez de forces pour y résister...

« Ma santé qui, comme tu le sais, avait toujours été délicate, déclina brusquement à dater de ce jour funeste.

« Sur le conseil des médecins qui me recommandaient la montagne, mes parents m'envoyèrent dans ce sanatorium de Saint-Gervais... Puis ils durent regagner Saïgon à l'expiration du congé de mon père. Et je demeurai seule... toute seule.. avec le souvenir de mon bonheur perdu...

« Ah! ma petite Maud, toi qui as la chance d'avoir une âme courageuse dans un corps robuste, tu ignoreras toujours, je te le souhaite, les tourments que j'endurai là-bas.

« Tu ne peux pas t'en faire une idée : la souffrance physique s'ajoutait à la douleur morale pour me torturer et pour aggraver mon martyre, jusqu'au paroxysme.

« Durant des heures et des heures, je me ronguais, j'essayais de m'expliquer l'inexplicable...

« Comment cet homme qui m'avait dit qu'il m'aimait, qui me l'avait juré... comment pouvait-il être assez infâme, assez lâche pour m'abandonner de la sorte?

« Était-ce pour une autre femme qu'il me trahissait? A mesure que les jours coulaient, un besoin plus impérieux me saisissait de savoir...

« Un matin, je n'y tins plus. Je voulais revoir une dernière fois l'homme pour qui je mourais.

« Oui! j'étais assez faible pour l'aimer encore, quand j'aurais dû le maudire. Ah! c'est une étrange chose, en vérité, que le cœur d'une femme!

« Au sanatorium, on voulut s'opposer à mon départ. Mais j'insistai tant qu'il fallut bien me laisser partir. Je pris un train avant-hier et j'arrivai à Paris hier, dans la matinée. Mais j'avais trop présumé de mes forces... De l'hôtel du boulevard Saint-Marcel, où j'étais descendue, il a fallu me transporter ici... où j'agonise maintenant...

« Alors l'idée de mourir toute seule m'a épouvantée.

« Et c'est pourquoi j'ai voulu te voir... toi ! Par bonheur, j'avais lu dans les journaux, voici quelques jours, un article où, à propos d'un procès récent, on parlait de Me Toury-Melcourt, le célèbre avocat. On disait qu'il avait parmi ses secrétaires une jeune avocate... toi !

« C'est pour cela que, ce matin, à la première heure, j'ai fait téléphoner chez lui. C'est ainsi que j'ai pu obtenir ton adresse et t'envoyer chercher.

« Dieu soit loué ! Tu n'es pas arrivée trop tard !

« Avant de mourir, j'aurai pu au moins faire œuvre utile. Écoute... écoute, Maud, c'est toi qui avais raison... L'amour n'est qu'un mensonge affreux, une duperie hideuse où l'homme est toujours le bourreau... où la femme sera l'éternelle victime.

« Prends garde à toi, ma petite Maud chérie ! Cuirasse ton cœur. N'écoute jamais les promesses d'un homme... Ce sont tous des égoïstes et des fourbes... de misérables lâches qui vont, le cœur léger, de désastre en désastre... tous... et *lui*, surtout !

— Mais qui est-ce !... Comment s'appelle-t-il ? lança Maud, effrayée et subjuguée à la fois par l'ardeur farouche avec laquelle la mourante venait de prononcer ces paroles.

Le buste dressé hors des couvertures, Nicole, tragiquement pâle, semblait n'appartenir déjà plus au monde des vivants. Ses yeux agrandis dans sa face convulsée avaient un éclat insoutenable.

Brusquement, elle fouilla sous son traversin, sortit une petite photographie qu'elle tendit à Nicole.

— Tiens... Regarde ! C'est *lui* ! L'homme à cause de qui je meurs ! Il s'appelle...

La phrase s'acheva dans un râle. Brusquement, les traits de Nicole Charmois s'étaient figés. La bouche s'ouvrit toute grande pour lancer un nom...

Mais la mort la devança. Avec un soupir rauque,

la jeune fille se renversa en arrière, si brutalement que sa tête alla donner contre le fer du lit, et elle demeura immobile, les prunelles dilatées, fixant sur Maud ses yeux qui ne voyaient plus, qui ne verraient plus jamais...

Alors, l'épouvante s'empara de la jeune fille...

— Au secours ! Au secours ! clama-t-elle, en se jetant sur le corps inerte.

On accourut à ses cris. Trop tard ! La pauvre victime de l'amour avait cessé de souffrir.

Son âme, délivrée, s'en était allée... Et, quelques moments plus tard, aveuglée par les larmes, la poitrine oppressée de sanglots, Maud de Valsery se retrouvait sur le boulevard de l'Hôpital, toute tremblante et serrant dans sa main, sans même s'en rendre compte, une photographie...

CHAPITRE II

LA VIE CONTINUE...

Tandis qu'une voiture la ramenait vers sa pension du boulevard Saint-Michel, Maud, frissonnante, revivait par la pensée les instants tragiques qu'elle venait de traverser. Un immense chagrin l'accablait.

Plusieurs années de séparation n'avaient pu diminuer la tendre affection qu'elle portait à Nicole Charmois. Bien souvent, au cours des mois écoulés, son imagination l'avait reportée au temps heureux où elle n'était, ainsi que son amie, qu'une enfant ignorant tout de la vie et de ses laideurs.

Dès le premier jour, elle s'était attachée à Nicole, pour tout ce qu'elle devinait en celle-ci de douceur, de tendre fragilité.

Alors que la nature avait mis en Maud de Valsery le courage tranquille qui permet de surmonter les

pires obstacles, Nicole, elle, appartenait à la race des faibles, des êtres que le moindre heurt meurtrit irrémédiablement ; la pauvre petite offrait aux coups de l'existence un cœur trop sensible, une âme de cristal prête à se briser au moindre choc.

A la pension, déjà, le motif le plus futile, une gronderie un peu brusque, une taquinerie maladroite, suffisait pour emplir de larmes ses beaux yeux craintifs.

Elle était de celles qui font, tout éveillées, un rêve sublime, et qu'un brusque réveil tue sans merci.

Le réveil était venu — atroce. Et la tendre Nicole n'avait pu survivre au deuil de ses illusions...

Décidément, la vie était mauvaise ! Si le sort l'eût permis, Nicole aurait pu rencontrer l'homme au cœur loyal, l'être généreux et bon qui lui eût fait un rempart contre les déceptions de l'existence.

Elle était digne d'inspirer un de ces amours profonds, une de ces passions exclusives, qui donnent à la vie son sens le plus haut.

Et voilà que le destin en avait décidé autrement ; comme ces fleurs qui semblent promises au baiser du soleil et qu'un orage soudain brise sans pitié, la malheureuse venait de s'éteindre en pleine jeunesse, fauchée par le malheur, victime d'un amour déçu.

L'amour ! Ah ! comme Maud avait raison de s'en méfier, d'instinct, avant même de l'avoir ressenti ! Plus que jamais, elle s'applaudissait d'avoir rayé de son vocabulaire ce mot qui résume tant de joies, mais aussi tant de tristesses inguérissables !

Maud n'appartenait pas à la même race que Nicole... Non, certes, qu'elle manquât de sensibilité ; tout au contraire, c'est parce qu'elle se défiait de son cœur ardent et prêt à s'enthousiasmer pour les nobles chimères qu'elle s'était juré d'en bannir rigoureusement cet amour meurtrier.

Elle avait choisi un métier : le plus beau de tous, celui qui lui permettrait de secourir les faibles, de défendre les malheureux, de répandre sur tous les déshérités du sort les trésors de tendresse qui palpi-taient dans sa poitrine.

Cet amour-là, pur et désintéressé comme une belle flamme qui monte très haut, — cet amour-là ne pour-rait jamais lui apporter de désillusion, car elle n'en attendait d'autre récompense que la satisfaction du devoir accompli.

Ce n'est pas avec une arrière-pensée égoïste que le soldat se fait tuer pour protéger son drapeau. Ce n'était point avec l'espoir d'être récompensée que Maud de Valsery se préparait à consacrer ses forces au soulagement de toutes les victimes.

Elle n'attendait même pas la reconnaissance de ceux qu'elle sauverait. Leur salut, c'est tout ce qu'elle ambitionnait... Elle ne souhaitait rien d'autre.

Quand la mort de son père, puis la perte de sa for-tune l'avaient contrainte à travailler pour vivre, Maud n'avait point ressenti cet effroi qu'inspire aux cœurs timides la perspective de la lutte pour la vie.

Elle s'était jetée à corps perdu dans le travail, et le travail ne l'avait pas déçue.

Ses examens brillamment passés, Maud venait d'être admise au barreau en qualité de stagiaire, et Me^e Toury-Melcourt l'avait prise au nombre de ses secrétaires.

Bientôt elle ferait sans doute sa première plaidoi-rie...

A cette pensée, Maud éprouvait la griserie que peut ressentir un jeune soldat en respirant l'odeur de la poudre.

Mais, dans les tristes circonstances qu'elle traver-sait, la jeune avocate était incapable de penser longtemps à elle-même.

Bientôt, elle songea aux siens. Sa jeune sœur

Michèle était à l'abri des coups du sort ; quelques mois auparavant, elle avait épousé un homme qu'elle aimait et qui l'aimait, Jean Courtieux, et elle goûtait auprès de lui un bonheur partagé (1).

Maud, de tout son cœur, souhaitait que pareille félicité échût à Marie-Louise, son aînée...

Quant à son frère, Richard, il n'avait rien à craindre : c'était un homme et il se trouvait mieux armé pour se défendre contre les pièges de l'existence...

La voiture venait de s'arrêter devant la pension de famille où logeait Maud.

Soudain rappelée à la réalité, la jeune fille descendit, non sans avoir, d'un geste machinal, serré dans son sac la photographie que lui avait remise Nicole, à l'instant même de sa mort.

Son premier soin fut d'écrire aux parents de la pauvre petite une longue lettre, dans laquelle, avec mille précautions délicates, elle leur apprenait l'affreuse nouvelle.

Sa lettre achevée, Maud se sentit l'esprit un peu plus dispos. Mais c'est en vain qu'elle essaya d'étudier le dossier que M^e Toury-Melcourt lui avait remis le matin même : une histoire embrouillée d'héritage, qui mettait en jeu les questions juridiques les plus compliquées.

Bientôt les lettres du grimoire d'avoué sur lequel elle se penchait se changèrent pour elle en des signes cabalistiques, absolument indéchiffrables.

Quoi qu'elle fit, sa pensée était ailleurs et lui échappait invinciblement, pour retourner vers Nicole et vers le misérable qui était cause de sa mort.

A cet instant, Maud songea qu'elle n'avait pas encore regardé la photographie remise par l'agonisante. Elle ouvrit son sac et en retira une petite épreuve

(1) *L'histoire de Michèle de Valsery est racontée tout au long dans le volume de la « Collection Fama » intitulé : LA CHAMBRE OÙ L'ON N'ENTRE PLUS (n° 395).*

déjà jaunie, qu'elle se mit en devoir d'examiner. Malheureusement, il s'agissait d'une photographie d'amateur, prise par un grand soleil, dans les jardins de Nice vraisemblablement, et elle manquait de netteté.

Tout ce que le regard de Maud put y discerner fut la silhouette d'un homme d'une trentaine d'années, coiffé d'un chapeau de feutre mou qui lui ombrageait une partie du visage.

Ce qu'on en devinait n'avait d'ailleurs rien d'antipathique : l'homme devait être un beau garçon, sans rien de la fadeur des don Juans de profession, et, autant que l'on pouvait s'en rendre compte, il ne manquait pas d'allure.

Mais cela n'était-il pas naturel ?

Il fallait bien que l'homme qui avait subjugué la pauvre Nicole au point de provoquer, par sa lâche désertion, la mort de la jeune fille dissimulât sous un extérieur avantageux la noirceur de son âme.

Avec un geste de colère, Maud jeta la photographie au fond d'un tiroir.

Sans le connaître, ce bel enjôleur, elle le méprisait et le haïssait. Il représentait aux yeux de la jeune fille ce qu'il y a au monde de plus vil : un homme qui abuse de la confiance qu'une femme lui a témoignée, qui lui laisse croire à la sincérité de son amour et qui, soudain, par caprice ou par calcul, se détourne d'elle sans souci des conséquences de son abandon.

Pourquoi le fiancé de Nicole avait-il brusquement rompu ses projets de mariage ? Sans aucun doute, il s'était épris d'une autre femme... ou d'une dot plus importante que celle de M^{lle} Charmois...

A cette pensée, une nausée de dégoût secoua Maud de Valsery.

— Mon Dieu ! murmura-t-elle. Est-il possible que de tels crimes demeurent impunis !

« La loi, qui frappe justement le voleur et l'assassin,

est-elle donc impuissante devant ce vol d'un cœur, devant cet assassinat moral ?

Hélas ! il lui fallait bien reconnaître que nul texte du Code ne punissait le vil déserteur de l'amour, le lâche par la faute duquel une douce et charmante créature, faite pour vivre et pour connaître le bonheur qu'elle méritait si bien, n'était plus à présent qu'une pauvre chose inerte.

Et par un jeu cruel du destin, Maud ignorait le nom du misérable. Elle ne savait rien de lui, sinon les renseignements fort vagues que Nicole lui avait donnés.

Elle n'en possédait qu'une image peu révélatrice. Elle n'avait aucun moyen de l'atteindre et de le châtier...

Un instant, elle songea à se renseigner auprès des parents de Nicole.

Rien ne lui serait plus facile que d'obtenir d'eux le nom de celui qui avait été le fiancé de la pauvre petite. Mais, à la réflexion, Maud se ravisa.

Pourquoi aggraver inutilement la peine des malheureux gens qui allaient apprendre la mort de leur fille ?

Dans la lettre qu'elle venait d'écrire, Maud s'était bien gardé de raconter toute la vérité. Elle avait passé sous silence les confidences désespérées de la pauvre Nicole.

Mieux valait sans doute laisser croire à M. et Mme Charmois que leur enfant bien-aimée s'était éteinte doucement, sans souffrance. Ainsi leur douleur se trouverait un peu allégée.

Et puis, même en admettant qu'elle connût le nom de celui qu'en son for intérieur elle appelait l'assassin de Nicole, Maud ne se trouverait-elle pas désarmée contre lui ?

Comment lui faire expier un crime pour lequel la loi même n'avait point prévu de châtiment ?

« Dieu jugera », songeait la jeune fille. Et cette pensée lui rendit un peu de calme.

En même temps, elle éprouvait ce sentiment de

sécurité que ressentent, alors même que leur âme n'est point entachée d'égoïsme, ceux qui viennent d'assister à quelque terrible catastrophe.

Involontairement, ils mesurent la chance qui leur permet d'y échapper, et, à leur sincère tristesse, se mêle, presque inavoué, un sentiment de confiance à l'égard de leur propre destin.

A coup sûr, ce n'était pas à elle qu'arriverait pareille aventure ! Amazone moderne, elle se croyait protégée par une triple cuirasse contre les faiblesses du cœur...

L'amour, — se répétait-elle souvent, — il n'y a pas que cela dans la vie... Et Maud plaignait de toute son âme les femmes qui sont assez folles pour ne point comprendre cette vérité.

Il lui semblait qu'elle venait d'assister à un naufrage et de se sentir sur la terre ferme lui donnait courage.

« Jamais je n'aimerai ! » décidait-elle dans le secret de son cœur.

Fortifiée par cet engagement pris vis-à-vis d'elle-même, Maud de Valsery se remit au travail.

Cependant, quels que fussent son zèle et sa bonne volonté, il fallut à la jeune stagiaire un rude effort pour s'astreindre à faire œuvre utile. Elle y parvint cependant, et, avec la clarté d'esprit que son « patron » appréciait si fort, elle résuma de sa haute écriture, élégante et vigoureuse, qui paraissait monter à l'assaut du papier, les principales phases de l'affaire étudiée :

« ... Des pièces ci-dessus analysées, il résulte qu'aux termes de son testament olographe en date du 23 février 1929 déposé aux minutes de M. Piédoiseau, notaire à Nancy, le 5 juin 1931, M. Ducroquet (Ludovic-Antoine) a formellement manifesté son intention d'exclure de son héritage M. Ducroquet, Gustave-Frédéric-Pierre, son neveu.

« Mais aux termes d'un codicille daté du 4 mars suivant, M. Ducroquet, « de cujus », paraissant revenir sur sa décision première, a stipulé que... »

Le stylographe glissa des doigts de Maud. Une fatigue invincible pesait sur la jeune fille. Machinalement, elle jeta un coup d'œil sur la petite pendule de bureau qui ornait sa table de travail.

Six heures...

Maud n'avait pas déjeuné, mais elle ne se sentait aucun appétit. Elle décida de sortir pour mettre à la poste la lettre destinée aux parents de Nicole.

Puis elle alla chez une fleuriste et acheta un gros bouquet de violettes, — les fleurs préférées de la petite morte ! — et, poussée par une pieuse pensée, elle alla les porter à l'hôpital.

Quand elle se retrouva, une heure plus tard, dans la pension du boulevard Saint-Michel, Maud était profondément triste, mais non point abattue. Elle songeait au mot de Goethe, si profond qu'il semble sonner le ralliement de toutes les énergies :

« En avant par delà les tombeaux ! »

Nicole Charmois était morte, et toutes les larmes du monde ne pouvaient rien changer à cet affreux événement. Mais il comportait une grande leçon : si toutes les femmes avaient pu méditer l'exemple de la pauvre petite et y puiser la haine et le mépris de toute une catégorie d'hommes, — celle à laquelle appartenait l'ex-fiancé de M^{lle} Charmois, — assurément celle-ci n'aurait pas souffert en vain son douloureux martyre.

C'est sur cette pensée que Maud s'endormit.

Mais sa nuit fut agitée et, à plusieurs reprises, elle s'éveilla en frissonnant. Elle croyait revoir le visage exsangue de Nicole; il lui semblait entendre le râle de l'abandonnée.

Telle était la force de cette suggestion qu'elle persistait encore quelques instants après le réveil. Maud devait faire un effort pour reprendre possession d'elle-même et chasser les fantômes créés par son imagination surexcitée.

Enfin, au petit jour, elle s'endormit d'un sommeil lourd et sans rêves...

Sa première pensée, le lendemain matin, lorsqu'elle fut habillée et prête à sortir, fut d'aller dans une église voisine.

Là, elle pria longuement pour la morte. Quand elle sortit, l'apaisement était descendu en elle...

Maud se hâta alors vers la plus proche station de métro, car son mince budget de jeune stagiaire pauvre lui interdisait le luxe des taxis, et les dépenses faites la veille ne le grevaient déjà que trop lourdement.

Un quart d'heure plus tard, elle descendait à la station *Rue-du-Bac* et gagnait rapidement la rue de l'Université, où demeurait son patron, le célèbre avocat Toury-Melcourt.

Ce dernier, un homme d'une soixantaine d'années, au visage intelligent et doux, éclairé par de magnifiques yeux gris, l'accueillit avec un bon sourire.

— Ma petite Maud, je vous annonce une nouvelle...

Il l'avait connue enfant et lui témoignait, en toutes circonstances, une affection paternelle qui allait au cœur de l'orpheline et réchauffait sa solitude.

— Voici de quoi il s'agit, poursuivit-il, sans laisser à la jeune fille le temps de l'interroger.

« Ce matin, je me trouvais dans le bureau de mon vieil ami de Saint-Alban, le bâtonnier. Nous causions de choses et d'autres, et il m'a dit incidemment qu'il devait désigner un avocat d'office pour plaider une affaire de vol.

« — Avez-vous quelqu'un à me proposer ? me demanda-t-il.

« — Parbleu, répondis-je : une jeune avocate du plus grand avenir et qui sera enchantée de plaider sa première cause ! »

« Et le bâtonnier vous a désignée !... Je suis allé tout de suite au Palais, voir le juge chargé de l'affaire... et tout est réglé. Voici le dossier. Rentrez chez vous,

mon enfant, et étudiez-le à loisir. Jusqu'à nouvel ordre, je vous octroie des vacances. Il faut que vous ayez le temps nécessaire pour connaître les faits de la cause. Je veux que votre première plaidoirie soit un succès !

Maud se confondit en remerciements. Mais l'excellent homme ne voulut rien entendre et prétexta un travail urgent pour lui rendre sa liberté.

La jeune fille s'en fut, serrant soigneusement sous son bras le dossier que venait de lui remettre l'avocat.

Les événements qui se déroulaient depuis la veille l'accablaient de surprise et d'émoi.

En moins de vingt-quatre heures, elle venait de recevoir de la vie une grande peine et une grande joie.

Certes, celle-ci ne pouvait lui faire oublier celle-là, et Maud n'était point assez égoïste pour que la perspective de plaider bientôt sa première cause effaçât la peine profonde que lui causait la mort de son amie.

Mais elle y trouvait, malgré tout, un précieux réconfort.

La pensée qu'un être humain avait besoin d'elle pour le défendre emplissait la jeune avocate d'orgueil légitime, en même temps que d'appréhension.

Saurait-elle se montrer à la hauteur de cette nouvelle tâche ? Sa modestie se refusait à le croire. Sa conscience souhaitait ardemment que cette première cause fût honorable et que son client n'eût pas commis le délit dont on l'accusait.

Rentrée dans sa petite chambre, Maud étudia fiévreusement le dossier.

Les faits pouvaient se résumer de la façon suivante :

Quelques jours plus tôt, un vol avait été commis à la Banque Maubray, établissement de crédit d'importance moyenne, dont le siège social se trouvait rue de Rennes.

En pénétrant le matin dans son bureau, le caissier s'était aperçu que le coffre-fort, où se trouvait les

fonds disponibles, avait été fracturé pendant la nuit.

Fort heureusement, la banque avait effectué la veille un certain nombre de paiements, de sorte qu'il ne restait plus en caisse que dix mille francs, en billets de banque.

C'étaient ces dix mille francs sur lesquels le voleur inconnu avait fait main basse.

La police, alertée, avait procédé aux premières constatations. Sans doute, le voleur avait opéré avec des gants, car on ne put relever sur le coffre la trace d'aucune empreinte digitale.

Néanmoins, les soupçons se portèrent très rapidement sur un des employés de la banque, le nommé Pierre Donatien, âgé de vingt-huit ans, et qui, entré quelques mois plus tôt chez M. Maubray, avait su gravir rapidement les échelons et occupait le poste assez important de sous-chef du service des titres.

C'était un excellent collaborateur, intelligent et plein d'initiative. Malheureusement, il passait pour un cerveau brûlé, et il était de notoriété publique que Pierre Donatien jouait dans les tripots et se trouvait fréquemment à court d'argent.

Ces circonstances ne suffisaient pas, sans doute, à constituer une preuve, mais elles établissaient du moins à son égard des présomptions assez sérieuses.

Interrogé par le commissaire chargé de l'enquête et prié de faire connaître l'emploi de son temps durant la soirée de la veille, Pierre Donatien avait commencé par entrer dans une violente colère. Il n'admettait pas qu'on le soupçonnât.

Cependant, devant les questions réitérées du magistrat, il lui fallait bien répondre.

A l'en croire, il avait diné, — selon sa coutume, — dans une brasserie de l'avenue de Clichy ; puis il avait passé la soirée seul, dans un cinéma des grands boulevards.

En sortant, il était allé prendre une consommation

dans un café voisin. Puis, comme le temps était beau, il avait décidé de rentrer à pied jusqu'au fond d'Auteuil, où il occupait une chambre dans un hôtel assez modeste.

Il y était arrivé un peu après une heure du matin.

Or, — à part l'heure de sa rentrée à l'hôtel, qui se trouva confirmée par le garçon chargé du service de nuit, — Pierre Donatien ne pouvait apporter aucune preuve à l'appui de ses allégations.

Il était allé seul au cinéma et au café... Il n'avait rencontré sur sa route personne dont il pût invoquer le témoignage. En dépit de ses dires, il lui était impossible d'établir sa présence dans un endroit quelconque, entre neuf heures du soir et une heure du matin, c'est-à-dire précisément durant le laps de temps au cours duquel le coffre avait été ouvert et les billets dérobés.

Ce qui rendait plus délicate encore la situation de Pierre Donatien, c'étaient les confidences faites par lui à plusieurs de ses camarades et répétées par ceux-ci au commissaire : la semaine précédente, Donatien avait perdu de l'argent dans un cercle clandestin.

Il s'en était plaint, en disant qu'il avait eu affaire à des gredins et qu'il se trouvait dans une situation fort embarrassée, puisqu'il ne lui restait plus qu'une somme minime pour attendre la fin du mois.

Confronté avec ces témoins, Pierre Donatien reconnut l'exactitude des propos qu'on lui prêtait. Mais il continua à nier qu'il fût pour quelque chose dans le vol. Ce que voyant, le commissaire décida de le faire fouiller. Il fallut plus de trois hommes pour en venir à bout, car Donatien était doué d'une vigueur peu commune et se débattait avec rage.

La fouille, d'ailleurs, ne donna aucun résultat. Mais une perquisition, pratiquée dans le bureau du sous-chef des titres, se révéla plus fructueuse.

Là, dans un tiroir, entre deux feuillets d'un livre

de comptabilité, on trouva un billet de mille francs dont le numéro correspondait à celui d'un des billets volés.

Cette fois, le doute n'était plus possible ! Le voleur et Pierre Donatien ne formaient qu'une seule personne. En vain l'accusé se défendit-il farouchement, criant qu'il était innocent, et que quelqu'un, — le vrai coupable, — avait caché le billet dans son tiroir pour le perdre. Les preuves étaient trop accablantes et, sur l'heure, Pierre avait été conduit au Dépôt.

Aussitôt enfermé dans sa cellule, il eut une crise de fureur telle qu'on dut le menacer de la camisole de force pour le faire tenir tranquille. Puis, un accablement soudain remplaça bientôt son agitation fébrile. Conduit devant le juge d'instruction chargé de l'affaire, Pierre Donatien ne répondit que par monosyllabes aux questions du magistrat.

Il se borna à proclamer une fois de plus son innocence, en répétant ce qu'il avait déjà dit au commissaire relativement à l'emploi de son temps durant la soirée du vol.

Malgré l'in vraisemblance d'un pareil système de défense, il n'y voulait rien changer ; il était innocent, quelqu'un avait ourdi un complot contre lui... Voilà tout ce qu'il répondait.

Invité par le juge à entrer dans la voie des aveux, il haussa les épaules. Puis il s'enferma dans un silence dédaigneux quand son interlocuteur le somma de lui révéler où se trouvait caché le reliquat de la somme dérobée. De même lorsque le juge lui demanda de choisir un avocat, Donatien répondit sèchement :

— Je n'ai pas besoin d'avocat. Au diable ces maudits bavards qui plaident n'importe quoi et affirment toutes les sottises qui leur passent par la tête, en faisant de grands effets de manches pour impressionner le tribunal. C'est bon pour les coupables d'avoir recours aux offices de ces farceurs-là ! Pour moi, je n'en ai nul besoin !

Et rien n'avait pu le faire changer d'avis.

C'est alors que, conformément à la loi, le juge d'instruction avait requis le bâtonnier de désigner un avocat d'office. Le hasard avait voulu que ce défenseur fût « Maître » Maud de Valsery.

Tels étaient, brièvement résumés, les éléments du dossier que Maud examina avec le plus grand soin. Quand elle eut achevé, sa conviction était faite. Rarement une affaire se présentait sous une forme aussi simple... et aussi convaincante.

Malgré son désir de croire à l'honnêteté de celui qu'elle avait mission de défendre, M^{lle} de Valsery ne pouvait admettre l'innocence de cet homme.

Trop de preuves accablaient, en effet, Pierre Donatien : ses pertes au jeu, ses besoins d'argent, l'impossibilité où il se trouvait de fournir un alibi sérieux... enfin — et surtout ! — la présence dans son tiroir d'un des billets volés.

Quant à l'explication fournie par le jeune homme, elle n'apparaissait guère vraisemblable : de son propre aveu, il n'avait pas d'ennemis dans la maison et ne connaissait personne qui eût envie de lui nuire. D'autre part, le directeur répondait de ses autres employés, et il n'y avait aucune raison de faire peser le moindre soupçon sur l'un ou l'autre de ceux-ci.

C'est pourquoi Maud regrettait que sa première cause fût une cause aussi mauvaise.

Elle s'en ouvrit le lendemain matin à M^e Foury-Melcourt lorsqu'elle se présenta chez lui, comme tous les jours, à neuf heures précises.

Le grand avocat l'écouta, en souriant avec indulgence.

— Ma chère enfant, dit-il, je ne suis pas tout à fait de votre avis...

« D'abord, il faut se défier des apparences et souvent, bien souvent, — une expérience déjà longue m'en a donné la certitude, — rien ne ressemble plus à un coupable qu'un innocent...

« Le faisceau de présomptions contre lequel se débat votre client ne prouve pas nécessairement qu'il ait menti.

« D'abord, un vrai coupable a neuf fois sur dix un bon alibi à faire valoir... n'oubliez pas cela. C'est l'A, B, C, du métier de criminel. Et, soit dit entre nous, le fait que ce Donatien n'en peut fournir aucun doit, jusqu'à preuve du contraire, être interprété en sa faveur.

— Oh ! mon cher maître... vous plaisantez ! protesta la jeune fille.

— A peine mon enfant, à peine ! Depuis plus de trente ans que je plaide, j'ai vu des choses tellement extraordinaires que rien ne saurait plus m'étonner.

— Alors, d'après vous, plus un homme paraît coupable, plus il a de chances d'être aussi blanc que l'agneau qui vient de naître ?

— Ne me faites pas dire ce que je ne dis pas. Je voulais simplement vous mettre en garde contre les apparences, qui sont souvent trompeuses.

« Depuis l'affaire du Courrier de Lyon, les erreurs judiciaires ont été nombreuses, et notre devoir, à nous autres avocats, est d'empêcher qu'elles se multiplient.

« Mieux vaut encore faire acquitter un coupable que de faire condamner un innocent. N'oubliez jamais cela !

— Sans doute, sans doute, mon cher maître. Mais vous avouerez qu'il m'est difficile de plaider sincèrement pour un homme dont l'innocence me paraît bien douteuse !

— Là encore, ma chère petite, je ne suis pas de votre avis...

« Admettons que ce Pierre Donatien ait réellement volé, c'est-à-dire qu'il soit coupable aux yeux de la loi ; reste encore à savoir s'il ne peut invoquer des circonstances atténuantes, que la justice des hommes ne reconnaît pas toujours, mais qui désarmeraient la justice divine, laquelle l'emporte sur la nôtre de beaucoup !...

« C'est une pauvre chose que l'âme humaine, voyez-

vous ! Croyez-en un homme qui a beaucoup vécu, et auquel la vie a enseigné la pitié.

« L'expérience qui ne nous rend pas meilleurs et plus indulgents ne vaut pas la peine que nous avons prise à l'acquérir.

« On peut n'avoir commis aucun acte délictueux, sans être pour cela un juste. On peut, inversement, avoir failli, sans être, au sens profond du mot, un coupable.

« Il n'y a dans la vie que des cas particuliers. Et Dieu, seul, peut lire sans erreur dans nos âmes et y discerner du premier coup d'œil le bien et le mal ?

« Pour nous, qui sommes de pauvres êtres sujets à l'erreur, nous devons toujours accorder à ceux que l'on accuse le bénéfice du doute.

« Nous devons, s'ils ont failli, les aider à se relever et à redevenir honnêtes.

« Un homme peut commettre une faute, sous l'empire d'une folie passagère, sans être pour cela foncièrement mauvais.

« Frappez-le sans pitié, enfermez-le avec des êtres gangrenés : il achèvera de se corrompre à leur contact et se perdra sans retour...

« Au contraire, traitez-le avec indulgence : il peut s'amender et se racheter. C'est notre devoir de l'y aider, dans la mesure de nos forces. Ne l'oubliez jamais... Épargner, consoler, pardonner, toute la science de la vie est là...

M^e Toury-Melcourt avait prononcé ces mots avec une ardeur chaleureuse, qui remua la jeune fille.

— Ah ! mon cher maître, vous valez mieux que moi !

Le grand avocat secoua la tête. Puis, un peu mélancolique :

— J'essaie de faire mon devoir... voilà tout. Ce n'est déjà pas si commode...

« N'allez pas en conclure que je voudrais faire acquitter tous les assassins et tous les voleurs du monde ! Ce serait dénaturer singulièrement ma pensée.

Mais j'ai voulu vous mettre en garde contre le danger qu'il y a à juger les choses d'une façon trop absolue, ainsi qu'on a tendance à le faire à vingt ans.

« Ne vous contentez pas d'étudier les pièces de votre dossier. Étudiez surtout, — si vous le pouvez, — l'âme de votre client. A travers les mots qu'il dira, cherchez à lire sa pensée vraie. Et, si vous croyez que cet homme puisse être vraiment digne de pitié, coupable ou non, défendez-le de toutes vos forces.

« Croyez-moi, vous n'aurez pas à le regretter...

Maud demeura songeuse. Oui, M^e Toury-Melcourt avait raison : son devoir était tout tracé, et elle saurait le remplir.

Pourtant, au fond d'elle-même, une secrète angoisse subsistait. Elle aurait voulu se consacrer sans arrière-pensée à la défense d'une cause juste. Elle aurait voulu que, pour cette affaire où elle allait faire ses premières armes, l'innocence de celui qu'elle avait pour mission de défendre lui parût hors de doute...

A ce prix-là seulement elle serait heureuse de le faire acquitter — ou du moins de l'essayer...

Aussi « Maître de Valsery » était-elle un peu impressionnée quand, le jour même, elle se mit en devoir de solliciter les autorisations nécessaires afin de pouvoir pénétrer dans la prison où — coupable ou innocent ? — Pierre Donatien attendait que la justice des hommes statuât sur son sort.

CHAPITRE III

SON PREMIER CLIENT

Le surlendemain, après avoir conduit Nicole à sa dernière demeure, Maud regagna sa petite chambre de la pension de famille du boulevard Saint-Michel. Elle avait besoin d'être seule et de réfléchir.

Un devoir sacré lui apparaissait : venger son amie,

tuée lâchement par l'abandon d'un homme indigne.

Mais l'accomplissement de ce devoir lui semblait bien problématique, pour ne pas dire impossible, et, pour l'instant, un autre devoir s'imposait, plus urgent : organiser la défense de Pierre Donatien, son client et, si possible, le faire acquitter. Pour un temps, c'était à cela, et à cela seulement qu'il lui fallait songer.

Sans peine, elle avait obtenu du juge d'instruction un permis de communiquer avec le détenu. Mais ce ne fut pas sans émotion qu'elle parcourut, à la suite d'un gardien rébarbatif, de longs couloirs qui rappelaient un peu ceux d'un hôpital ou d'une caserne, et de chaque côté desquels s'alignaient des portes percées d'un étroit judas grillagé. Devant l'une de ces portes, l'homme s'arrêta. Il fourragea dans la serrure au moyen d'une énorme clef, et la lourde porte s'ouvrit...

— Je reste dans le couloir. Quand vous aurez fini, vous m'appellerez ! dit-il en refermant la porte.

Maud ne put réprimer un petit frisson d'angoisse. Elle se trouvait dans une petite pièce étroite, aux murs nus, plus que sommairement meublée d'une chaise, d'un lavabo et d'un lit.

Le jour pénétrait par une fenêtre garnie d'épais barreaux et de laquelle on avait, pour toute perspective, la vue d'un grand mur de pierre grise.

C'était le séjour lugubre des prévenus, dont beaucoup ne verront les portes de leur geôle s'ouvrir que pour prendre le chemin d'une prison plus sinistre encore, ou celui du bain...

Le cœur sensible de la jeune avocate frémit à la pensée des innocents condamnés injustement, sur des apparences mensongères. Et elle se promet de ne rien épargner pour que son client fût rendu à la liberté.

Il lui semblait que toute sa carrière allait dépendre du succès de cette première cause, et un grand courage lui venait, qui la rendait capable de braver les pires obstacles.

Sur le lit qui se trouvait au fond de la cellule, il y avait un homme étendu, dont elle ne voyait que le dos.

Au bruit de la porte se refermant, l'homme se mit debout et s'arrêta net, saisi de stupeur en voyant une femme devant lui.

Maud, le cœur battant, dévisageait celui dont l'honneur et la liberté se trouvaient entre ses mains.

C'était un grand gaillard, robuste, bâti admirablement, large d'épaules et mince de taille, avec un beau visage aux traits irréguliers, mais non point dénués de charme.

Avec son nez un peu busqué, ses lèvres minces, ombragées d'une courte moustache en désordre, ses yeux brillants, il évoquait l'image d'un fauve traqué.

A vrai dire, rien de vil, rien de bas en lui, mais une expression d'égarement et de colère, qui pouvait être aussi bien celle d'un innocent accusé à tort que celle d'un coupable aux abois.

Ses cheveux en broussailles, ses vêtements froissés, l'absence de faux col et de cravate, achevaient de lui donner une apparence à la fois pitoyable et inquiétante.

Un instant, il demeura silencieux, fixant Maud d'un regard hostile ; puis soudain il interrogea brusquement :

— Qu'est-ce que vous me voulez, vous ?

Maud se nomma :

— Je suis l'avocate chargée de vous défendre, ajouta-t-elle, et je viens...

Mais Pierre Donatien ne la laissa pas poursuivre.

— Vous perdez votre temps ! cria-t-il avec une fougue hargneuse. Ah ça ! est-ce qu'on se moque de moi ? Me donner une femme pour avocat ! Quelle bonne blague !... Autant me condamner tout de suite !

« Allons, mademoiselle, je vous le répète : ne perdez pas votre temps et ne me gêchez pas inutilement le mien. Il ne s'agit pas de s'amuser ici ; il s'agit de choses sérieuses... Je n'ai que faire de vos bons offices.

« Vous pouvez le dire à ceux qui vous ont envoyée,

et je vous prie de me laisser tranquille ! Nous y gagnerons tous les deux !

Maud avait reculé, en proie à une émotion intense...

Cette émotion, ce n'était point la sortie brutale de Pierre Donatien qui la provoquait, elle avait une cause plus profonde, plus étrange, plus terrifiante, car voici qu'une intuition foudroyante venait de lui traverser l'esprit : l'homme qui se tenait devant elle, ce n'était pas la première fois qu'elle le voyait, ou, plus exactement, elle connaissait déjà son image. Et cette image, qu'elle portait gravée dans sa mémoire, c'était la photographie que lui avait remise Nicole Charmois au moment de sa tragique confession...

Cette pensée parut si horrible à Maud qu'elle essaya de l'éloigner de son esprit.

Après tout, il ne s'agissait que d'une impression, non d'une certitude. La photographie n'était pas assez nette pour qu'il lui fût possible de prononcer d'après ses souvenirs.

Si, au moins, elle l'avait eue sous les yeux. Mais elle oscillait, tenaillée par le doute, et son angoisse grandissait au point de devenir insupportable.

Ah ! pourquoi donc fallait-il que Nicole fût morte avant d'avoir pu livrer le nom de son bourreau !

— Eh bien, qu'est-ce que vous attendez pour filer ? gouailla Pierre Donatien, ironiquement. Puisque je vous dis que je n'ai pas besoin de vous !

« D'ailleurs, je n'ai pas un sou, et vous risqueriez d'en être pour vos frais d'éloquence en me défendant !

Il n'en fallut pas plus pour ramener Maud au sentiment des réalités. Elle oubliait même que l'extraordinaire rencontre à laquelle elle avait cru pût être chose possible.

Cinglée par cette insolence comme par un coup de cravache, elle fixa sur Donatien un regard chargé de mépris :

— Rassurez-vous, monsieur ! fit-elle d'un ton glacial. Je n'ai pas la prétention de vous défendre

malgré vous... Et ce n'est certes pas d'une avocate que vous avez besoin en ce moment, et point davantage d'un avocat. Je crois que la personne dont les services seraient pour vous les plus urgents est un professeur de politesse. Vous en avez terriblement besoin !

« Adieu, monsieur... et bonne chance !

Ce petit discours produisit sur Pierre Donatien l'effet que produit l'étoffe rouge sur le taureau.

Il tressaillit ; ses yeux sombres lancèrent des éclairs, et il eut un geste violent, comme pour jeter brutalement à la porte l'audacieuse qui venait de lui parler ainsi.

Mais cela ne dura que le temps d'un éclair... Et, tout à coup, le plus inattendu des changements se produisit.

Comme par miracle, les traits du jeune homme se détendirent. Son regard s'apaisa, et un sourire, qui découvrait des dents magnifiques, vint donner à sa physionomie un peu dure un charme et une douceur imprévus.

— Ma foi, mademoiselle, dit-il, voilà qui s'appelle parler ! La petite leçon que vous venez de me donner était tout à fait méritée, et j'aurais mauvaise grâce de vous en vouloir...

« Je me suis conduit envers vous comme un imbécile et un goujat... Pardonnez-moi ! Mon excuse, — si c'en est une, — est que, depuis mon arrestation, j'ai l'impression de vivre parmi des fous... ou d'en être un moi-même... ce qui n'est guère plus réjouissant !

« Dame ! mettez-vous à ma place ! Quand on aime le grand air et la vie libre, ce n'est pas drôle de se voir emprisonné comme une bête malfaisante... Et quand on est innocent, c'est affreux de se voir accusé d'un méfait que l'on n'a pas commis ! Depuis quelques jours je suis à bout de forces et de nerfs...

« Faites-moi l'honneur de croire que, s'il en était autrement, je ne vous aurais pas reçue comme je l'ai fait.

« Encore une fois, veuillez me pardonner, mademoiselle et... asseyez-vous, je vous prie...

Ces paroles avaient été prononcées sur un ton

simple et franc, capable de désarmer toute rancune, et en même temps avec une aisance qui dénotait un homme d'une éducation raffinée.

Maud regardait son client avec surprise.

Quel homme était-ce donc ? L'instant d'avant, il lui avait semblé odieux. Et voici qu'elle ne pouvait s'empêcher de revenir un peu sur cette première impression.

En même temps, un doute se glissait dans son esprit : Pierre Donatien était-il vraiment l'homme de la photographie, le misérable qui avait causé la mort de Nicole Charmois ?

En cette minute, Maud hésitait. Elle n'aurait pu le jurer. Ses souvenirs manquaient de précision.

Elle avait hâte de rentrer chez elle et de revoir la photographie. C'est en vain qu'elle s'efforçait d'en évoquer l'image, sa mémoire rebelle se refusait à la lui restituer.

Sans doute, rien n'eût été plus facile que d'interroger Pierre, ou du moins de procéder par allusions qui l'eussent amené à se trahir. Mais une pudeur bien compréhensible arrêtait les questions sur les lèvres de la jeune fille.

Et puis, en même temps, une autre préoccupation venait de l'assaillir : « Quand on est innocent »... avait dit Pierre Donatien.

Et il n'en fallait pas davantage pour rappeler la jeune avocate au sentiment du devoir professionnel.

Un instant, elle avait pu oublier le vrai motif de sa présence dans la cellule de l'inculpé. Les paroles que ce dernier venait de prononcer étaient pour elle la diane qui sonne le réveil du soldat.

Pour le moment, un devoir s'imposait, un seul : faire taire ses scrupules, ses angoisses personnelles et redevenir l'avocate, — celle qui avait la mission sacrée d'empêcher qu'une injustice fût commise.

Cependant l'émoi qui grondait en elle était si fort que Maud ne trouvait rien à répondre.

Sans mot dire, elle prit le siège que lui désignait Pierre et s'assit, en maniant nerveusement sa serviette de cuir.

Par bonheur, son trouble échappa au jeune homme. Celui-ci avait repris ses allées et venues de fauve à travers l'étroit espace de la cellule.

La tête inclinée, le front barré d'une ride, les poings serrés dans les poches de son veston.

— Écoutez, mademoiselle... C'est par trop idiot, cette histoire-là ! Puisque vous avez étudié le dossier, vous avez pu vous rendre compte que tout cela ne tient pas debout !

« C'est du roman... et pas autre chose !

« Mais excusez-moi... je m'emballe... Peut-être ne serait-il pas tout à fait inutile de vous donner quelques renseignements sur moi.

« J'appartiens à ce qu'on appelle, dans le style des journaux, à « une famille des plus honorables ». Mon père, — si étonnant que cela puisse vous paraître, — était magistrat.

« Il avait résolu de faire de moi un président de tribunal... Mais le destin en décida autrement. Que voulez-vous ! Je n'étais pas né pour rendre la justice, il faut croire...

« D'ailleurs la suite de mon histoire l'a prouvé.

« Tel que vous me voyez, mademoiselle, je suis un indépendant... un fantaisiste... la bête noire des messieurs rangés. Tout petit, je me disputais avec mes professeurs, et je leur tenais tête.

« Au régiment, ç'a été plus grave, et j'ai failli démolir un caporal qui me parlait sur un ton qui ne me plaisait pas...

« Enfin, ça c'est arrangé, tant bien que mal...

« Mais vous voyez d'ici le genre de phénomène que je représente.

« Je n'ai jamais pu suivre les cours de Droit. Ça m'embêtait. De guerre lasse, mon père y'a renoncé. Je suis parti pour les colonies, où j'ai eu encore quelques histoires...

« Oh ! pas des histoires déshonorantes, non... quelques coups de poing par-ci, par-là, quelques disputes

dans les bars, quand le soleil échauffe les cervelles et donne au plus placide des êtres l'envie de « tomber la veste » et de s'en prendre à son meilleur ami.

« Hélas ! je n'avais pas besoin d'être encouragé à ce genre de sport... C'est vous dire que mon séjour en Indo-Chine, puis en Afrique, a été marqué par quelques incidents... mettons regrettables.

« Mais, encore une fois, rien qui puisse entacher l'honneur d'un homme. Je suis un peu toqué ; mais je ne suis ni une brute, ni un lâche, et je ne mesuis jamais attaqué à plus faible que moi...

« Seulement, voyez-vous, je suis un type bizarre... comme qui dirait une espèce de don Quichotte raté !

« J'ai une âme de redresseurs de torts... Et Dieu sait s'il y a des torts à redresser, dans le monde... Alors, quand je vois des pauvres diables qu'on exploite ou qu'on brutalise, des femmes qu'on moleste, des enfants qu'on bat... eh bien, c'est plus fort que moi ! Mes poings se mettent de la partie, et je cogne !

« Quelquefois, j'encaisse plus que je ne donne, mais c'est rare et, généralement, je fais bonne mesure, et on n'a pas souvent à se plaindre que j'aie mis des faux poids...

Pierre Donatien s'était animé en parlant. Un feu juvénile éclairait ses traits. Et, vraiment, il émanait de lui un fluide de sympathie auquel on avait peine à résister.

Maud ne savait que penser. Ce verbiage l'étourdissait. En même temps, elle se demandait plus anxieusement que jamais : « Est-ce lui ? »

Et, par un curieux phénomène de dédoublement, tandis que la femme se posait cette question, l'avocate cherchait à démêler ce qu'il pouvait y avoir de vrai et de faux dans les paroles de son client.

Pierre Donatien poursuivait :

— Je me trouvais à Dakar, quand j'appris la mort de mon père.

« Maman était partie deux ans plus tôt... Je demeurais tout seul... Je rentrai en France, avec la

pensée d'y séjourner quelques semaines [seulement.

« Et puis, le charme du pays natal me ressaisit. J'héritais de mon père une fortune modeste, mais suffisante. Je résolus de vivre tranquillement, en ne consultant que mes goûts, qui, pour le présent, me conseillaient surtout l'oisiveté...

« Malheureusement, j'avais pris l'habitude de jouer, aux colonies... Je continuais... et il ne me fallut pas longtemps pour dilapider l'héritage paternel...

« Alors, j'occupai diverses situations... plus ou moins reluisantes... Finalement, je me trouvais dans une passe des plus fâcheuses, quand la recommandation d'un camarade de régiment me fit entrer à la banque Maubray.

« En peu de temps, je parvins à la situation de sous-chef des titres. J'allais devenir incessamment chef de service...

« Et c'est à ce moment-là, je vous le demande, que j'aurais été voler les dix mille francs qu'on m'accuse d'avoir pris?... Allons donc! c'est enfantin. Et il faut être entêté et aveugle comme le juge qui m'a interrogé pour admettre une pareille bourde!

« Je ne me serais pas amusé à gâcher ma situation et mon avenir pour un larcin aussi dérisoire!

« Il est vrai que j'avais perdu de l'argent, peu de temps auparavant; mais il s'agissait d'une somme insignifiante... Il est vrai encore que je n'ai pas pu fournir d'alibi contrôlable... Mais, sapristi! ce n'est pas ma faute... Quand on va au cinéma et au café, on n'a pas pour habitude de le faire constater par huissier...

« Et il est bien permis à tout le monde, par les lois et règlements, de rentrer chez soi à pied... Non! encore une fois, l'accusation qu'on formule contre moi est grotesque. Grotesque et humiliante...

« Car enfin, je me refuse absolument à passer pour un imbécile... de ma part ce vol aurait été le geste d'un imbécile, et pas autre chose!

— Cependant, intervint Maud, on a retrouvé dans le tiroir de votre bureau un billet de mille francs qui provenait du coffre-fort de la banque. Comment expliquez-vous cela?

La jeune fille avait lancé la question d'un ton sec, presque agressif, qui la surprit elle-même.

On eût dit qu'elle voulait se défendre contre la sympathie que lui inspirait Pierre Donatien et qu'elle cherchait à se persuader que celui-ci avait menti.

Interloqué par la sécheresse de l'accent, le jeune homme hésita un instant. Puis il haussa légèrement les épaules.

— Ma foi, je n'en sais rien ! dit-il. C'est le seul point qui m'embarrasse, et c'est la seule charge sérieuse qui pèse sur moi...

« Mais, tout de même, ça ne suffit pas pour faire condamner un homme... ce serait trop facile !

« Voyons, réfléchissez un peu...

« Le coupable, le vrai, pouvait aisément glisser l'un des billets volés dans mon tiroir... Ainsi il fabriquait un commencement de preuve contre moi. Sans doute savait-il que j'avais un passé un peu... chargé. Et ça prouve que l'homme doit appartenir à la banque.

« C'est presque à coup sûr un de mes collègues... Si je savais lequel, je vous jure que je ne serais pas long à le faire avouer...

Il eut un geste de colère. Puis il s'apaisa et fit entendre un rire un peu douloureux.

— Voilà toute mon histoire, mademoiselle. C'est celle d'un homme qui a mal commencé, mais qui ne demandait pas mieux que de bien finir.

« Sérieusement, depuis mon entrée à la banque, je m'étais amendé... J'avais essayé de redevenir un homme sans reproche. Si je me suis laissé aller à retomber quelquefois dans mes errements, à jouer de temps à autre, ce n'était pas grave, je vous assure.

« Et maintenant, libre à vous de ne pas me croire...

Libre à vous de penser que je suis un voleur. Je n'ai rien de plus à ajouter, j'ai dit la vérité. Si vous me croyez, tant mieux. Si vous ne me croyez pas, j'en serai désolé; mais je n'y puis rien...

Maud se leva. Elle était de plus en plus émue.

Vingt fois, tandis que Donatien poursuivait son récit, elle avait été tentée de l'interrompre, de lui demander : « Est-ce vous qui avez courtesé Nicole Charmois, qui avez volé son cœur pour l'abandonner ensuite lâchement, parce que votre caprice était passé?... Est-ce vous qui, cyniquement, sans excuse possible, avez tué une malheureuse? »

Mais, chaque fois, la question expirait sur ses lèvres. Une femme, sans doute, l'aurait posée. Mais, bien qu'elle vécût seule et indépendante, Maud était une jeune fille, avec tout ce que ces deux mots comportent de fraîcheur pudique et de sage réserve.

Et, quelques efforts qu'elle fit, elle ne parvenait point à trouver les mots qu'il fallait.

Elle avait espéré que Pierre Donatien se trahirait de lui-même, involontairement, par quelque allusion au passé qui eût fait éclater la vérité. Mais rien de pareil ne s'était produit.

Le client de Maud n'avait pas prononcé une phrase qui pût confirmer ou réfuter les soupçons qui s'agitaient en elle depuis le début de leur entretien.

Et c'est pourquoi elle avait hâte de savoir, hâte de connaître la réalité, quelle qu'elle fût.

La pensée de défendre le meurtrier de Maud, — quel autre nom donner à celui à cause de qui la pauvre petite avait péri si misérablement? — la soulevait d'horreur.

Et cependant, malgré la ressemblance, malgré les raisons qu'elle avait de croire que le vil bourreau de son amie et Pierre Donatien ne fussent qu'une seule et même personne, Maud éprouvait, à l'idée d'abandonner son premier client, un regret inexplicable où n'entrait pour rien la vanité professionnelle.

Hâtivement, elle prit congé du jeune homme, prétextant la nécessité de se rendre au Palais pour une affaire urgente.

Et, contrairement à ses habitudes, elle usa d'un taxi pour se faire conduire chez elle.

Une fois enfermée dans sa petite chambre, elle ouvrit le tiroir, chercha fiévreusement, parmi l'amas de papiers de toute sorte qui l'encombraient, la petite photographie que lui avait remise Nicole Charmois à son lit de mort.

A peine l'eut-elle découverte, à peine y eut-elle jeté les yeux, que l'évidence lui apparut...

Aucun doute, désormais, ne subsistait plus...

L'homme de la photographie, le misérable par la faute duquel la pauvre Nicole était morte, le désespoir au cœur, c'était Pierre Donatien ! Il n'y avait pas moyen de s'y tromper, malgré la mauvaise qualité de l'épreuve.

C'était bien sa silhouette, la forme de son visage, ses traits...

Par un de ces terribles caprices où se complait l'ironie du destin, l'homme que Maud était chargée de défendre et de sauver, c'était le meurtrier de son amie !

Un grand froid glaça la jeune fille. Elle se sentait lasse, affreusement. Une tristesse dont elle ne pénétrait point les causes profondes montait en elle et la submergeait.

Brusquement, elle rejeta l'épreuve photographique, qui tomba sur le tapis.

— C'est dommage!... C'est dommage!... murmura-t-elle d'une voix qui tremblait.

CHAPITRE IV

J'ACCUSE !...

Il était environ dix heures quand, le lendemain matin, Maud pénétra pour la seconde fois dans la cellule de Pierre Donatien.

A la vue de son avocate, celui-ci, qui fumait étendu nonchalamment sur son lit, se leva d'un bond et, jetant sa cigarette, s'écria joyeux :

— Mon cher maître, j'ai l'honneur de vous saluer !

Mais il s'arrêta, décontenancé par le regard triste et sévère que Maud fixait sur lui.

— Monsieur, dit-elle d'un ton grave, j'ai à vous faire part d'une mauvaise nouvelle.

Pierre Donatien fronça les sourcils.

— Une mauvaise nouvelle ? Aurait-on par hasard découvert de nouvelles preuves contre moi ?

— Il ne s'agit pas de cela...

— Eh ! de quoi s'agit-il, alors ? Ma parole... vous viendriez m'annoncer que je viens d'être condamné à la peine capitale que vous n'auriez pas une mine plus lugubre.

« Expliquez-vous, de grâce !... J'y perds mon latin !

Sans répondre, Maud fouilla dans son sac et en tira le portrait accusateur.

— Connaissez-vous ceci ? demanda-t-elle simplement.

Pierre Donatien prit la photographie et la regarda. Un frémissement parcourut ses traits.

— Où avez-vous trouvé cette photographie ? questionna-t-il d'une voix altérée.

— Je ne l'ai pas trouvée ! C'est Nicole Charmois qui me l'a donnée, quelques instants avant de mourir, dans la chambre d'hôpital où elle agonisait...

Pierre sursauta. Il était devenu très pâle.

— Nicole... morte ! s'écria-t-il. Ah ! je m'en doutais !

Ces mots, où la jeune avocate vit le plus cynique des aveux, la cinglèrent comme un coup de cravache.

Ainsi la réalité dépassait en horreur ses prévisions les plus sinistres ! Non seulement Pierre Donatien ne cherchait pas à s'excuser, n'avait pas un mot de remords, mais il affirmait que la triste fin de sa victime ne l'étonnait pas !

Il ne plaidait même point l'inconscience ; il reconnaissait implicitement qu'il avait agi en connaissance de cause et délibérément sacrifié la vie de Nicole à son caprice !

Un flot de colère inonda le cœur de la jeune fille.

Une ardeur vengeresse l'animait, lui faisait oublier pour un instant sa réserve habituelle. Et, le sang aux joues, les yeux étincelants, toute frémissante d'indignation et de colère, elle marcha sur Pierre stupéfait.

— Vous êtes un misérable ! Vous figurez-vous donc que j'ignore la vérité ? Nicole Charmois était ma meilleure amie, et j'ai recueilli ses dernières confidences... Avant de mourir, elle m'a tout révélé... tout !

« Je n'ignore rien de votre conduite. Je sais que vous avez fait la cour à Nicole, que vous avez réussi à vous faire aimer d'elle... et que, brusquement, à quelques jours du mariage, vous avez fui, vous l'avez abandonnée de la façon la plus vile et la plus lâche qui soit ! Sans doute étiez-vous entraîné vers d'autres amours... Je ne veux pas le savoir, d'ailleurs, et cela ne me regarde pas !

« Mais ce que je ne puis oublier, c'est que votre départ a tué cette malheureuse... Ouil elle est morte de chagrin, de désespoir, parce qu'elle vous avait pris pour un honnête homme...

« Ah ! vous pouvez être fier de votre œuvre, monsieur Donatien !

« Tous les jours, on voit des hommes qui tuent pour voler, et certes ils ne méritent aucune pitié... Mais, je vous le déclare devant Dieu qui vous jugera : si hideux que soit leur crime, il est moins lâche !

« Eux, du moins, en tuant, savent à quoi ils s'exposent... Au lieu que vous étiez, vous, certain d'avance de l'impunité.

« Et c'est ce qui vous rend impardonnable, et c'est

ce qui fait que tout honnête homme, toute femme digne de ce nom, ne peuvent avoir pour vous que de la haine et du mépris!

Pierre était décoloré. Il semblait incroyable qu'un être humain pût être livide à ce point. On aurait dit que tout son sang avait reflué vers son cœur.

A plusieurs reprises, il avait tenté d'interrompre Maud; autant aurait valu essayer d'endiguer les flots en furie.

La douleur et l'indignation prêtaient à la jeune fille une force combative, une hardiesse dont elle ne se fût point crue capable.

— Dans ces conditions, poursuivit-elle d'une voix haletante, vous comprendrez que je doive renoncer à me charger de votre défense. Deux raisons m'en font un devoir: d'abord, le souvenir de Nicole, la tendresse que je lui porte, m'interdisent de plaider pour son bourreau... et puis l'homme qui s'est parjuré devant sa fiancée n'a plus le droit d'inspirer confiance à personne. Si vous avez menti à Nicole en lui disant que vous l'aimiez, qui me dit que vous ne me mentez pas en m'affirmant votre innocence?

« Non, monsieur, je plaiderais mal une telle cause... Je ne puis m'en charger.

« Adieu! J'irai voir le bâtonnier et je le prierai de me désigner un remplaçant. Entre nous, désormais, il ne saurait plus rien y avoir de commun!

Et, tournant le dos à Pierre Donatien, qui paraissait confondu, Maud, toute droite, le buste raide, le visage de marbre, se dirigea vers la porte.

Mais comme elle allait l'atteindre, elle se sentit saisie par le bras. Pierre était devant elle.

— Eh bien! non! non! dit-il, d'une voix étranglée. Non! vous ne partirez pas ainsi... Je ne puis supporter cela! Refusez de me défendre... c'est votre droit! Tenez-moi pour le voleur des billets de banque, je ne dirai rien... Mais que vous me traitiez d'assassin, que

vous m'accusiez d'avoir tué cette pauvre Nicole! Ah! c'est trop cruel!... trop cruel et trop injuste!

« Quand vous connaîtrez la vérité, vous regretterez amèrement d'avoir insulté un homme qui a commis des erreurs et des fautes, mais qui, — je le jure sur ce que j'ai de plus sacré au monde... sur la mémoire de ma chère maman, — n'est pas l'odieux criminel que vous pensez!

— La vérité?... fit Maud, impressionnée malgré elle, par l'accent de sincérité et de douleur qui vibrail dans les paroles de Pierre. La vérité? Hélas! je ne la connais que trop bien...

— Vous ne la soupçonnez même pas! riposta brusquement le jeune homme. Et je vais vous la dire...

D'un geste impérieux, qui eût choqué Maud en toute autre circonstance, il lui désigna un siège.

Elle obéit sans hésiter, en proie à la curiosité et à un autre sentiment qu'elle ne cherchait point à comprendre.

Une étrange force de suggestion émanait de ce grand garçon au regard fier, aux larges épaules, qu'elle venait de braver avec tant d'audace et qui, maintenant, la dominait de toute sa taille, et plus encore de son regard où brûlait un feu triste et ardent.

Pierre Donatien s'était tu. Il demeura un instant silencieux, les yeux perdus dans le vague, comme s'il cherchait à recréer pour lui les images abolies du passé.

Puis, redevenu calme et maître de lui, il parla d'une voix lente et nette, qui donnait à chaque mot sa valeur et qui, parfois, tremblait quand l'émotion était trop forte.

— Pauvre petite Nicole! soupira-t-il. Sa mort est pour moi un coup très douloureux... Et ce qui me désole au delà de toute expression, c'est qu'elle soit morte en me croyant coupable...

« Ah! si elle avait su!... Si elle avait su!

Maud le contemplait avec un trouble inexprimable. Que se passait-il donc en elle ?

Un instant plus tôt, elle accablait Pierre Donatien de reproches... et la violence même de ces reproches indiquait chez elle un malaise profond. On aurait dit qu'elle avait contre le jeune homme un grief personnel...

Et voici que cette colère s'était brusquement apaisée. Quelques mots de Pierre avaient suffi pour faire tomber l'orage. Et maintenant, Maud *savait* qu'elle allait le croire...

Une de ces intuitions plus fortes que tous les raisonnements du monde, et qui nous pénètrent parfois à l'improviste, lui disait que Donatien était sincère.

Pourquoi ? Elle n'en savait rien. Elle en ressentait une sorte d'irritation, mêlée d'un émoi inconnu.

Pierre, cependant, parlait :

— Nicole vous a raconté notre histoire à sa façon. Oh ! elle n'a pas menti, la pauvre petite... mais de la meilleure foi du monde, on peut travestir la vérité, et les faits nous apparaissent bien différents suivant les points de vue.

« Donc, vous connaissez les éléments de l'aventure. Vous savez qu'à Nice, où j'occupais un poste dans une affaire d'exportation, je fis la connaissance de Nicole.

« Elle vivait à ce moment chez une tante, en l'absence de ses parents qui avaient regagné Saïgon. Mme Prévile, la tante de Nicole, était une femme charmante qui aimait la jeunesse et qui savait recevoir. Elle m'accueillit le plus aimablement du monde, et je pris l'habitude d'aller chez elle presque chaque jour en sortant de mon bureau. On organisait des parties de tennis où Nicole se révélait brillante joueuse... Ou bien encore on s'entassait à dix ou douze dans trois autos, et on allait sur la Corniche voir le soleil s'enfoncer dans la mer, parmi la féerie du crépuscule.

« Ce qui arriva ensuite, vous le savez... mais vous ne le savez qu'imparfaitement. Je m'épris de Nicole. Je l'aimai... ou plutôt je crus l'aimer...

« Je m'en ouvris à M^{me} Prévile, puisque M. et M^{me} de Charmois, que je ne connaissais pas d'ailleurs, étaient encore absents pour de longues semaines.

« Je ne lui cachai rien de mon passé un peu... orageux. Mais la bonne dame était l'indulgence même.

« Il faut que jeunesse se passe ! me répondit-elle en souriant. Et comme je lui demandais si elle croyait que Nicole pourrait m'aimer, elle déclara simplement : « A cet égard, cher monsieur, je crois bien que c'est déjà fait ! »

« Que vous dirai-je ensuite ! Les jours qui suivirent compteront au nombre des plus heureux que j'aie connus.

« Nicole me témoignait une confiance, une tendresse merveilleuses. Jamais elle n'avait été plus charmante, plus gaie, plus exquise... Et, chaque jour, je me sentais plus épris d'elle.

« Certes, je ne me dissimulais point que je ne représentais pas exactement le type du bon jeune homme de tout repos, du fiancé exemplaire que les mères de famille doivent souhaiter pour leurs enfants... Mais l'amour ne fait-il pas des prodiges ?

« Par amour pour Nicole, je me transformerais, je deviendrais digne de sa tendresse. N'avais-je pas commencé ? M. Lambrequin, mon patron, ne tarissait point d'éloges sur mon compte et affirmait, à qui voulait l'entendre, que le plus brillant avenir m'était réservé dans sa maison.

« Bref, je me croyais tout de bon le plus fortuné des mortels, et je n'aurais pas échangé mon destin contre celui d'un roi.

« Hélas ! le poète grec a bien raison d'écrire : « Ne proclamons heureux nul homme avant sa mort. »

L'existence se plaît à nous préparer sournoisement des catastrophes, alors que nous pensons nager en pleine félicité, et tel se croit près d'atteindre les cimes qui va bientôt rouler dans un gouffre sans fond...

« M. et M^{me} Charmois, prévenus par M^{me} Prévillè et par leur fille, avaient donné leur consentement de principe à notre mariage, et je comptais avec Nicole les jours qui nous séparaient encore de leur retour.

« Ils arrivèrent enfin, et, tout de suite, nous fûmes en confiance... Vous les connaissez du reste, puisque vous étiez l'amie intime de Nicole... Vous savez qu'il n'existe pas de meilleure créature que M^{me} Charmois, pas de cœur plus loyal et plus généreux que celui de son mari.

« Pour tout dire d'un mot, nous nous entendîmes à merveille. Les souvenirs des jours vécus aux colonies nous avaient rapprochés dès le premier instant. M. Charmois, lui aussi, se montra plein d'indulgence pour mes frasques de jeune homme. Et je continuai de vivre dans l'enchantement...

« Nous étions au début de septembre, et le mariage se trouvait fixé au 15 octobre.

« Jusqu'alors, la santé de Nicole n'avait pas trop laissé à désirer. Elle se montrait la plus active, la plus vaillante de notre petit groupe, et son ardeur fatiguait les plus endurants.

« Il est vrai que des crises de dépression succédaient, parfois, à ces manifestations d'activité.

« On remarquait aussi, depuis quelque temps, que Nicole maigrissait et qu'il lui arrivait d'être secouée par des quintes de toux inopportunes... Mais je n'entends rien à la médecine et je n'attachais pas grande importance à cela...

« Un jour, — c'était exactement le 6 septembre, — nous étions partis de bonne heure, Nicole, une de ses amies et moi, pour Monte-Carlo.

« Nous devons y déjeuner, y passer tout l'après-

midi et rentrer le soir à Nice. La journée était merveilleuse, et la première partie du programme s'accomplit de la façon la plus satisfaisante. Nous déjeunâmes dans un petit restaurant face à la mer...

« Jamais Nicole n'avait été plus gaie... Jamais je ne m'étais senti si heureux...

« Je ne me doutais guère que c'étaient là mes derniers instants de bonheur...

« Vers la fin du déjeuner, Nicole se plaignit d'avoir froid... Le temps, je vous l'ai dit, était splendide, et je crus tout d'abord qu'elle plaisantait... Mais il n'en était rien... Nicole tremblait. Des frissons la secouaient. Je la suppliai de rentrer.

« Elle commença par refuser : la pauvre petite ne voulait pas gâter notre plaisir. Pourtant, sur mes instances, elle céda, et nous revînmes à Nice.

« Dès l'arrivée, Nicole dut s'aliter. La fièvre la brûlait... On fit venir en hâte un médecin qui examina longuement la malade. Pendant ce temps, je me promenais dans le jardin, en proie à une nervosité bien compréhensible...

« Enfin, le médecin sortit, accompagné de M. Charmois...

« Je me précipitai vers eux. Ce n'est rien ! fit le docteur en souriant. Sans doute M^{lle} Nicole a-t-elle pris froid dans l'auto... Vingt-quatre heures à la chambre, et il n'y paraîtra plus ! »

« Je ne doutais pas un instant de la véracité de ces paroles. Nous sommes ainsi faits que, d'instinct, nous nous raccrochons à toutes les raisons optimistes.

« J'avais bien remarqué que M. Charmois paraissait soucieux, mais je n'en tirai aucune conclusion fâcheuse. L'affirmation du médecin me suffisait.

« Au cours des semaines qui suivirent, je ne remarquai rien d'anormal. Nicole s'était remise de son indisposition passagère, et elle ne se plaignait plus de rien.

« En revanche, M. et M^{me} Charmois semblaient de plus en plus préoccupés. Mais je ne m'en rendis compte qu'après coup, lorsqu'à la lueur de la vérité brusquement révélée je m'attachai à reconstituer les événements de cette période.

« Pour l'instant, je ne songeais qu'à mon bonheur, tout proche, et ma foi ! en dehors de cette perspective, rien n'existait plus à mes yeux !

« Nous n'étions plus qu'à quelques jours du mariage quand, sur les conseils du médecin de la famille (je ne connus encore ce détail que plus tard), M. Charmois partit avec sa fille pour consulter un grand spécialiste. Je ne sais trop quel prétexte on donna à Nicole, mais toujours est-il qu'elle n'en conçut aucune inquiétude...

« Le lendemain, quand j'arrivai à la villa, vers l'heure du déjeuner, M. Charmois m'accueillit. Il était pâle et ses traits portaient les marques de l'insomnie.

« — Il faut que je vous parle sérieusement ! me dit-il. Et, séance tenante, il me conduisit dans un petit salon dont il referma soigneusement la porte.

« Ce qu'il me dit, sans doute l'avez-vous déjà deviné, mademoiselle de Valsery : Nicole était gravement, très gravement malade. Ce mal affreux, la tuberculose, était en elle... Il était là depuis longtemps, à l'insu de tous, comme un ennemi sournoisement embusqué qui n'attend que l'instant propice pour se montrer et pour frapper...

« La première crise, survenue quelques semaines plus tôt à la suite d'un refroidissement, avait précipité les choses et donné l'éveil au médecin de la famille.

« Jusqu'alors, il avait diagnostiqué des troubles sans gravité, du côté des poumons, qui nécessitaient des précautions... mais rien de plus.

« Maintenant, il n'y avait plus à s'y tromper. Le diagnostic du grand spécialiste confirmait et aggravait, si possible, celui du docteur...

« Bref, M. Charmois me raconta tout cela. Et les larmes aux yeux, il ajouta en me regardant bien en face :

« — Mon pauvre ami, ma fille ne peut pas se marier... Comprenez-moi bien : elle ne le peut pas... Les médecins le lui interdisent formellement !

« Elle a désormais besoin de vivre une existence au ralenti. Auprès de vous, si vous commettiez la folie de l'épouser, elle ne pourrait être qu'une malade... une malade que l'on soigne sans une minute de répit !

« Et même en admettant que vous acceptiez ce sacrifice, cela n'arrangerait rien, tout au contraire ! Car tôt ou tard, Nicole devinerait la vérité, et il faut qu'elle l'ignore... cela, il le faut à tout prix !

« Si elle se sait atteinte, nerveuse comme elle est, il n'y aura plus un instant de repos pour elle, et la crainte du mal ne fera que l'aggraver et hâter la solution fatale...

« Alors, voici ce que je vous demande, voici ce que j'implore en grâce de vous : il faut que vous renonciez à épouser Nicole ! Il faut que, *de vous-même*, vous lui rendiez sa parole. C'est le seul moyen d'éviter l'irréparable. Croyez-moi. J'en ai longuement parlé avec ma femme... Sans doute, Nicole souffrira, car elle vous aime. Mais elle est bien jeune encore. A son âge, il n'y a pas de sentiments éternels... Elle oubliera, et plus tard, peut-être, si jamais elle peut guérir... Mais je n'ai même pas le droit de penser à un avenir aussi éloigné, et c'est le présent seul qui compte. Pierre, je vous le répète, vous tenez la vie de ma fille entre vos mains ! Soyez généreux... soyez bon ! Je sais la portée du sacrifice que je vous demande, et je suis désespéré d'avoir à le solliciter d'un homme comme vous, que j'estime et que j'aime... Vous êtes à l'âge où l'on peut encore refaire sa vie. L'avenir vous doit une revanche. Il vous la donnera. Mais, par pitié, ne

repoussez pas ma demande... Ne tuez pas mon enfant !
Ne tuez pas mon enfant !

« Que vous dirai-je, mademoiselle de Valsery ? Je pensai devenir fou. Était-il possible qu'une telle abomination existât ? Je ne pouvais me résoudre à faire ce que l'on attendait de moi.

« Comment reprendre ma parole, sans passer aux yeux de Nicole pour un parjure et un lâche ? Et d'ailleurs, ne risquais-je pas de lui faire ainsi un mal irréparable ?

« Je le dis à M. Charmois. Mais il s'employa par tous les moyens à combattre ma résolution.

« M^{me} Charmois joignit ses instances à celles de son mari... Pouvais-je résister aux larmes d'une mère ? Quand je la vis tomber à mes genoux et me supplier de sauver son enfant, mon cœur se fendit. Ma résolution était prise.

« — C'est bien, dis-je aux parents de Nicole. Je ferai ce que vous voulez ! Dieu veuille que vous ne vous repentiez jamais de m'avoir contraint à agir de la sorte !

« Seulement, vous comprendrez, n'est-ce pas, qu'il m'est impossible désormais de m'exposer à rencontrer votre fille. Comment oserais-je soutenir ses regards, affronter ses reproches ? J'en mourrais de honte... ou la vérité s'échapperait de mes lèvres, malgré moi... Donc, voici ce que je décide : je vais quitter Nice sans espoir de retour. Mon éloignement, je l'espère, contribuera à guérir Nicole. Et je n'aurais plus à craindre de [provoquer un drame ne me retrouvant en face d'elle ! »

« M. Charmois n'avait pas songé à cela. Il était bien forcé de reconnaître que j'avais raison.

« D'autre part, en quittant Nice, je devais renoncer à la situation que j'occupais... à mon seul gagne-pain. M. Charmois était un brave homme. Il offrit de me dédommager dans la mesure de ses moyens. Comme bien vous pensez, je refusai.

« C'est pour le coup que j'aurais cru me déshonorer ! Et, de concert, nous organisâmes la douloureuse comédie dont Nicole devait toujours ignorer le secret.

« Volontairement, je pris les apparences d'un parjure ; j'assumai le rôle d'un misérable. Je le fis, la mort dans l'âme ! Mais, dites, en toute conscience, pouvais-je agir autrement ? En avais-je le droit ?

Maud demeurait confondue. Un immense remords l'étreignait.

Pas une seconde elle n'avait songé à mettre en doute la sincérité de Pierre. Il est des accents auxquels on ne saurait se tromper, pas plus qu'au tintement d'une pièce de bon aloi, et la franchise du jeune homme était hors de doute.

Spontanément, Maud lui tendit la main.

— Monsieur Donatien, je vous ai gravement offensé. Dire que je le regrette n'est rien, et les mots ne sauraient exprimer ce que je ressens... Je vous supplie de me pardonner et de me laisser plaider pour vous. C'est un honneur que vous me ferez, et, si je n'en suis pas digne, du moins ferai-je l'impossible pour le mériter en faisant triompher votre cause, qui est la cause même de la justice !

Un frisson de joie avait secoué Pierre. D'un geste rapide, il prit la petite main qui lui était offerte et y appuya ses lèvres.

— Merci, mademoiselle... Du fond de mon cœur, merci ! La vie ne m'a pas été clémente, voyez-vous... Ou plutôt, — car il faut avoir le courage de regarder la vérité en face — j'ai sottement gâché mon existence par insouciance, par folie... Mais en vous mettant sur ma route, le destin m'a rendu — et bien au delà ! — ce dont il m'avait frustré.

« Oui, mademoiselle... le jour où je vous ai rencontrée efface le souvenir de toutes les mauvaises

heures. Et, quoi qu'il arrive, je n'aurai jamais plus le droit de me plaindre, puisque vous avez cru à ma parole et que, maintenant encore, vous acceptez de me défendre...

Cette fois, ce fut au tour de Maud de tressaillir. Une sorte de nouveau vertige la gagnait.

Que se passait-il donc? Jamais encore elle n'avait éprouvé pareil émoi? Jamais elle n'avait ressenti cette fascination, cette espèce d'envoûtement qui la captivait et la terrifiait tout ensemble, jamais son cœur n'avait battu si fort...

Brusquement, elle éprouva un secret dépit. Elle s'en voulut à elle-même d'être si émue... avec si peu de raison.

Quelle folie! Elle, la vierge sage, la moderne amazone, la femme qui avait juré de se cuirasser contre toutes les faiblesses du sentiment, allait-elle s'infliger le plus éclatant démenti? Non! Non! Pas cela... Tout plutôt que cela!

Et, changeant brusquement d'attitude, elle déclara d'un ton froid, presque hostile :

— Je ne fais que mon devoir, monsieur Donatien... mon devoir d'avocate. N'importe qui, à ma place, en ferait autant...

Le visage de Pierre s'assombrit. Durant quelques instants, il demeura silencieux; puis il haussa légèrement les épaules.

— C'est bien, mademoiselle. Excusez-moi si je me suis un peu exalté... Vous avez dû vous apercevoir que je suis tout le contraire d'une nature raisonnable et équilibrée... D'ailleurs, ma reconnaissance demeure la même, croyez-le bien...

Maud hocha la tête.

— Ne parlons plus de cela, et ne songeons qu'à présenter votre défense de la façon la plus avantageuse...

— Auparavant, je vous dois encore quelques con-

fidences... ou plutôt, — si le mot vous choque — quelques explications...

« Depuis mon départ de Nice, je n'ai plus jamais reçu de nouvelles de Nicole. Je vois que ses parents ont gardé leur secret, puisqu'elle est morte sans connaître la vérité.

« Mais je vois aussi qu'ils ont commis une effroyable erreur en me forçant à quitter leur fille, car mon abandon l'a blessée plus cruellement que n'aurait pu le faire l'aveu de la réalité.

« Nicole m'aimait... Son amour était plus fort que le mien ; je m'en rends compte aujourd'hui, puisque, tandis qu'elle gardait mon souvenir au fond du cœur et qu'elle mourait lentement de tristesse, moi... j'oubliais !

« Ah ! c'est affreux à dire ; et pourtant c'est vrai. L'apaisement s'est fait en moi, plus vite que je ne le pensais !

« Au début, ce fut dur... à tous les points de vue, car, du jour au lendemain, j'avais quitté ma situation, et j'étais arrivé à Paris avec de bien modestes économies et un chagrin qui m'ôtait la liberté d'esprit nécessaire pour refaire ma vie avec quelque chance de succès...

« Ah ! les jours qui ont suivi... je n'en suis pas très fier, mademoiselle !

« Pour oublier, pour faire taire ma douleur, j'ai essayé de m'étourdir. J'ai joué, j'ai fait des folies... Je me suis laissé dégringoler le long d'une pente que l'on ne remonte pas facilement.

« J'avais cru que l'amour de Nicole suffirait pour faire de moi un autre homme... et sans doute, si j'avais pu l'épouser, en eût-il été ainsi... Mais je venais de perdre le frein qui m'arrêtait sur la mauvaise descente, et je ne possédais plus assez d'énergie pour réagir efficacement...

Pierre Donatien se tut et tomba dans une rêverie soucieuse.

Maud, depuis quelques instants, était courbée davantage sous la singulière impression de malaise et d'inquiétude qui l'avait assaillie.

Tout à coup, des soupçons venaient l'assaillir : ces demi-confidences, ces aveux réticents l'effrayaient.

Sans doute fallait-il que Pierre eût commis des actes graves pour que leur seule évocation provoquât chez lui un trouble pareil.

Et voici que, par un enchaînement d'idée subtil, Maud se posait une question terriblement grave : l'homme qui manifestait cet émoi, qui reconnaissait lui-même s'être rendu coupable d'actions dont le souvenir l'humiliait à ce point... pourquoi n'aurait-il pas commis celle dont on l'accusait ?

Pourquoi n'aurait-il pas réellement dérobé les billets dans le coffre de la banque ?

Cette pensée pénétra dans l'esprit de Maud, comme sur l'océan une lame de fond bouscule et emporte tout sur son passage.

Sans doute, était-elle irréfléchie, irraisonnée ; aucun fait précis ne la venait corroborer.

Un moment plus tôt, la jeune fille ne faisait aucune difficulté pour croire à l'innocence de l'inculpé... A présent, elle ne savait plus.

Sans doute se refusait-elle toujours à admettre qu'il eût menti en ce qui concernait le récit de sa conduite avec Nicole. Mais, pour ce qui touchait le vol, il n'en était plus de même. Pourquoi ? Elle n'aurait su le dire, mais cela était ainsi.

Et Maud se trouvait à un de ces tournants de l'existence où la logique n'a rien à voir dans l'éclosion et l'enchaînement des idées.

— Tout cela n'importe pas aux faits de la cause ! observa-t-elle, poussée par le besoin de faire diversion à ses pensées secrètes.

« Veuillez me donner quelques détails précis sur vos faits et gestes durant la soirée du vol... »

Elle avait parlé en avocat. Pierre se mit en devoir de satisfaire à cette demande.

Et il ne fut plus question que de savoir comment on pourrait établir l'alibi de l'inculpé.

Mais, quand Maud le quitta, une demi-heure plus tard, elle n'avait pu recueillir aucun élément susceptible de confirmer les dires de son client.

Elle était mécontente de lui et d'elle-même. Tout lui semblait étrange, louche, dans cette affaire, et une préoccupation la tenaillait : pourquoi s'intéressait-elle si fort à un homme qu'elle avait vu la veille, pour la première fois ?

Pourquoi la pensée que Pierre Donatien pût être l'auteur du vol suffisait-elle à l'emplir d'angoisse et de consternation ?

CHAPITRE V

J'AIME...

Sans aucun doute, les appréhensions de Maud auraient été confirmées, si elle avait pu surprendre les attitudes de Pierre, lorsque celui-ci se retrouva seul dans sa cellule.

L'exaltation fiévreuse qui avait animé par instants le jeune homme, durant son entretien avec Maud, était tombée pour faire place à un état de prostration.

Pierre s'était laissé choir sur son lit et, le visage enfoui dans ses mains, il réfléchissait...

Ses réflexions n'avaient rien de folâtre. Elles le ramenaient sur la route du passé, à travers une série de paysages qu'il ne pouvait revoir sans une mélancolie profonde.

Le récit rapide qu'il avait fait à Maud de sa jeunesse était exact. Mais, volontairement, il en avait passé

certains détails sous silence, tant leur aveu lui eût semblé douloureux.

Il se revoyait petit enfant, animant de ses cris joyeux et de sa turbulence une austère maison provinciale, entourée d'un morne jardin. Parfois, une silhouette noire apparaissait dans l'embrasure de la porte...

Pierre, aujourd'hui, du fond de sa cellule, contemplait avec les yeux de l'esprit un visage sévère, encadré de courts favoris grisonnants, des yeux dont le regard intimidait les plus hardis, une bouche au dessin ferme et net : le président Donatien... son père!

Son père!... comme il regrettait maintenant de l'avoir si peu connu, si mal compris!

Autrefois, la réserve du magistrat, sa froideur le glaçaient, arrêtaient ses élans juvéniles, changeaient en une déférence craintive l'affection prête à s'épanouir dans son cœur.

Le président Donatien était un homme grave et morose, que ses familiers les plus intimes n'avaient pas vu sourire dix fois dans sa vie. Au Palais, il était l'effroi des avocats, la terreur des prévenus...

Pourtant, ses arrêts ne s'alourdissaient jamais d'une sévérité inutile; toujours l'indulgence les tempérant, à condition que le prévenu la méritât, et il ne se montrait impitoyable que pour ceux-là qui n'étaient point dignes de pitié.

Malheureusement, pour la plupart des hommes, la vérité profonde n'est rien, les apparences sont tout. On ne s'attardait point à examiner la conduite du président Donatien. On le jugeait d'après son attitude, d'après la raideur de son abord, d'après la sécheresse de son ton.

Et nul ne songeait à se demander si, derrière cette façade rébarbative, ne battait point un cœur tendre et sensible de brave homme.

Pierre, malgré sa finesse naturelle, s'était trouvé abusé comme les autres. Il s'en était tenu à l'extérieur; la gravité gourmée de son père le paralysait, arrêtait toutes ses tentatives d'effusions...

Quand le magistrat rentrait chez lui le soir, sanglé dans sa redingote noire, haut boutonnée, le cou cerclé d'un faux col plus roide qu'un carcan, une imposante serviette sous le bras, et que le petit Pierre courait à lui pour l'embrasser, le digne représentant de la justice écartait son fils d'un geste plein de dignité :

— Prends donc garde, petit maladroit! Tu as failli me renverser.

Puis, de ses doigts osseux aux ongles carrés, il tapotait légèrement le front de Pierre.

— Va jouer, mon petit, va... Et surtout, ne fais pas de bruit : j'ai à travailler.

Et il allait, roide comme une armure, s'enfermer dans son cabinet de travail, d'où on ne le voyait plus sortir qu'à l'heure du dîner.

Il était assez naturel, dans ces conditions, que le petit Pierre se sentit blessé dans sa sensibilité d'enfant. D'année en année, le malentendu s'était aggravé.

Peut-être la tendre clairvoyance d'une femme aurait-elle arrangé les choses; mais M^{me} Donatien était une créature effacée et timide, qui glissait à travers la maison comme une ombre et ne s'occupait que de surveiller la cuisinière, de compter le linge et de veiller à la belle ordonnance de l'argenterie sur le buffet, les jours où le Président recevait à dîner.

C'est pourquoi, dès que Pierre atteignit l'âge d'homme, il n'eut rien de plus pressé que de se libérer du joug qui pesait sur lui depuis son enfance.

Comme il arrive trop souvent en pareil cas, la réaction avait été violente. Le tempérament fougueux du jeune homme l'avait entraîné aux pires sottises...

Et puis, ç'avait été le séjour aux colonies, durant lequel il avait pris l'habitude de jouer.

Il recevait régulièrement des lettres de son père : quatre pages couvertes d'une petite écriture sèche et anguleuse, comme celui qui l'avait tracée... quatre pages rédigées en un style juriste, pleines de remontrances et d'adages.

Pierre les parcourait en haussant les épaules et les jetait négligemment au fond d'un tiroir.

Pourtant, il avait reçu un coup au cœur en apprenant la mort du président Donatien. Il avait voulu revenir en Europe pour s'agenouiller sur la tombe de celui qui n'était plus.

Un grand froid l'avait saisi en pénétrant dans le petit bureau, encombré de livres et de dossiers, où, plus de quarante années durant, le Président avait travaillé sans relâche...

Mais son émotion ne connut plus de bornes et s'aggrava du remords le plus poignant, quand il découvrit dans un tiroir le vieux cahier couvert de toile cirée où, au jour le jour, dans le silence du cabinet, M. Donatien notait ses pensées les plus secrètes.

Brusquement, un personnage nouveau lui apparaissait : cet homme dogmatique et glacé, qui le terrorisait jadis, se révélait le plus tendre, le plus humain des papas... Au cours d'une fièvre scarlatine qui avait failli emporter son fils, il laissait éclater un tel désespoir que Pierre, quinze ans après, en était touché aux larmes. Comme il s'était trompé sur le compte du mort !

Comme nous nous trompons tous, aveuglés que nous sommes par l'habitude ou les préjugés ! Et que de cruelles erreurs, — cruelles pour les autres et pour nous, — il nous arrive de commettre à chaque instant de notre vie !

Hélas ! il était trop tard pour réparer celle-là, et Pierre en conçut une amertume profonde. Il se jura de vivre désormais de façon à donner toute satisfac-

tion à son père, qui de là-haut devait le regarder encore avec une sollicitude inquiète.

Mais ses bonnes résolutions durèrent peu. Bientôt ses habitudes de dissipation reprirent le dessus. Il était de ceux chez qui la certitude de pouvoir les satisfaire fait naître des besoins nouveaux.

Et, pendant des mois, il dépensa allègrement l'argent économisé par le Président...

Parfois, il éprouvait un dégoût soudain de la vie stupide qu'il menait. Il essayait de se ressaisir. Il songeait au mariage avec une femme qui l'aimerait et dont la tendresse le ramènerait dans le droit chemin...

Il y pensait comme le marin, sur son esquif battu par la tempête, rêve au port où il trouvera bon repos et gîte sûr.

Mais cela ne durait guère que le temps d'un éclair, et les bonnes résolutions du jeune homme s'évanouissaient presque aussitôt formées.

Sans doute, s'il avait épousé Nicole, celle-ci l'aurait sauvé de lui-même. Elle aurait su faire de lui un autre homme et éveiller dans son cœur tous les bons sentiments qui y étaient assoupis.

Mais il n'en avait pas été ainsi ! Et, — victime, il faut le dire, de sa générosité, — Pierre Donatien s'était trouvé du jour au lendemain privé de sa situation et sur le pavé de Paris.

Alors ç'avait été une rude période de misère... Et puis l'entrée à la banque Maubray sembla pour lui le salut définitif.

Pierre, amendé par l'adversité, travaillait ferme et ne demandait qu'à justifier la confiance de son patron et mériter l'avenir que ce dernier lui laissait entrevoir.

Seulement, les choses ne s'arrangent pas toujours aussi facilement qu'on le voudrait. A la banque, Pierre avait des camarades riches, qui dépensaient

sans compter. Plutôt que de leur avouer qu'il ne pouvait mener le même train qu'eux, il avait préféré s'endetter, jouer aux courses et dans les tripots.

Et le résultat... c'était qu'à l'heure actuelle il se trouvait dans cette cellule, sous le coup d'une accusation terrible.

Dans quelques semaines, peut-être, il serait condamné. Son avenir se trouverait à tout jamais brisé...

A cette pensée, Pierre Donatien courbait la tête et une angoisse poignante enténébrait son âme.

.
Cependant, Maud s'était raisonnée, et ses craintes n'avaient pas tardé à disparaître. Pierre était innocent. Elle ne se reconnaissait plus le droit d'en douter.

A coup sûr, le système de défense qu'il présentait n'était point des meilleurs; il comportait de sérieuses lacunes, notamment en ce qui concernait le billet de mille francs découvert dans le tiroir de Pierre et provenant du coffre fracturé.

Comment ce billet se trouvait-il là? Pierre déclarait n'en rien savoir. « Sans doute le véritable voleur a-t-il voulu détourner les soupçons sur moi! » déclarait-il.

L'argument, hélas! ne reposait sur aucune preuve, ni même sur un commencement de preuve. Mais la jeune avocate savait qu'à tout prendre cela ne signifiait rien.

Elle n'ignorait point que les erreurs judiciaires sont assez fréquentes et que, souvent, la malice du sort se plaît à accumuler des présomptions contre un innocent.

Dès lors, Maud n'eut plus qu'une idée : faire acquitter celui qu'elle avait mission de défendre.

Pour cela, elle voulut connaître la cause dans tous ses détails, et elle prit l'habitude de venir presque

chaque jour voir le jeune homme dans sa cellule, afin de préparer sa défense avec lui.

Au début, les conversations demeurèrent sur le terrain strictement professionnel. Mais, bientôt, l'entretien dévia. On ne parlait plus seulement des faits de la cause. On glissait peu à peu aux souvenirs et aux confidences.

Pierre, avec une émotion contenue, évoquait son enfance dans la grande maison provinciale, dont il ne subissait alors le charme et qu'à présent il regrettait si fort.

Il parlait de son père, le Président, si tendre sous son austérité apparente, et qu'il déplorait amèrement d'avoir méconnu.

— Ah! disait-il souvent, si l'on savait quand on est jeune que de remords on se prépare, et cela uniquement par légèreté et manque de clairvoyance, on agirait bien différemment...

Puis, avec beaucoup de délicatesse, et en ayant soin de voiler certains détails qui eussent choqué la jeune fille, Pierre Donatien ressuscitait ses années d'aventure aux colonies.

Il avait fait des folies, et il s'en désolait. Mais était-il absolument responsable? Les circonstances l'avaient desservi; il s'était trouvé engagé malgré lui sur une route glissante qu'il est bien difficile de remonter...

Maud l'écoutait avec émotion. Elle comparait mentalement sa propre enfance avec celle du jeune homme. Et une grande pitié lui venait...

Quand elle songeait à la tiède douceur de son foyer, à la chaude tendresse dont ses parents l'avaient entourée depuis sa naissance, à l'harmonie qui n'avait cessé de régner entre elle, ses sœurs et son frère, elle éprouvait un grand froid au cœur en se représentant l'enfance morose et solitaire de Pierre Donatien, dans sa grande maison froide.

La pitié est un des nombreux chemins qui mènent à l'amour. Ce n'est pas toujours le plus rapide, mais c'est un des plus sûrs...

De jour en jour, Maud éprouvait pour Pierre une attraction plus vive. Il y avait quelque chose de tendrement maternel dans le cœur de la jeune fille. Ce grand garçon robuste, taillé en athlète, n'était-il pas demeuré, par certains côtés, un enfant... enfant facile à guider... un enfant qui avait besoin d'être dirigé, conseillé, protégé au besoin contre lui-même.

Et, au fur et à mesure que les jours passaient, Maud de Valsery abandonnait peu à peu le bouclier de diamant derrière lequel, jusqu'alors, elle avait abrité son cœur.

Ses beaux rêves d'indépendance et de solitude étaient bien loin. Elle abdiquait... Elle ne songeait plus qu'à devenir celle qui ramènerait Pierre dans le droit chemin et qui referait de lui, à jamais, un homme digne d'estime et de respect.

Elle aimait!

La première fois qu'elle s'en rendit compte, Maud ressentit un effroi secret auquel se mêlait un indicible ravissement. Elle aimait! Mot magique qui transforme les choses, qui fait de la vie banale et mesquine de tous les jours la plus magnifique, la plus éblouissante des féeries...

Mais Pierre, lui, l'aimait-il ?

Là-dessus, Maud n'avait point d'hésitation. Elle était sûre d'être payée de retour. Sur ce chapitre, sa clairvoyance de femme ne pouvait l'illusionner.

Il y avait, dans l'attitude du jeune homme, dans ses silences, — plus éloquents que des discours, — quelque chose à quoi Maud ne pouvait se tromper.

Cependant les jours passaient sans qu'aucune phrase décisive eût été échangée entre les deux jeunes gens.

Maud avait beau mettre dans ses paroles tout ce

que la pudeur et le sentiment des convenances l'autorisaient à y mettre et qui ressemblât à un aveu, Pierre demeurait lointain, comme égaré.

Parfois, — et cela se passait généralement à l'instant où son avocate se préparait à le quitter, — il devenait très pâle et ses lèvres tremblaient sous une onde de mots confus. Et Maud, très émue, croyait que l'heure était enfin sonnée, et que Pierre allait parler.

Mais Pierre ne parlait pas. Il gardait les lèvres scellées. Et les jours passaient sans rien changer à son attitude...

Alors, Maud prit une résolution qui, chez une autre, aurait pu paraître insensée, mais qui n'était chez elle que le résultat de longues et profondes réflexions.

Et, ce jour-là, quand elle se trouva dans la cellule de Pierre Donatien, elle aiguilla l'entretien dans la direction qu'elle avait choisie.

Une fois de plus, le jeune homme égrenait ses souvenirs de jeunesse, avec cette mélancolie qui attristait et inquiétait si fort M^{lle} de Valsery.

— Je n'aime pas vous voir ainsi ! lui dit-elle, en s'efforçant de sourire.

« Pourquoi cette tristesse persistante ? Avez-vous donc si peu de confiance dans le talent de votre avocate, que vous considérez déjà votre cause comme perdue ?

— Il ne s'agit point de cela ! répondit Pierre l'air absent.

— Vraiment !... Et de quoi s'agit-il donc ?

Sans répondre directement à la question, le jeune homme déclara :

— La vie m'ennuie !

— Il ne faut pas dire cela ; c'est absurde !... Si le présent est triste, l'avenir peut vous dédommager, à condition que vous décidiez de l'aider un peu...

Un douloureux soupir gonfla la poitrine de l'inculpé.

— Hélas ! Il est trop tard !...

— Il n'est jamais trop tard pour prendre de bonnes résolutions !

— Pour les prendre, peut-être... mais pour les tenir ? Non ! Non ! Croyez-moi, j'ai gâché ma vie, et je l'ai gâchée par ma faute. Tout ce que nous pourrions dire là-dessus ne changerait rien à la réalité...

Maud fronça les sourcils.

— Je n'aime pas vous entendre parler ainsi, monsieur Donatien ! C'est mal ! Faut-il donc que ce soit moi, une femme, qui vous exhorte au courage ?

« Allons ! un peu de confiance... Les mauvaises heures ne dureront pas toujours... Et votre cas n'est pas désespéré... loin de là ! Sans me vanter, je crois obtenir un verdict d'acquiescement !

Pierre Donatien hochâ la tête, d'un air découragé :

— Un acquiescement... oui, oui, c'est possible... Je ne dis pas...

— Comment ! s'exclama la jeune avocate stupéfaite et un peu vexée. Vous m'éprouverez aucun plaisir si je vous fais acquiescer ?

— Je n'ai pas dit cela, mademoiselle, mais un homme acquiescé et un innocent, ce n'est pas la même chose.

— Que voulez-vous dire ? Je ne vous comprends pas...

— Oh ! c'est bien simple. En admettant que les juges rendent un verdict d'acquiescement, croyez-vous que, pour cela, mon innocence deviendra évidente ?

« Mais non ! Pour beaucoup de gens... pour la majorité sans doute..., je demeurerai le monsieur « qui » eu la chance de s'en tirer... » Voilà tout !

« Il continuera de planer sur moi des soupçons infamants. « En somme, dira-t-on, c'est très joli, tout ça,

mais si ce n'est pas lui qui a fait le coup... qui est-ce ? On n'a pas trouvé d'autre coupable, et l'on sait bien que la justice est une loterie. Ce n'est pas toujours le plus méritant qui gagne. »

« Oui ! On dira cela, et bien d'autres choses encore ! On se souviendra que la police a trouvé dans mon tiroir un billet de mille francs provenant du coffre-fort de mon patron, et dont je n'ai pu expliquer la provenance... »

« Je ne pourrais plus aller au bureau sans qu'on ricane sur mon passage... Je sentirai les soupçons voltiger autour de moi, comme des guêpes bourdonnantes. Et j'aurai bien de la chance si, dès le premier jour, M. Maubray, mon patron, ne me fait pas appeler pour m'informer que, par suite de compression nécessaire dans le personnel, il se voit contraint de se priver de mes services... »

Maud écoutait le jeune homme avec une anxiété croissante. En son for intérieur, elle devait bien convenir que Pierre avait raison.

Oui, hélas ! le monde est ainsi fait qu'il ne suffit pas toujours de n'avoir rien à se reprocher pour que les autres ne vous reprochent rien, et la malignité des hommes se plaît trop souvent à prendre prétexte des moindres choses pour incriminer des malheureux, dont le seul tort est de n'avoir pas eu de chance...

En vain cherchait-elle un argument pour combattre les théories pessimistes de Pierre. Elle n'en trouvait point et demeurait silencieuse.

Pierre la contemplait avec un sourire désabusé.

— Vous voyez bien ! Vous êtes forcée de convenir vous-même que j'ai raison...

« Ah ! la vie est mauvaise, allez ! Malheur à ceux qui trébuchent au début de la route ! Ils auront bien du mal à se relever et à poursuivre un chemin... »

« Je ne me plains pas, du reste ! Tout ce qui arrive

est ma faute. Si j'avais été insoupçonnable, nul n'aurait songé à faire peser les soupçons sur moi.

« Seulement, on savait que mon passé n'était pas absolument net... et on en a profité. C'est logique, mais c'est dur tout de même !

« Désormais, partout où j'irai, on me regardera avec défiance. « Pierre Donatien... vous savez bien... c'est cet individu qui a passé en correctionnelle pour répondre d'un vol. On l'a acquitté, mais ça ne veut rien dire... » Et partout je me verrai éconduit...

« Remarquez encore que tout cela représente l'hypothèse la plus favorable : celle de mon acquittement. Mais, si je suis condamné, ce sera bien autre chose encore...

« Je serai un homme fini... je n'aurai plus qu'à disparaître et à me faire oublier !...

Maud s'était dressée, frémissante :

— Non ! non ! Oh ! non... pas cela... je ne veux pas !

Pierre était si absorbé par ses réflexions douloureuses qu'il ne remarqua point le ton déchirant avec lequel la jeune fille venait de jeter ces mots.

— Bah ! fit-il en haussant les épaules. Il ne faut rien prendre au tragique, et je ne songe point à recourir à ce qu'on appelle, dans les romans, « une solution désespérée ».

« Non ! Je ne disparaîtrai pas du monde des vivants..., pas volontairement du moins... Car ce serait un crime, je le sais !

« Mais il y a quelque part, en Afrique, une demeure qui s'ouvre sans distinction à ceux qui parfois ont mal vécu, mais qui sont dignes encore de bien mourir. C'est la caserne de la Légion Étrangère.

« Là, personne ne songe à vous demander des comptes. Personne ne s'occupe de savoir ce que vous avez fait avant de revêtir l'uniforme des légionnaires.

Vous êtes désormais un homme sans nom... un homme sans passé...

« Ah! vous ne pouvez pas savoir tout ce qu'il y a de merveilleux dans ces quatre mots : *un homme sans passé!* Vous ne pouvez pas deviner quel émoi, quelle perspective de libération, de repos, ils éveillent en moi!

« C'est comme si l'on ouvrait les grilles de ma prison. C'est comme si l'on me disait : « Pierre Donatien, l'homme que tu étais hier encore n'existe plus. A sa place, un autre homme est né, qui n'aura plus rien de commun avec le premier, qui aura tout oublié de ses joies, de ses peines, de ses espérances et de ses craintes. Un homme tout neuf, qui avancera dans la vie sans jamais se retourner pour jeter un regard derrière lui! »

Ces paroles avaient été prononcées sans éclat, mais avec un tel accent de lassitude et de tristesse que Maud se sentit encore bouleversée jusqu'au fond de l'âme. Les larmes lui venaient aux yeux, devant le spectacle de cette détresse si poignante.

Combien cet homme avait dû souffrir, avant d'en arriver là! Que d'amertumes inavouées, d'humiliations secrètes!... Elle le devinait, avec l'intuition généreuse de son cœur féminin, et un grand désir lui venait de se dévouer pour soulager cette peine.

Elle entrevoyait toute une tâche merveilleuse et si douce à remplir : le relèvement moral d'un être rendu à la vie normale, au devoir, au bonheur... Existait-il au monde œuvre plus belle, plus haute?

Maud ne le croyait point, et dans l'ivresse qui la transportait, elle oubliait ses résolutions de naguère, cette fierté qu'elle ressentait à la pensée de vivre seule et libre, sans que jamais l'amour vint se mêler à sa vie.

Tout cela était bien loin!... Toute cette glace qui

enveloppait son cœur avait fondu à l'ardent brasier de l'amour.

L'amazone orgueilleuse de son indépendance était redevenue une femme éprise de sacrifice et prête à toutes les abdications pour garder celui qu'elle regardait avec des yeux nouveaux...

— Écoutez, dit-elle d'une voix rauque et haletante. Vous ne parlez pas sérieusement ! Vous ne pouvez pas parler sérieusement ! Il est impossible que vous songiez, à votre âge et avec l'avenir qui s'ouvre devant vous, à prendre cette résolution insensée...

Pierre haussa les épaules.

— L'avenir ! Si cela ne vous fait rien, ne prononcez pas ce mot-là devant moi ; il n'a pas plus de sens à mon esprit que le mot de lumière pour un aveugle ; l'avenir se limite au lendemain... et encore !

— Allons donc ! Vous n'avez pas le droit de parler de la sorte ! C'est une lâcheté !

— Peut-être. Je suis un lâche... c'est possible, mais je n'y puis rien. La vie m'a brisé ; je ne cherche plus à lutter. Je m'abandonne au courant qui m'entraîne...

« Quand je serai là-bas, à la Légion, d'autres penseront pour moi... je n'aurai pas à réfléchir. Plus de souci, plus d'inquiétude ! La vie devient tellement simple quand on n'a plus d'autre préoccupation que celle de mourir proprement, lorsque l'instant est venu !

Maud avait peine à refouler ses larmes.

— Si vous êtes impitoyable pour vous-même, ne le soyez pas pour les autres... Il y a des êtres qui s'intéressent à vous... j'en suis sûre !

Un rire amer fut la réponse de Pierre Donatien.

— Je voudrai bien les connaître, ceux qui s'intéressent à moi !

« Ne vous ai-je pas dit cent fois que j'étais seul dans la vie, lugubrement et affreusement seul ! Ne le savez-vous pas ? Pourquoi revenir là-dessus ! Il y a

des hommes que l'amour arrête au bord du gouffre et qu'une femme peut sauver d'eux-mêmes... Nicole, peut-être, aurait pu réaliser ce miracle.

« Mais Nicole est morte, et aucune femme, jamais, ne voudra faire ce qu'elle était prête à tenter...

— En êtes-vous bien sûr ?

Maud avait prononcé la phrase presque involontairement. Elle avait l'impression de ne plus s'appartenir, d'être dirigée par une force obscure et toute-puissante, qu'elle subissait en esclave, sans pouvoir lui imposer la moindre résistance.

Pierre Donatien fixait sur la jeune fille un regard d'halluciné. On eût dit qu'il la voyait pour la première fois.

Il scrutait fiévreusement l'exquis visage, interrogeait les grands yeux de velours sombre comme pour leur arracher un secret dont la révélation subite le remplissait à la fois de joie et d'épouvante.

— Mon Dieu ! murmura-t-il d'une voix rauque. Ce n'est pas possible !... ce n'est pas vrai !

Maud fit « oui », plutôt du regard que de la voix.

Alors un frémissement parcourut le jeune homme. Il s'inclina si bas qu'il paraissait agenouillé.

— Mademoiselle, je... Ce n'est pas possible ! Vous n'avez pas voulu dire que...

— Que je vous aime. Oui, Pierre... et que je suis prête à devenir votre femme.

Elle lui touchait doucement l'épaule, pour qu'il se relevât.

Un grand calme était descendu en elle, sitôt qu'elle avait prononcé les paroles définitives. Et c'est avec une douceur grave qu'elle poursuivit :

— Il faut bien en prendre votre parti, Pierre ! Oui, je vous aime, le grand mot est dit...

« Peut-être me jugerez-vous sévèrement de l'avoir prononcé. Vous penserez sans doute qu'il n'appartient point à une femme de parler de la sorte.

« Beaucoup, du moins, le penseraient à votre place ; et moi-même, je le croyais encore il y a peu d'instant. On m'aurait beaucoup étonnée naguère en me disant qu'un jour viendrait où j'agirais de la sorte. Mais Dieu qui lit dans nos cœurs et pénètre nos plus secrètes pensées, Dieu me pardonnera, j'en suis certaine, car rien n'est plus pur que le sentiment auquel j'obéis.

« Pierre, vous disiez que, seul, l'amour d'une femme peut vous sauver et vous rendre à vous-même. Eh bien ! cet amour-là, je vous l'offre. Je vous l'offre sincèrement, loyalement.

« Je crois vous connaître... et mieux peut-être que vous ne vous connaissez vous-même. Je sais tout ce qu'il y a en vous de noblesse et de morale. Je sais que les circonstances vous ont trahi et que, si vous avez commis des erreurs, nul en ce monde n'est à l'abri de la tentation et de la faute.

« Il faut être bien orgueilleux, bien sûr de soi, pour condamner les autres sur les apparences...

« Enfin, tel que vous êtes, Pierre... je vous aime, et je suis prête à devenir la compagne de votre vie !

« J'en demande pardon à Nicole... mais je suis sûre qu'elle me comprend et m'approuve... N'ai-je pas ramassé le flambeau tombé de ses pauvres mains ?

A mesure que Maud parlait, l'émoi de Pierre devenait plus visible. Une pâleur terreuse se répandait sur ses traits.

Quand elle eut fini, il demeura silencieux quelques instants. Ses paupières baissées dissimulaient son regard, que la jeune fille cherchait en vain.

C'était l'un de ces instants solennels, où la vie semble suspendue.

Maud, au comble de l'agitation, croyait entendre les battements de son cœur. Elle éprouvait une sensation d'énervement et d'inquiétude intolérables...

Comme le silence se prolongeait, elle fit un pas en

avant. Elle attendit de pouvoir nouer son regard à celui de son interlocuteur. Puis :

— Pierre, murmura-t-elle d'une voix étranglée, Pierre... je vous ai posé une question. Est-il donc si difficile de me répondre ?

Il tressaillit, tel un homme qu'on réveille en sursaut et, — le temps d'un éclair, — ses yeux se fixèrent ardemment sur ceux de Maud, pour s'en détourner presque aussitôt.

— Mon Dieu ! balbutia-t-il avec un accent de détresse impossible à rendre, voilà bien la plus cruelle épreuve qui m'était réservée !...

Maud eut un soubresaut, et ses lèvres s'entr'ouvrirent. Mais Pierre Donatien la prévint :

— Non, non... Laissez-moi parler, Maud... Je n'ai pas trop de tout mon courage pour le faire. Les mots que je prononce en cet instant... Ah ! j'ai l'impression qu'ils m'arrachent la gorge. Je les dirai cependant, car il le faut... Maud, en vous écoutant, tout à l'heure, j'ai ressenti la plus forte émotion de ma vie...

« Une femme telle que vous a pu m'aimer ! Est-ce possible ?

« Ah ! tant que je vivrai, je me rappellerai ce que vous venez de me dire. Ce sera ma fierté... et mon remords, car, Maud, il faut que vous sachiez toute la vérité... Cet amour que vous m'offrez avec une générosité sublime... ce présent merveilleux que vous voulez me faire... eh bien ! je n'ai pas le droit de l'accepter : je n'en suis pas digne !

Maud respira plus librement. Il lui semblait qu'un poids écrasant eût été enlevé de sa poitrine.

— Quoi ! dit-elle en trouvant presque la force de sourire. Ce n'est que cela ! Il ne faut pas pousser les scrupules à l'extrême. Je sais... vous me l'avez dit vous-même... que vous avez eu quelques erreurs de jeunesse...

« Mais le passé est mort. Seul, le présent compte... et surtout l'avenir !

Pierre Donatien secoua la tête douloureusement.

— Non, le passé n'est pas mort, hélas ! Nos actes nous suivent, et il ne dépend d'aucun de nous de faire que ce qui fut n'ait pas été... quand bien même son bonheur et sa vie en dépendraient...

« Maud... je suis un grand coupable ! Ce qui me sépare de vous, ce n'est pas mon passé... c'est le présent. Je vous ai menti... je n'ai pas cessé de vous mentir, depuis que je vous ai vue pour la première fois...

« Vous croyez sincèrement à mon innocence... Eh bien, vous avez tort. Je suis un voleur... un voleur. Le coffre de la banque, c'est moi qui l'ai fracturé ! L'argent, c'est moi qui l'ai pris ! Je ne mérite que votre mépris et votre haine...

— Taisez-vous ! Taisez-vous !

Le cri avait jailli des lèvres de Maud, comme le sang s'élançait d'une blessure fraîche.

Elle souffrait affreusement. Le sol se déroba sous ses pas, et il lui sembla être le jouet de quelque atroce cauchemar.

« Je vais me réveiller !... je vais me réveiller !... » songeait-elle en frissonnant.

Mais l'impression persistait, et la douleur montait en elle, l'envahissait, la dominait au point de lui faire perdre la notion des réalités.

— Taisez-vous !... répéta-t-elle dans un sanglot. Vous ne voyez donc pas que vous allez me rendre folle !

Pierre jeta sur elle un long regard où se reflétait toute la douleur humaine. Un sanglot lui déchira la poitrine.

Puis une sorte de réaction parut se faire en lui. A son agitation succéda un calme plus poignant encore. Il secoua la tête et répéta, d'une voix sans timbre :

— Je ne mérite que votre mépris et votre haine, Maud. Rien d'autre ! Vous avez le droit... vous avez le devoir de vous détourner de moi, comme on se détourne d'un paria... d'un lépreux.

« La seule grâce que je souhaite de vous, ce n'est pas le pardon, certes, c'est l'oubli !

« Tâchez d'effacer de votre mémoire celui que vous avez cru aimer... celui qui vous a menti sans excuse.

« Oubliez mon visage et jusqu'à mon nom... Vous y parviendrez plus facilement que vous ne le pensez, car vous êtes encore à l'âge où l'on peut regarder la vie avec espoir et où les peines s'effacent.

« Ne pensez plus à moi... plus jamais... même pour me maudire... Effacez... effacez tout...

« Et maintenant que vous savez à quoi vous en tenir, partez, partez bien vite ! Ne me dites plus rien... Allez-vous-en... Vite ! Vite ! Je suis à bout de forces !...

Maud voulut répondre, mais elle ne le put. Les larmes l'étouffaient.

Tremblant comme une fleur fragile secouée par l'orage, elle fit quelques pas en trébuchant, les mains agrippant le vide, ainsi qu'une aveugle. Et, parvenue à la porte, elle se retourna.

A travers les larmes qui obscurcissaient maintenant ses yeux, elle discerna le visage bouleversé de Pierre.

Un instant, elle attendit, dans l'espérance inavouée, folle, de quelque impossible prodige. Puis sa dernière espérance s'éteignit.

— Adieu, mon beau rêve !... murmura-t-elle, si bas que Pierre ne put l'entendre.

Et elle sortit...

CHAPITRE VI

L'ARDENT PLAIDOYER

Maud de Valsery se retrouva dans sa petite chambre, sans savoir comment elle y était venue.

Elle se laissa tomber dans un fauteuil et chercha à mettre un peu d'ordre dans ses idées.

Vainement...

Une souffrance aiguë la tenaillait. Une souffrance qui ne lui laissait pas une seconde de repos. Elle souffrait dans toutes ses fibres, dans tous ses nerfs.

Oublierait-elle jamais l'affreuse scène qui venait de se dérouler dans la cellule de Pierre Donatien ? Elle n'osait le croire : la blessure qui venait de l'atteindre était de celles que le temps même ne saurait guérir.

Il est de ces natures heureuses que les plus grands chocs laissent indifférentes.

Les meurtrissures les plus graves n'y laissent guère plus de traces que les caractères tracés dans le sable par les enfants. Au premier souffle d'air, tout est nivelé...

Maud n'appartenait pas à cette catégorie. Chez elle, rien n'était superficiel ; elle était de celles qui prennent la vie au sérieux et pour qui l'amour est une chose grave.

Son cœur, elle ne l'avait pas donné à Pierre dans un mouvement irrésolû, poussée par une de ces griseries que connaissent les êtres superficiels et qui n'ont point de lendemain.

Non ! Sa décision, elle l'avait prise en toute connaissance de cause ; elle l'avait lentement mûrie ; c'est après bien des luttes, bien des combats intérieurs, qu'elle s'y était arrêtée.

Et maintenant ?

— Maintenant, coûte que coûte, elle remplirait son devoir d'avocate. Son cœur était mort... mais sa conscience veillait toujours et saurait la diriger.

.....
Le jour du procès était arrivé...

Les audiences de la Correctionnelle ne sont point suivies — il s'en faut ! — comme celle des Assises.

On n'y rencontre que fort peu de journalistes et moins encore de belles curieuses, venues là pour satisfaire une curiosité tant soit peu malsaine en suivant les phases d'un procès sensationnel.

Au Palais, comme sur la scène, il faut de grandes vedettes pour attirer la foule. Un assassin est, à sa manière, aussi intéressant qu'un ténor ou qu'un boxeur renommé... Tandis qu'un malheureux cambrioleur n'intéresse personne.

Cependant, s'il y avait peu de curieux ce jour-là dans les rangs du public, les avocats et les avocates étaient venus en assez grand nombre pour assister au procès de Pierre Donatien.

C'est qu'à défaut d'un accusé particulièrement attrayant, il y avait en perspective un duel mouvementé entre le ministère public et la défense. Et cela suffisait pour attirer les professionnels.

Tandis que les magistrats s'asseyaient, ce n'est point à eux qu'allait la curiosité des assistants. Elle se partageait entre les deux personnages qui assumeraient l'un l'accusation, l'autre la défense, et qui apparaissaient à tous les yeux comme deux adversaires, dont l'un — mais lequel ? — triompherait de l'autre avant la fin de l'audience.

A vrai dire, la partie, entre eux, ne paraissait pas égale. Maud de Valsery, mince et fragile dans sa robe noire qui faisait ressortir davantage encore la pâleur de son teint mat, ne semblait point de taille à « tenir » en face de son redoutable antagoniste.

Celui-ci, le substitut Villetard, — que l'on appelait

au Palais « le Sanglier », était, en effet, l'image même de la force tranquille et sûre d'elle-même.

Avec son visage aux traits rudes, ses cheveux noirs et drus, sa moustache en brosse, ses yeux perçants qui étincelaient sous d'épais sourcils, le représentant du ministère public donnait l'impression d'un terrible joueur. Et cette impression ne trompait point.

Défenseur ardent de la légalité, M. Villetard ne connaissait ni indulgence, ni faiblesse. Pour lui, le mot de « pitié » était vide de sens.

Fort honnête homme, et doué d'un réel talent oratoire, il partait invariablement de ce principe que tout inculpé était un coupable. « On ne suspecte jamais les innocents, » déclarait-il avec un hochement de tête qui lui était habituel, et qui lui avait valu son surnom, car à le voir ainsi, trapu, ramassé, les sourcils en bataille et le regard de feu, on ne pouvait s'empêcher de songer à un sanglier prêt à tenir tête à la meute la plus féroce.

C'est pourquoi les prévenus tremblaient devant lui. Dans les milieux de la pègre, il y avait un adage qui disait : « Quand le « Sanglier » requiert, on est certain d'écoper le maximum ! »

Aussi les inculpés les plus sûrs de leur bon droit sentaient-ils un frisson leur glacer l'échine quand le substitut Villetard se levait pour prononcer son réquisitoire.

Il avait une manière bien à lui : pas d'éclats de voix, pas d'effets de manches, pas de périodes redondantes.

Tout au contraire, une sobriété nette et incisive, une ironie acérée comme un poignard, un art vraiment diabolique de voir le point faible de la défense et d'y porter le coup fatal...

Ses réquisitoires n'étaient jamais longs, mais ils n'en étaient que plus redoutables. Et souvent, quelques phrases, sèches et narquoises comme des soufflets,

lui suffisaient pour jeter bas sans remède le système de défense le plus soigneusement échafaudé.

C'est pourquoi les avocats, venus en grand nombre à l'audience d'aujourd'hui, n'hésitaient pas à pronostiquer l'issue du procès.

— Je donne Villetard à dix contre un ! ricanait un jeune stagiaire. Le duel est vraiment par trop inégal. C'est celui du tigre et de l'agneau... de l'aigle et de la colombe... Il ne fera qu'une bouchée de la pauvre petite, c'est sûr !

— Le bâtonnier ne lui a pas rendu service en la commettant d'office à la défense de ce pauvre diable ! déclarait un autre. Pour sa première affaire, elle va remporter une tape magistrale... et ça influera sur toute sa carrière.

« C'est dommage, d'ailleurs, car elle est gentille... Bah ! il lui restera la ressource de se marier et de renoncer au barreau. Quand on est jolie comme cette jeune Valsery, on n'a jamais de peine à dénicher un époux bien renté... Ça fera une avocate de moins... mais il en restera toujours assez !

M^e de Toury-Melcourt, qui avait tenu à assister aux débuts de sa jeune secrétaire, écoutait sans mot dire ces propos pessimistes, et il ne pouvait se défendre d'une certaine inquiétude.

Quelle que fût sa confiance dans le talent de Maud, force lui était bien de reconnaître que la partie se présentait mal pour la jeune fille.

L'adversaire qu'elle avait en face d'elle était trop redoutable et la cause qu'elle plaidait n'était point des meilleures... Il s'en fallait de beaucoup !

« Je regrette mon intervention auprès du bâtonnier, » songeait l'excellent homme en fourbissant machinalement ses lunettes.

« Les oiseaux de mauvaise augure ont raison. Et rien n'est plus dangereux qu'un mauvais début !... »

L'interrogatoire de Pierre Donatien confirma les pronostics les plus défavorables.

Le regard vague, la bouche amère, l'inculpé s'enfermait dans un silence indifférent et ne répondait que par monosyllabes aux questions du Président.

On aurait dit, en vérité, que ce n'était pas lui, mais un autre dont le sort était en cause, et qu'il se désintéressait complètement de l'affaire.

L'audition des témoins ne lui fut guère avantageuse.

« Tant que tu seras heureux, a dit le poète latin, tu compteras beaucoup d'amis. Viennent les mauvais jours, et te voilà seul ! »

Ce distique d'Ovide correspond, dans beaucoup de cas, à la vérité. Pierre Donatien, inculpé de vol, devenait un personnage peu recommandable, dont nul ne se souciait de se déclarer l'ami.

Ses collègues de la banque Maubray le chargèrent à qui mieux mieux : Pierre était joueur ; il dépensait sans compter ; la veille même du jour où le vol avait eu lieu, il avait avoué des pertes d'argent. Tout cela ne le désignait-il pas comme le coupable ?

Et puis, il y avait encore cette histoire de billet de mille francs, trouvé dans l'un des tiroirs de Donatien, entre les feuillets d'un livre de comptabilité.

Ce détail, à lui seul, suffisait à le convaincre d'être l'auteur du larcin...

Aussi, quand le substitut Villetard prit la parole, tout le monde dans la salle, — et M^e Toury-Melcourt lui-même, — était convaincu de la condamnation.

Le substitut semblait tellement sûr de la victoire qu'il en devenait presque débonnaire.

Un sourire se dessinait sous la brosse rude de sa moustache, et l'éclat de ses petits yeux s'adoucissait au point de lui donner une physionomie nouvelle.

Mais ceux qui le connaissaient bien savaient que le « Sanglier » n'était jamais plus dangereux que lorsqu'il paraissait abandonner sa dureté coutumière.

— Messieurs, avait-il commencé en jetant sur Pierre Donatien un regard dédaigneux, si jamais réquisitoire fut aisé, c'est bien celui-ci, et ma tâche est tellement facile qu'en vérité je suis presque gêné d'avoir à prendre la parole contre un si aimable représentant de la défense...

Ces mots, qui contenaient une ironie à peine déguisée à l'adresse de Maud, furent soulignés de rires discrets. Mais déjà le substitut reprenait d'un ton incisif :

— Si jamais les éléments qui permettent aux juges de rendre en toute sérénité un verdict de condamnation... si jamais ces éléments se sont rencontrés, c'est encore à coup sûr dans cette affaire.

« Je ne reviendrai pas sur l'accusation en elle-même. Les témoignages que vous venez d'entendre établissent, de la façon la plus formelle, la culpabilité de Pierre Donatien. Et son attitude équivaut à un aveu.

« Mais ce n'est pas tout ! Le passé de l'inculpé nous répond de son présent.

« Qui voyez-vous, en effet, au banc des accusés, messieurs ? Un homme qui, jeune encore, a déjà commis des erreurs... que dis-je : des folies !

« Un cerveau brûlé, qui ne compte plus les coups d'éclat et les coups de tête... Un individu, en un mot, auquel il ne manquait jusqu'alors que l'occasion pour devenir ce qu'il était déjà virtuellement : un voleur, un de ces êtres contre lesquels la Société a le droit et le devoir de se garder soigneusement, et que vous devez châtier avec d'autant plus de rudesse qu'il réunit sur lui toutes les circonstances qui peuvent aggraver un délit et le rendre plus impardonnable...

« Qui, en effet, avez-vous à juger, messieurs ? Un pauvre diable ? Un de ces malheureux qui ont connu dès leur enfance les pires fréquentations, et dont les fautes peuvent trouver, je ne dirai pas une excuse, mais à la rigueur une explication ?

« Nullement, messieurs ! L'homme que voici appar-

tient à une classe privilégié, et c'est pourquoi vous devez le juger avec une sévérité plus grande. Son père était magistrat comme vous. C'est-à-dire que Pierre Donatien a eu sous les yeux, depuis sa plus tendre enfance, l'exemple du devoir. Cet exemple, il ne l'a pas suivi... Il l'a rejeté volontairement. Il l'a renié. C'est un traître... J'ai dit le mot et je le maintiens !

« Croyez-vous que le fils d'un général qui passerait à l'ennemi ne serait pas cent fois plus coupable qu'un homme de troupe quelconque, fils de paysan ou d'ouvrier ?

« Eh bien ! Pierre Donatien a commis un crime analogue. Il a déserté l'armée des honnêtes gens pour grossir celle du crime. Et, en cela, il a sali tout un passé d'honneur : celui du digne et honnête magistrat que fut son père et devant la mémoire de qui je m'incline très bas.

« Voilà, messieurs, qui est impardonnable ! Et vous devez à vous-même d'appliquer la loi dans toute sa rigueur à celui dont l'acte ignoble couvre de boue la robe que vous portez !

Et le substitut se rassit. Son réquisitoire n'avait pas duré plus de cinq minutes, mais l'effet en était foudroyant.

Il n'avait même pas cru nécessaire de perdre son temps à rappeler les faits de la cause, ainsi qu'on ne manque point de le faire aux Assises.

Ceux-ci n'étaient-ils pas suffisamment clairs, ne parlaient-ils pas d'eux-mêmes ?

Et l'argument qui consistait à opposer à Pierre l'exemple de son père, à l'accabler sous le souvenir de celui-ci, devait influencer particulièrement sur des magistrats.

Chacun de ceux qui siégeaient à l'audience devait convenir, en son for intérieur, que le substitut avait raison : sous peine de se rendre coupable d'un déni de justice, il avait le devoir d'être impitoyable envers

un fils de magistrat tombé au rang des malfaiteurs...

Durant ce bref, mais impitoyable réquisitoire, Pierre Donatien était demeuré dans le même état d'insensibilité apparente dont il donnait le spectacle depuis le début de l'audience.

On eût dit un mort vivant : son corps seul était là. Sa pensée... où était-elle? Nul n'aurait pu le savoir.

La seule chose qu'eût remarquée un spectateur particulièrement psychologue, s'il s'en fût trouvé un dans la salle, était que Pierre ne tournait jamais ses regards du côté de son avocate.

Lorsque le Président l'interrogeait, il levait sur celui-ci des prunelles éteintes. Puis ses paupières retombaient, et rien ne pouvait l'arracher à cette apathie singulière qui, pour la plupart des assistants, constituait un aveu formel.

Sans doute, il avait protesté de son innocence, mais avec une telle mollesse qu'il eût mieux valu pour lui ne rien dire.

Les témoignages hostiles de ses camarades de la banque ne l'avaient point ému. Il s'était borné à hausser les épaules en les écoutant.

Le réquisitoire du substitut Villetard n'avait donc pas semblé le troubler davantage. Et c'est tout juste si un tressaillement l'avait secoué, au moment de l'allusion faite à son père...

Mais, si Pierre Donatien paraissait si invraisemblablement calme, Maud, en revanche, n'était qu'une vibration.

Un émoi indescriptible agitait la jeune fille. Certes, elle avait les meilleures, les plus sûres raisons de croire son client coupable, puisque Pierre lui avait avoué que le voleur, c'était lui.

Mais, devant cette hostilité générale, devant ces témoins, ces camarades de la veille qui s'acharnaient sur un malheureux à terre. Maud sentait bouillonner

et se révolter tout ce qu'il y avait de généreux et de pitoyable dans son cœur de femme.

Elle n'aimait plus Pierre... ou du moins elle s'était juré de tenter l'impossible pour se guérir de cet inadmissible amour. Elle avait cru y réussir... Mais voici que, devant ce déchainement des forces ennemies, une immense et tendre compassion la ressaisissait, l'entraînait à nouveau vers celui qui n'espérait plus qu'en elle pour son salut.

Quand elle avait vu l'accablement de Pierre Donatien, son visage creusé et pâli, elle avait ressenti un choc douloureux. Si cet homme était coupable (et elle ne pouvait, hélas ! douter qu'il le fût), il était en train d'expié cruellement la faute commise dans un instant de folie.

Ce que les autres prenaient pour l'indifférence d'un coupable résigné d'avance au châtement, Maud, plus clairvoyante, y voyait le désespoir d'une âme à l'agonie qui, par une suprême pudeur, se refusait à livrer sa souffrance aux yeux de la foule.

Quelle était la cause profonde de cette souffrance ? Maud n'osait pas se le demander. Elle reculait devant certaines questions, comme on s'éloigne d'un gouffre dont les profondeurs béantes vous attirent et vous épouvantent à la fois.

Pierre l'avait-il aimée ? L'aimait-il encore ? Ne devait-elle pas voir, dans l'aveu spontané du jeune homme, le cri même de son amour ?

Maud s'efforçait d'écarter de son esprit ces pensées, qui apportaient avec elles une sorte de vertige.

Que Pierre l'aimât ou non, que son aveu eût été dicté par le dernier scrupule d'un être qui se refuse à entraîner la femme qu'il chérit dans le gouffre d'indignité morale où il est tombé lui-même, elle ne le savait pas, elle ne *voulait pas le savoir*...

En effet, le larcin de Pierre, ce larcin dont il s'était reconnu coupable, la séparait de lui à jamais.

Quoi qu'il pût arriver, elle n'oublierait plus que l'homme auquel elle eût, quelque temps plus tôt, si joyeusement uni sa destinée était un être souillé d'une tache indélébile... un voleur.

A l'idée qu'il pourrait être associé à son souvenir, Maud sentait son bonnêteté foncière se révolter. Elle aurait mieux aimé mourir que d'être la femme de celui qui s'était emparé du bien d'autrui.

Mais si — de toutes ses forces — elle se refusait à l'aimer, pouvait-elle se désintéresser de lui ? L'aurait-elle voulu que la chose lui eût été impossible.

Elle se remémorait les paroles que son grand ami, Me Toury-Melcourt, avait un jour prononcées devant elle : « Épargner, consoler, pardonner, toute la science de la vie est là ! »

Ces trois mots lui avaient dicté son devoir. Elle défendrait Pierre, même coupable ! Car elle espérait fermement que tout sentiment d'honnêteté ne se trouvait pas éteint en lui.

Son aveu, d'ailleurs, le prouvait. Elle ferait l'impossible pour obtenir un acquittement. Et puis, le jugement rendu, elle ne reverrait plus Pierre — jamais !

Elle tâcherait de redevenir la femme qu'elle n'aurait jamais dû cesser d'être, celle qui avait pour seule passion l'amour des malheureux, pour seul but leur soulagement, pour seul plaisir le travail...

Cependant, quelles que fussent ses espérances d'emporter un jugement favorable, Maud, dès le début de l'audience, avait pu se rendre compte que les choses allaient fort mal pour son client.

C'était la première fois qu'elle plaidait ; mais, bien souvent, elle avait assisté, en spectatrice, aux débats de la Correctionnelle.

Elle comprenait que, ce jour-là, une atmosphère hostile pesait sur le prévenu. La conviction des magistrats semblait faite dès les premiers témoignages, et le réquisitoire du substitut, brutal et ramassé comme

un coup de poing, achevait de les confirmer dans l'impression que Pierre méritait un exemplaire châ-timent.

Il y avait bien là de quoi effrayer une jeune avo-cate, prenant pour la première fois la parole au pré-toire.

Mais la vaillance morale ne se mesure pas aux forces physiques. Maud cachait, dans un corps svelte et gracieux, une âme indomptable, que les difficultés stimulaient au lieu de l'abattre.

Aussi, quand le Président lui eut donné la parole, la jeune fille se sentit prête à la bataille. Mentalement, elle balbutia une courte prière : « Mon Dieu ! Faites que je le sauve!... »

Puis, le cœur battant, mais l'esprit lucide et clair, elle commença d'une voix qui, à peine distincte au début, s'affermissait peu à peu :

— Messieurs du Tribunal... tout à l'heure, en commençant son impitoyable réquisitoire, monsieur le substitut vous déclarait que, si jamais les éléments qui permettent aux juges de rendre leur verdict en toute sécurité se sont rencontrés dans une affaire, c'était bien dans celle que vous êtes appelés à juger aujourd'hui...

« Eh bien ! c'est tout à fait mon avis ! Oui, messieurs, vous pouvez juger sans hésitation, mais votre réponse ne sera point celle qu'attend monsieur le substitut.

« Vous ne condamnerez pas Pierre Donatien... Vous l'acquitterez, car vous ne pouvez, en vérité, faire autrement...

« Que dit, en effet, la loi, dont nous sommes tous, à des degrés divers, les serviteurs fidèles et respec-tueux ?

« Elle dit que « nul ne peut-être condamné sans preuves... ». Or, de preuve réelle, il n'y en a pas... pas une ! Et je défie qui que ce soit d'établir le contraire...

« Des présomptions, certes ! J'irai plus loin : ces présomptions ne sont point de celles qu'un esprit scrupuleux peut négliger de parti pris ; elles méritent un sérieux examen... mais à cet examen-là, elles ne sauraient résister !

« Elles s'effritent et tombent en poussière dès le premier contact avec les faits...

Alors, brièvement, mais en traits saisissants, la jeune avocate reprit l'historique de l'affaire. Avec une habileté consommée, elle sut opposer les témoignages les uns aux autres, puis mettre en lumière tout ce qui pouvait innocenter son client en développant les arguments que ce dernier lui avait fournis.

Sans doute, Pierre Donatien n'avait pas un passé absolument irréprochable. Il avait commis des erreurs. Mais était-ce ce passé que le tribunal avait à juger ? Non ! On lui demandait de se prononcer sur un point précis : Pierre avait-il volé dix mille francs dans le coffre de son patron ? Sur ce point, rien de convaincant. Des affirmations, des accusations, mais aucune preuve...

Avant tout, il s'agissait de pénétrer les mobiles qui, logiquement, auraient pu pousser l'inculpé à commettre un tel acte.

Et si l'on s'en donnait la peine, on arrivait à cette conclusion qu'un homme intelligent *n'avait pas pu* commettre un acte aussi stupide, un acte qui était en contradiction formelle avec tout ce que l'on savait de lui.

En effet (M. Maubray, le directeur de la banque, l'avait reconnu lui-même), Pierre Donatien était l'un de ses meilleurs collaborateurs, l'un de ceux en qui il avait eu, jusqu'au jour fatal, la plus grande confiance.

Sous-chef d'un service important, il allait être dans un avenir tout proche appelé à prendre la direction de ce service.

Le plus bel avenir s'ouvrait devant lui... Toutes les espérances lui étaient permises...

Et c'est à ce moment-là qu'il aurait délibérément renoncé à tous ces avantages, brisé de gaité de cœur sa carrière ?

Vraiment, pour croire cela, il fallait être bien aveugle... ou bien peu avisé !

Il y avait la fameuse histoire des pertes de jeu. Oui, Pierre, au moment où le vol s'était accompli, venait de perdre de l'argent dans un tripot. Mais ceci ne suffisait point à expliquer cela.

Cette perte, pour pénible qu'elle fût, n'avait rien de tragique pour le jeune homme. Elle n'engageait que son présent. Il en était quitte pour attendre paisiblement des jours meilleurs. Il n'avait point contracté de dettes qui eussent obéré son avenir.

Sa situation à la banque ne se trouvait point atteinte. Pourquoi, encore une fois, aurait-il pris cet argent ? Pour le risquer sur le tapis vert ? Hypothèse absurde et que rien ne venait justifier. Étant donné le poste qu'il occupait et les chances d'avancement qu'on lui connaissait, Pierre n'aurait pas eu de peine à emprunter cette somme.

Il ne manque point de prêteurs tout disposés à obliger ceux qu'ils savent solvables. Et il est moins dangereux, à coup sûr, de contracter un emprunt, même à gros intérêts, que de fracturer un coffre-fort...

On reprochait, d'autre part, à Pierre de ne pouvoir fournir un alibi...

— Ah ! messieurs ! fit Maud avec malice. Prenez garde ! Condamner un homme sur cette seule charge serait créer un précédent terriblement dangereux... Permettez-moi d'oublier pour un instant le respect que je vous porte et la haute situation dont vous êtes investis. Supposez que des soupçons pèsent sur l'un de vous et que l'on vous demande de justifier, dans les plus menus détails, l'emploi de telle ou telle de vos soirées ? Le pourriez-vous ?

« Êtes-vous bien sûrs qu'il vous serait possible d'apporter, à l'appui de vos dires, même le plus faible indice ?

Une hilarité vite réprimée accueillit cette boutade. Le Président lui-même avait souri.

A mesure que Maud parlait, elle gagnait du terrain. Au début, personne ne pensait qu'elle pût l'emporter sur son redoutable adversaire. Peu à peu, on changeait d'avis.

Décidément, cette petite stagiaire possédait un talent remarquable. Elle venait de réussir ce tour de force d'intéresser un auditoire professionnellement blasé et de détruire, en partie, l'effet du réquisitoire prononcé par le substitut.

A présent, on tenait la cote égale entre eux. Les chances d'acquiescement semblaient atteindre celles de la condamnation.

Mais, soudain, Maud changea de ton. Jusque-là elle avait plaidé uniquement sur des faits, avec un raisonnement serré et une faculté de dialectique qu'aurait pu lui envier plus d'un vieux jurisconsulte blanchi sous la toque.

Brusquement, elle passa à un autre ordre d'idées. Sans rechercher l'effet, mais avec une éloquence sobre et sincère, dont chaque mot portait parce qu'il venait tout droit du cœur, Maud évoqua l'enfance de Pierre Donatien, sa tendresse refoulée, l'incompréhension douloureuse qui, durant des années, les avaient séparés, son père et lui.

Elle dépeignit le jeune homme tel qu'il était : impulsif, nerveux, capable de se tromper et de faillir, mais foncièrement bon et généreux.

Elle en arriva à l'épisode de ses fiançailles avec Nicole, fiançailles brusquement rompues sur les supplications instantes d'un père éploré.

Elle montra Pierre abandonnant sa situation et acceptant de passer, aux yeux de celle qu'il avait aimée, pour un misérable lâche.

Et tout cela afin de la sauver !

L'homme qui avait eu cette conduite ne méritait pas d'être pris pour un voleur vulgaire et condamné comme tel...

Dans un grand élan de tout son être, Maud conclut :

— Messieurs, ce n'est pas à votre pitié que je fais appel, c'est à votre justice. La pitié est parfois une faiblesse. La justice est un devoir.

« Tous, nous serons jugés un jour, car, tôt ou tard, nous devons comparaître devant le tribunal suprême de Celui qui a le droit de nous demander compte de toutes nos actions...

« Ce devoir de justice, je vous demande, je vous supplie de l'accomplir aujourd'hui, en rendant l'honneur et la liberté à un homme qui a souffert et qui a cruellement payé les quelques erreurs de jeunesse qu'il a pu commettre...

« En l'acquittant, vous opposerez à l'obstination méchante du sort, qui l'a si longtemps poursuivi, la justice des hommes, loyale et sincère dans sa recherche de la vérité...

Et Maud, épuisée par l'effort qu'elle venait de fournir, se rassit, tandis qu'après un court silence des applaudissements éclataient çà et là.

Les magistrats se consultèrent rapidement. Leur colloque ne fut pas long.

Cinq minutes ne s'étaient pas écoulées que le Président prenait la parole et déclarait le prévenu acquitté des faits de la cause...

— Acquitté ! firent plusieurs voix dans le prétoire.

Pierre, effondré, la tête entre ses mains, sanglotait.

Quand il entendit l'arrêt qui le rendait à la vie, il se leva en trébuchant et chercha des yeux celle à l'éloquence de qui il devait son salut.

Mais il ne la vit pas. Maud, à peine l'arrêt rendu,

s'était glissée parmi la foule qui s'ouvrait respectueusement sur son passage.

Elle était partie... au plutôt elle avait fui, comme si elle eût craint de se trouver face avec celui qu'elle venait de sauver, mais qu'elle n'avait pas, qu'elle n'aurait *jamais* le droit d'aimer...

CHAPITRE VII

UNE DÉCOUVERTE

Le lendemain, la matinée s'avança sans que Maud sonnât pour demander son petit déjeuner.

Vers dix heures, la propriétaire de la pension de famille monta elle-même et frappa à la porte de la jeune fille.

Pas de réponse...

Fort heureusement, la porte n'était pas fermée à clé de l'intérieur. La propriétaire entra et trouva M^{lle} de Valsery étendue dans son lit, les tempes brûlantes de fièvre, en proie au délire.

Elle appela précipitamment un médecin. « Congestion cérébrale ! » diagnostiqua ce dernier. Et il préconisa le transport de la malade dans un hôpital.

Fort heureusement, M. Toury-Melcourt arrivait sur ces entrefaites, afin de voir et de féliciter sa secrétaire, qu'il n'avait pu rejoindre à l'issue de l'audience.

On le mit au courant des événements et, tout aussitôt, il téléphona à l'un de ses amis, médecin réputé qui dirigeait une clinique dans le XVI^e arrondissement.

Une demi-heure plus tard, une voiture d'ambulance arrivait boulevard Saint-Michel.

On transporta Maud, qui n'avait pas repris connaissance.

Durant dix jours, elle demeura entre la vie et la mort.

désastres de l'âme et laisse en nous comme une peur irraisonnée de vivre...

C'est en vain que Michèle et Jean redoublaient de soins et d'attentions, dans l'espoir de voir un sourire reflleurir sur les lèvres de leur chère convalescente. C'est en vain que l'oncle Virgile le Frétoy, — qui avait été le tuteur de Michèle, — tâchait d'égayer la jeune fille avec ses histoires de chasse (qui, d'ailleurs, n'amusaient que lui seul, ainsi que la plupart des histoires de ce genre). Maud demeurait morne, et rien ne pouvait l'arracher à son incurable mélancolie.

Cependant, si le cœur de la jeune fille paraissait toujours gravement atteint, sa santé physique se rétablissait lentement, mais sûrement. La jeunesse triomphait, malgré tout.

Au bout de quelques semaines de séjour, Maud avait recouvré une apparence normale. Elle sortait avec sa sœur et son beau-frère, faisait de longues promenades à pied ou en auto, visitait les pauvres gens du voisinage, ou encore accompagnait l'oncle Virgile dans l'inspection de ses terres.

Mais elle accomplissait tous ces gestes avec une sorte d'indifférence ; son corps seul était là... son âme demeurait très loin, dans le pays des chimères et des illusions mortes à jamais.

A maintes reprises, Michèle avait été sur le point d'interroger sa sœur. Mais elle ne pouvait s'y résoudre, tant elle lisait de tristesse dans les yeux de celle-ci, dès qu'il lui arrivait de faire la moindre allusion aux causes de sa maladie. Bientôt, elle y renonça, persuadée que le secret de Maud, quel qu'il fût, ne pouvait rien avoir de déshonorant...

Le temps coulait ; les jours se succédaient dans leur douce monotonie... Maud recevait peu de nouvelles de Paris. Enfin, un beau matin, arriva une lettre de M^e Toury-Melcourt. Le grand avocat s'inquié-

taît du silence prolongé de sa jeune secrétaire.

« ... Si vous êtes guérie, comme je le désire de tout mon cœur, — écrivait-il, — revenez, ma chère enfant ! Revenez bien vite auprès de votre vieil ami, qui se débat au milieu des dossiers et à qui votre présence et votre collaboration n'ont jamais été plus nécessaires... »

« Revenez le plus tôt que vous pourrez. Vous pensez bien que je ne vous ai pas remplacée... puisque vous êtes « irremplaçable » ! Je vous attends avec impatience, et je suis, hélas ! à un âge où l'on n'a plus beaucoup de temps devant soi pour attendre ce que l'on souhaite... »

Si Maud n'avait écouté que ses désirs secrets, elle serait demeurée auprès de sa sœur. La perspective de regagner Paris et de retrouver l'atmosphère du Palais ne lui souriait guère...

Mais elle gardait à M. Toury-Melcourt trop de reconnaissance pour qu'il lui fût possible d'hésiter. Le jour même, elle répondit au célèbre avocat en lui annonçant son retour, et, le lendemain, sa sœur et son beau-frère la reconduisaient à la gare.

Quand Maud arriva à Paris, la nuit était proche ; le soir indulgent s'attardait sur la ville. Sitôt qu'elle mit le pied hors de la gare, la jeune fille fut assaillie par une bouffée de ce printemps parisien, si émouvant pour tous ceux qui ont vécu dans la grande cité. Cela sentait la poussière et les lilas. Maud aspira cet arôme avidement. Une grande émotion lui venait et, en même temps, une grande mélancolie.

Erusquement, elle comprenait que cette guérison dont elle était si fière n'avait existé que dans son imagination. Le voile tendu devant ses yeux se déchirait. En reprenant contact avec Paris, Maud retrouvait les angoisses, les préoccupations qu'elle y avait laissées. Et le nom de Pierre monta de son cœur à ses lèvres...

Mais elle avait l'âme trop haute pour ne point réagir...

Pierre était indigne d'elle ; elle ne pouvait songer à l'épouser... Dans ces conditions, il fallait bien qu'elle arrivât à l'oublier ; et, si même elle n'y parvenait point, elle saurait faire en sorte que nul ne soupçonnât jamais le secret de son cœur. S'il fallait encore souffrir, elle souffrirait, voilà tout ! Il est certains devoirs avec lesquels on ne transige pas...

M^e Toury-Melcourt accueillit sa jeune secrétaire avec une cordialité paternelle. Il lui confirma que l'affaire Donatien avait fait quelque bruit au Palais et que, pour sa première plaidoirie, elle avait réalisé un coup de maître. Nul doute que, si elle voulait s'en donner la peine, elle ne parvint rapidement à une brillante situation.

Maud écouta ces pronostics avec indifférence. Quelques mois auparavant, ils l'eussent comblée de joie. A présent, elle n'en ressentait pas plus d'émotion que s'il se fût agi d'une autre personne. Sa carrière... son avenir... ces mots lui semblaient vides de sens.

Pourtant, elle ne laissa rien voir de ces sentiments. Elle remercia le grand avocat avec effusion et se déclara prête à reprendre le travail dès le lendemain.

Au cours des semaines qui suivirent, Maud de Valsery se jeta dans le labeur à corps perdu.

Sans parler des dossiers qu'elle étudiait et préparait pour son « patron », elle plaidait à présent pour son propre compte. Car M^e Toury-Melcourt avait dit vrai : la victoire remportée par Maud, dans l'affaire Donatien, avait mis en lumière le nom de la jeune avocate.

Successivement, elle plaida au Civil une affaire assez importante de détournement de succession, et elle défendit aux Assises une femme qui, brutalisée, torturée par son mari, et menacée par lui de mort, s'était défendue en tirant sur lui un coup de revolver.

Ces deux procès furent deux succès pour la jeune avocate, qui, du jour au lendemain, acquit une manière de célébrité. Si elle avait été ambitieuse, il n'en aurait

pas fallu davantage pour la combler de joie et d'orgueil. Mais l'ambition ne la possédait point. Entre la femme qu'elle était avant de connaître Pierre Donatien et la femme qu'elle était devenue, il y avait un abîme...

Trois mois s'écoulèrent. L'époque des vacances approchait, et le Palais commençait à devenir plus calme. La « salle des pas-perdus » était presque déserte. Mais Maud continuait à travailler avec une sorte d'ardeur fiévreuse. Elle se plongeait dans d'arides volumes de jurisprudence et passait des heures à lire et à annoter des traités rébarbatifs.

En vain M. Toury-Melcourt, un peu effrayé de son zèle, l'incitait-il à prendre quelque repos. Maud secouait la tête, avec un petit sourire triste :

— Mon cher Maître, ça ne m'amuse pas de me reposer !

— Hé bien ! reposez-vous tout de même ! Dans la vie, il ne faut pas faire uniquement ce qui nous amuse... Si vous continuez à mener cette existence de recluse, vous finirez par tomber malade, et vous serez bien avancée !

— Jamais je ne me suis mieux portée, je vous assure...

— Hum ! voilà qui ressemble beaucoup à un mensonge. Vous n'avez pas une mine bien fameuse, ma chère enfant, et, si j'étais médecin, je vous ordonnais immédiatement de prendre quinze jours ou un mois de vacances.

Mais Maud ne voulait rien entendre, et force était à l'excellent homme de s'incliner.

Un matin de juin, tandis que la jeune fille, arrivée de bonne heure chez M^e Toury-Melcourt, parcourait comme chaque jour les journaux, en prenant soin de découper et de classer dans des dossiers spéciaux tout ce qui pouvait intéresser le grand avocat, ses regards tombèrent sur l'entrefilet suivant :

Puis, pour aiguiller les soupçons de la police dans une autre direction, le scélérat avait caché l'un des billets dans le tiroir du sous-chef du service des titres, M. Pierre Donatien. Sans doute nos lecteurs se souviennent-ils de l'affaire, qui fit quelque bruit en son temps, et dont nous avons rendu compte ici même à l'époque. Le plan machiavélique du garçon de bureau ne réussit que trop bien, et M. Donatien, à la suite d'une perquisition qui avait amené la découverte du billet dissimulé dans son tiroir, fut arrêté et passa en Correctionnelle. Heureusement, en dépit des charges qui pesaient sur lui, il dut au talent de son avocate, M^e Maud de Valsery, d'être acquitté. Et il y a lieu de s'en réjouir, puisqu'une regrettable erreur judiciaire a pu être ainsi évitée.

A présent les derniers doutes qui, — dans l'esprit des personnes méfiantes, — auraient pu subsister sur le compte de M. Donatien, malgré son acquittement, se trouvent dissipés. Tout le mérite en revient à l'actif commissaire de police du quartier Barbès, que l'on ne saurait féliciter trop chaleureusement de sa perspicacité et de son esprit d'initiative.

Joseph Tardivel a été écroué au dépôt...

Le journal tomba des mains de Maud.

La jeune fille avait eu un éblouissement...

Enfin, avec des mains qui tremblaient, elle ramassa le journal et recommença la lecture de l'article.

Elle dut s'y prendre à plusieurs fois pour l'achever. Les lettres dansaient devant ses yeux, et il lui semblait qu'elle allait tomber en défaillance.

Enfin, elle reposa le journal sur la table. Sa tête bourdonnait de fièvre. Plus de doute possible désormais !

Pierre Donatien était innocent... Il n'avait jamais volé. C'était faussement qu'il s'était reconnu coupable du délit commis par un autre.

Pourquoi?... Dans quelle intention?...

Maud n'osait pas formuler une réponse. Elle était

en proie à un tel énervement, à une émotion si forte que les larmes lui brûlaient les paupières. Son cœur battait à toute volée dans sa poitrine. L'amour triomphant venait de la ressaisir et de la courber à nouveau sous son joug.

Elle éprouvait une sensation d'évasion, de délivrance. C'était comme si l'on eût ouvert les portes d'un cachot, au fond duquel son âme gémissait, prisonnière. Pierre était innocent... *innocent!*... Avec quel ravissement secret, quel trouble délicieux de tout l'être, elle répétait ces trois syllabes dans le muet langage de la pensée !

Mais, en même temps, un grand trouble l'étreignit. Si Pierre n'avait pas à se reprocher le vol dont on l'accusait, pourquoi s'en était-il spontanément reconnu coupable ? Par abnégation ? Par grandeur d'âme ?

Parce qu'il ne se croyait pas digne de Maud ?

Oui, sans doute, ce devait être cela. Mais cette explication ne suffisait point à contenter la jeune fille.

Même en la tenant pour vraie, Maud ne trouvait point l'apaisement. Une telle générosité aurait dû la toucher pourtant... Or, il n'en était rien et, loin d'éprouver à l'égard de Pierre de l'admiration et de la reconnaissance, elle sentait une âpre rancune se mêler à sa tendresse et la combattre.

C'est que Maud raisonnait en amoureuse, et non point en héroïne (ce qui, à tout prendre, était assez excusable de la part d'un être aussi jeune). Le sacrifice volontairement consenti par Pierre avait eu pour résultat de la séparer de lui.

Elle avait souffert de cette séparation, au point d'appeler la mort comme une délivrance. Et peu s'en était fallu, en vérité, que la mort ne l'exaucât...

Dès lors, Maud ne pouvait prononcer en toute impartialité dans une cause où elle se trouvait à la fois juge et partie.

Son cœur saignait encore de la plus cruelle blessure ; elle venait de vivre de longs mois de désespoir, durant lesquels la vie lui avait semblé bien peu digne d'être vécue.

A peine retrouvait-elle un peu de calme dans les églises où, quotidiennement, elle allait prier et offrir sa souffrance en hommage à celui qui a souffert et qui est mort pour le salut des hommes.

Sitôt sortie du Lieu Saint, du havre bienheureux où elle se sentait délivrée pour un temps des angoisses, Maud ressentait plus cruellement que jamais l'aiguillon de la douleur...

Et cette douleur, c'était Pierre lui-même qui la lui avait infligée volontairement, sciemment ! Pour qu'il n'eût point hésité à le faire, il fallait ou bien qu'il ne l'aimât point autant qu'elle le chérissait, ou bien qu'il n'eût pas confiance dans la tendresse de celle qui, si spontanément, lui avait offert de partager sa vie !

Cruelle alternative qui n'offrait à Maud, dans l'un et l'autre cas, que des motifs de souffrir davantage. Elle se disait que, si Pierre l'avait vraiment aimée, il ne lui eût pas infligé une telle torture, il ne se fût point mué en bourreau. Et tous les raisonnements du monde viendraient se heurter contre cette pensée, comme les flots impuissants viennent se briser sur une muraille de granit.

« Puisqu'il en est ainsi, décida-t-elle, tant pis pour lui ! Du moment qu'il acceptait sans crainte l'idée de me perdre, c'est qu'il ne m'aimait pas comme je veux être aimée... comme j'ai droit de l'être... J'étais prête à tout sacrifier pour le suivre, pour me consacrer à lui. Il ne l'a pas compris... Il m'a repoussée. Tant pis pour moi... et pour lui ! Je ne serai pas assez lâche pour lui pardonner et pour faire, une fois de plus, les premiers pas... »

Qu'il y eût, dans cette logique, une part d'incompréhension et même d'égoïsme, on ne pourrait le

nier. Mais pouvons-nous exiger d'un être très jeune — et par conséquent très entier dans ses sentiments, — la sérénité et l'indulgence que, seule, peut apporter avec elle l'expérience de la maturité?

Quoi qu'il en soit, Maud était résolue à ne point accorder son pardon. Elle se croyait assez forte pour persister dans une résolution dont elle était la première victime...

Mais vingt-quatre heures ne s'étaient pas écoulées qu'un irrésistible besoin de revoir Pierre dominait chez elle toutes ses pensées.

« Je lui dirai ce que je pense de sa conduite... songeait-elle. Je lui montrerai le mal qu'il m'a fait... et puis 'nous nous séparerons — définitivement, cette fois! »

Ainsi raisonnait-elle, et son âme, agitée par les remous violents de la passion, était sincère. Ou plutôt, elle se dupait elle-même. Revoir Pierre... c'était cela qu'elle voulait. Ce qui se passerait ensuite, elle n'y songeait même pas. On verrait bien...

Un instant, Maud songea à tout avouer à Me^e Toury-Melcourt... Celui-là connaissait bien la vie, et il pourrait lui donner un bon conseil.

Mais une pudeur irrésistible empêcha la jeune avocate de donner suite à ce projet.

Le secret qu'elle gardait au plus profond de son cœur, qu'elle n'avait pas confié à Michèle elle-même, comment le livrer à un étranger? Rien que d'y penser, la pauvre petite frémissait d'angoisse. Elle savait bien qu'elle ne pourrait jamais s'y résoudre, quand bien même tout son bonheur en dépendrait!

Réflexion faite, Maud décida qu'elle aurait le plus tôt possible un entretien avec son ex-client.

Et, le jour même, en quittant M. Toury-Melcourt, la jeune fille se rendit à l'hôtel où Pierre était domicilié au moment du procès, et qui se trouvait dans une petite rue paisible et peu fréquentée d'Auteuil.

Là, une déception attendait Maud de Valsery.

Le portier lui apprit que Pierre, le jour même de son acquittement, était revenu à l'hôtel chercher ses bagages ; puis il était parti sans laisser d'adresse.

Maud, atteinte à l'improviste, ne tarda pas à se remettre. Elle s'en fut séance tenante rue de Rennes, à la banque Maubray, et fit passer sa carte au directeur, lequel la reçut presque aussitôt.

Non sans quelque embarras, elle expliqua que, de retour à Paris après une assez longue absence, elle désirait restituer à son ancien client divers papiers qu'il lui avait confiés lors de son procès.

Sans doute Pierre travaillait-il encore à la banque... ou, du moins, s'il l'avait quittée, ce n'était point sans laisser son adresse.

M. Maubray répondit :

— Mademoiselle, j'aurais été ravi de vous donner le renseignement que vous me demandez. Par malheur, c'est tout à fait impossible...

— Impossible... Pourquoi cela ?

— Mais parce que, tout comme vous, je suis sans nouvelles de M. Donatien depuis son procès... Le lendemain du jour où vous l'avez fait acquitter, il est venu me voir et m'a dit en substance : « — La justice m'a déclaré innocent, mais peut-être cela ne suffit-il pas à vos yeux et à ceux de mes collègues. Tant que le vrai coupable n'aura pas été découvert, il est logique que des soupçons continuent à peser sur moi. Eh bien ! je ne le veux pas... et je viens vous apporter ma démission...

« J'essayai de le décider à rester. Mais tout fut inutile. Il partit sans me dire où il allait... J'en fus désolé, car c'était un excellent collaborateur. Et je viens d'avoir la preuve que les juges ne se sont pas trompés en l'acquittant, puisque le véritable voleur est actuellement sous les verrous...

Maud n'avait plus rien à faire chez le banquier.

Elle prit congé de lui et se rendit tout droit au bureau d'un détective privé, à qui elle confia le soin de rechercher Pierre et de le retrouver le plus rapidement possible.

Huit jours s'écoulèrent, pendant lesquels Maud connut toutes les affres de l'incertitude. Pourquoi Pierre ne lui écrivait-il pas, maintenant que la preuve de son innocence était officiellement faite ?

Elle ne cessait de se déclarer qu'elle ne l'aimait plus, qu'elle ne pourrait jamais oublier les tortures subies par la faute du jeune homme... Et cependant elle guettait chaque courrier avec une émotion inexplicable, et, chaque soir, son espérance s'éteignait pour renaître plus vivace le lendemain matin.

Le neuvième jour, Maud reçut une lettre... non point de Pierre, mais du détective aux soins de qui elle avait fait appel pour retrouver les traces du disparu.

La lettre était ainsi conçue :

Mademoiselle,

Vous avez bien voulu me charger de rechercher M. Pierre Donatien. Je suis heureux de vous annoncer que j'ai pu m'acquitter de cette tâche de façon à vous satisfaire.

Depuis le 15 janvier, M. Donatien est attaché à la Compagnie d'Assurances « l'Étoile », dont le siège social se trouve avenue Kléber, 74. Je pense vous apprendre une nouvelle que vous ignorez, en vous informant qu'il est sur le point de se marier avec Mlle Simone Barroy, demeurant à Saint-Florand, près Taverny (Seine-et-Oise). M. Donatien réside actuellement à Saint-Florand, hôtel de la Cloche.

Dans l'espoir de vous avoir satisfait, et toujours dévoué à vos ordres, je vous prie de me croire, Mademoiselle, votre respectueusement dévoué.

Signé : Illisible.

Maud exhala un sourd gémissement.

Pierre allait se marier ! Tout s'expliquait... C'est parce qu'il aimait une autre femme qu'il lui avait menti. C'est à cause de cet autre amour qu'il avait voulu mettre l'irréparable entre Maud et lui !

— Allons !... soupira la pauvre petite. Tout est bien ainsi... Je ne le verrai plus ! Cela vaut mieux pour mon repos.

Et la logique, en effet, aurait exigé que Maud s'écartât pour jamais de celui qui allait devenir l'époux d'une autre femme...

Mais la jeune avocate avait autre chose en tête que la logique. Après une journée interminable et une nuit sans sommeil, elle décida qu'il était préférable d'avoir un entretien avec Pierre — le dernier ! — ils s'expliqueraient tous deux, sincèrement, loyalement. Puis ils se diraient adieu, pour toujours...

Tout cela ne cadrait guère avec ses résolutions précédentes. Mais, en vérité, Maud se souciait fort peu de cela. Une attraction irrésistible l'entraînait vers Pierre Donatien... A présent qu'elle savait qu'il lui fallait se résoudre à le perdre pour toujours, elle éprouvait un immense chagrin, un désarroi total. Une fois de plus, elle était tombée de toute la hauteur de son rêve, et elle demeurait brisée de sa chute.

Ah ! décidément, la vie était mauvaise... Après avoir tant souffert à la pensée que Pierre était coupable, voici qu'elle apprenait enfin son innocence, et c'était à cet instant qu'elle devait renoncer à lui pour jamais !

Que pouvait-elle espérer ? Rien... Elle voulait le revoir, et c'était tout...

Le lendemain matin, Maud prenait le train à destination de Taverny.

CHAPITRE VIII

A L'OMBRE DE L'ÉGLISE.

La matinée était fort avancée, quand un petit tramway, qui semblait dater de l'Exposition de 1889, déposa Maud à l'entrée du petit village de Saint-Florand.

Elle hésitait à demander son chemin pour trouver l'hôtel de la Cloche où, — d'après les renseignements fournis par le détective, — Pierre Donatien était descendu, quand elle remarqua un vieil homme vêtu d'une vareuse de coutil et d'un pantalon tirbou-chonnant, qui la dévisageait en souriant, une pipe noircie plantée dans la broussaille de sa barbe.

— Excusez-moi si je vous demande pardon, ma petite demoiselle, fit le facétieux personnage en touchant d'un index crasseux la loque informe qui lui tenait lieu de chapeau. Je parie que vous venez pour la cérémonie...

— La cérémonie?... répéta Maud, envahie soudain par un grand froid.

— Eh ! dame, oui... Le mariage de M^{lle} Barroy et de m^{sieur} Donatien... Tout le pays y est déjà, et, depuis ce matin, l'est bien arrivé vingt-cinq personnes de Paris qui m'ont demandé le chemin de l'église... Oh ! pour un beau mariage, c'est un beau mariage!...

Maud chancela, les jambes fauchées par l'émotion. Jusqu'à cet instant, elle avait gardé, contre toute vraisemblance, un secret espoir que les choses s'arrangeraient... Comment ? Elle eût été bien embarrassée de le dire ; mais elle se raccrochait fiévreusement à cette dernière illusion. A présent tout était fini...

— Ainsi... c'est aujourd'hui que M. Donatien se marie!... balbutia-t-elle d'une voix éteinte.

— Mais oui, pardine ! Hier à la mairie, comme de juste... Aujourd'hui à l'église... Oh ! vous êtes en retard, mais, en vous dépêchant un peu, vous arriverez bien à entendre un petit bout de messe... Tenez : l'église, c'est là-bas... au bout de la rue à gauche. Vous apercevez son clocher d'ici...

Il tendit vers la jeune fille une paume noirâtre et ajouta, sans lâcher sa pipe :

— Maintenant, si des fois vous pouviez me donner une pièce de quarante sous. Deux francs, pour mon tabac, peut-être que ça ne vous ferait pas tort, et moi, ça m'obligerait rudement... vu que c'est pas sur mon secours de chômeur que je peux m'acheter du « perlot »...

— Vous êtes chômeur ? demanda machinalement la jeune fille, en fouillant dans son sac.

— Oui... Avant ça, j'étais mendiant. Mais les temps sont si durs... On dit que ça va de mal en pis... Vous verrez qu'un de ces jours je serai forcé de travailler...

Maud glissa une pièce dans la main du vieux, qui se confondit en remerciements.

Mais elle ne l'écoutait plus. D'un pas saccadé d'automate, elle s'engageait dans la direction indiquée.

Quand elle parvint à l'église, — une vieille église de campagne avec un clocher pointu et des murs noircis par le temps, — le chant grave de l'orgue s'échappait par le portail entr'ouvert.

Maud s'avavançait sans même se rendre compte de ses actes. Elle aurait voulu fuir très loin, mais une force intérieure la poussait, une force irrésistible à laquelle il lui fallait bien obéir, dût-elle souffrir davantage encore...

Elle entra. L'église était aux trois quarts pleine, et Maud dut s'asseoir sur un des derniers bancs. Elle se trouvait si éloignée de l'autel qu'elle apercevait à peine les voiles blancs de la mariée, la haute silhouette de l'époux. Des larmes lui vinrent aux yeux, et le

sentiment de l'irréparable mit sur ses lèvres un goût de néant...

— Trop tard !... trop tard !... murmura-t-elle dans un sanglot.

Autour d'elle, c'était le brasillement des cierges, le grondement de l'orgue ; une voix d'homme, grave et profonde, entonnait un cantique...

Maud avait la sensation de rouler dans un abîme. Ses tempes battaient. Bien que la température fût élevée, elle grelottait de froid. Elle se laissa tomber sur le prie-Dieu placé devant elle et cacha son visage dans ses mains.

Peu à peu, cependant, la cérémonie s'achevait. Devant l'autel, les mariés échangeaient leurs anneaux, le prêtre prononçait les paroles sacramentelles qui les unissaient pour la vie.

— Mon Dieu... faites qu'il soit heureux ! implora la jeune fille en refoulant ses larmes.

Maintenant, c'était le défilé dans la sacristie, située à l'autre extrémité de l'église. Maud, abîmée dans sa douleur, était demeurée à la même place, immobile, sans se rendre compte que le temps inexorable fuyait...

Soudain, un grand remue-ménage se fit. Les gens s'écartaient pour faire place au cortège. Maud se leva en chancelant et quitta l'église. Elle ne pouvait supporter l'idée de voir Pierre au bras de sa femme...

Et pourtant, ce fut plus fort qu'elle... Dehors, à quelques mètres du porche, elle s'arrêta. Il fallait qu'elle allât jusqu'au bout de son tourment, qu'elle souffrît davantage. Ses pieds semblaient rivés au sol, et ses yeux dilatés fixaient avidement le portail, grand ouvert, à présent, par où le cortège allait sortir.

Jamais le sentiment de l'irréparable ne l'avait si tragiquement obsédée. Les remords et les regrets s'alliaient pour la déchirer. Comment avait-elle pu croire à la culpabilité de Pierre ? Pourquoi ne pas

l'avoir forcé à dire la vérité, alors qu'il en était temps encore?...

Mais, précédé d'un Suisse majestueux, le cortège sortait de l'église.

Maud fixait, avec des yeux agrandis, le couple nuptial...

Alors, tout à coup, une joie violente, irrésistible, fondit sur elle comme une catastrophe et la terrassa...

L'homme qui donnait le bras à la mariée, charmante sous ses voiles blancs, n'était pas Pierre Donatien !

Assurément une certaine ressemblance existait entre lui et Pierre : même taille, même silhouette... Mais ce n'était pas lui ! Maud ne chercha point à s'expliquer les raisons du prodige. Un voile noir descendait devant ses yeux, un son de cloches emplissait ses oreilles. Et, brusquement, elle s'évanouit...

Maud reprit connaissance dans une pièce attenante à la sacristie, où on l'avait transportée avec l'autorisation du curé.

En ouvrant les yeux, elle vit Pierre penché sur elle, le visage contracté par l'angoisse. C'était bien lui, cette fois... Ils étaient tous deux seuls, dans la petite salle modestement meublée.

— Pierre!... Pierre!... balbutia-t-elle.

Le jeune homme eut un cri de joie :

— Vous revenez à vous... Ah ! Maud, je ne peux pas vous dire ce qui s'est passé en moi, quand je vous ai vue chanceler et tomber à la renverse. Dans le temps d'un éclair, j'ai tout compris... Le mariage?... Vous avez cru que c'était le mien!... C'était mon cousin germain qui se mariait... Maurice Donatien... le fils d'un frère aîné de mon père. Il est ingénieur et, au moment de mon procès, il se trouvait en Mandchourie, où il dirigeait l'exploitation d'un puits de pétrole.

Peu à peu, Maud reprenait ses esprits. Et l'expression de son visage changeait. Mais Pierre ne s'en

aperçut point. Très ému, il poursuivait son récit, en phrases courtes et hachées :

— Mon Dieu ! Mon Dieu !... Si vous étiez émue à ce point, c'est donc que vous m'aimiez encore... Si vous saviez ! si vous saviez !... J'ai tant souffert jusqu'au jour où le vrai coupable a été arrêté et a fait des aveux complets... Moi, je vous avais dit que j'avais volé... c'était pour vous éloigner de moi... Il le fallait bien, n'est-ce pas... Je ne pouvais songer à vous épouser tant que le cauchemar ne serait pas dissipé.

Maud, péniblement, se leva. Son visage semblait fermé, et Pierre vit dans les yeux de la jeune fille une expression de sécheresse hautaine, qu'il n'y avait jamais lue auparavant.

— Vous avez commis une mauvaise action, Pierre ! dit-elle d'un ton coupant.

Le jeune homme eut un mouvement de surprise.

Que s'était-il donc passé, pour qu'en un instant l'attitude de Maud eût ainsi changé ? La minute d'avant, elle était toute tendresse, et voici que maintenant elle semblait froide, hostile presque. Son visage s'était durci, ses yeux fixaient Pierre avec une expression de rancune.

— Que voulez-vous dire, Maud ? interrogea-t-il, surpris et alarmé.

On peut être fort intelligent et se révéler totalement incapable de lire dans un cœur féminin...

C'était, précisément, le cas de Pierre.

De fait, la succession des sentiments qui, l'un après l'autre, dominaient la jeune fille n'était point facile à analyser. Maud aimait Pierre Donatien... Mais, en même temps, elle éprouvait contre lui une rancune assez compréhensible. Lorsqu'elle avait cru le perdre pour toujours, c'était l'amour douloureux qui avait parlé le plus fort en elle. Maintenant qu'elle était rassurée, la rancune reprenait ses droits. Elle avait trop souffert pour oublier si aisément.

— Oui, Pierre, dit-elle en secouant la tête. Vous avez commis une mauvaise action en vous reconnaissant coupable d'un vol que vous n'aviez pas commis.

— Je crois, au contraire, riposta Pierre Donatien, que ç'a été ma première bonne action depuis longtemps !

— Vous trouvez !... Vous n'êtes pas difficile !

Le ton cinglant de cette réplique frappa douloureusement le jeune homme.

— Oh ! Maud... s'écria-t-il. Ce n'est pas possible que vous pensiez cela !

— En vérité... Ce n'est pas possible... Tenez ! je vous admire... Une femme donne à un homme la plus grande preuve de confiance et de tendresse qu'elle puisse lui donner... Elle surmonte ses timidités, ses pudeurs, pour lui faire l'aveu de son amour... Et tout ce qu'il trouve, lui, pour l'en remercier, c'est de forger un mensonge afin de les séparer l'un de l'autre à jamais... Si vous êtes fier de cela, eh bien, je le répète... vous êtes fier de peu de chose !

— Vous êtes injuste... injuste et cruelle ! s'exclama Pierre. Comment... c'est vous qui me reprochez ce que j'ai fait... quand je l'ai fait pour vous... pour vous uniquement ! Moi qui vous aimais, je me suis imposé le sacrifice de renoncer à vous, dont je m'estimais indigne... Bien plus, j'ai accepté de passer à vos yeux pour un voleur, un homme taré ! Si vous saviez à quel point j'ai souffert !...

— Et moi ! riposta Maud, fougueusement. Et moi !... Croyez-vous donc que j'aie vécu des jours de délices ! C'est très beau de jouer les héros cornéliens, mais encore faudrait-il songer un peu aux autres. Vous n'étiez pas seul en cause... Votre sacrifice m'atteignait et me condamnait en même temps que vous... peut-être plus cruellement encore !

* Vous parlez toujours de votre souffrance... Vous

auriez bien pu penser à la mienne. Savez-vous que j'ai failli mourir de chagrin... tout simplement ! Pendant des semaines, des mois, je me suis trainée ainsi qu'un corps sans âme, tellement triste et tellement revenue de tout, que je ne pouvais songer à l'avenir sans épouvante. Ah ! si vraiment vous m'aviez aimée, vous auriez prévu cela. Vous ne m'auriez pas condamnée à ce supplice. Vous auriez accepté ce que je vous offrais, simplement, sans conditions... Oui, si vous m'aviez aimée, voilà ce que vous auriez fait, au lieu de m'infliger une torture sans nom !...

Dressés l'un contre l'autre, ils semblaient, à cette minute, des adversaires bien plus que des amoureux. Tout ce que Maud avait souffert lui gonflait le cœur d'une amertume qui donnait à ses paroles une violence passionnée.

Pierre, blessé à vif, devait se contenir pour ne pas répondre sur le même ton. Il nous faut parfois beaucoup d'indulgence à l'égard des êtres que nous aimons le mieux ; et cette indulgence, ceux-là seuls la possèdent que la vie a meurtris et auxquels leurs propres souffrances ont permis de comprendre la souffrance d'autrui.

Cédant à l'irritation qui le gagnait, Pierre allait-il répondre à la colère et mettre l'irréparable entre lui et celle qu'il chérissait de toutes ses forces ? Son orgueil blessé, son amour-propre — cet amour-propre masculin qui engendre souvent les pires sottises ! — le lui conseillait.

Des répliques blessantes lui vinrent aux lèvres... Il est toujours facile de faire de la peine à ce que nous aimons, et l'on n'a que peu de mérite à y réussir...

Mais, au moment où le jeune homme ouvrait la bouche afin de rendre coup pour coup, ses regards tombèrent sur le crucifix qui ornait l'un des murs. Et toute sa colère s'évanouit...

La vue de ce divin symbole de pitié et de pardon l'avait fait rentrer en lui-même, avait réveillé dans son âme tout ce qui s'y trouvait de noble et de généreux. Et ce fut avec une douceur imprévue qu'il répondit :

— Libre à vous de croire ce que vous voudrez, ma petite Maud ! Peut-être, en effet, ai-je eu des torts envers vous, mais je vous assure qu'en cet instant vous me les faites expier.

Maud eut un mouvement de surprise. Elle allait répliquer, mais Pierre ne lui en laissa pas le temps. Avec une gravité tendre, il lui avait pris la main, et il parlait...

— Ma petite Maud chérie, vous croyez que je me suis mal conduit envers vous... C'est possible, après tout. Peut-être n'ai-je pas suffisamment prévu les conséquences de mon acte. Oui, maintenant que vous me parlez de vos souffrances, durant ces derniers mois, j'ai le cœur déchiré de tristesse...

« Pourtant, si c'était à refaire, je le referais encore. Parce que dans la vie, voyez-vous, il y a quelque chose qui prime tout... même nos affections les plus chères... Ce quelque chose, c'est le devoir !

Maud, dont les beaux yeux s'étaient adoucis, eut soudain un pressentiment. Et, retirant sa main, que tenait toujours le jeune homme :

— Le devoir ! s'écria-t-elle d'une voix étouffée. Vous en avez, il me semble... une étrange conception !

« Jusqu'ici, je ne savais pas que le devoir nous ordonnait de torturer ceux qui nous aiment...

— Le devoir nous commande de les protéger... contre eux-mêmes, s'il le faut !

— Que voulez-vous dire ?

— Que je n'avais pas le droit d'accepter le merveilleux cadeau que vous vouliez me faire... Non, je n'en avais pas le droit... Je sais ! Vous étiez sincère en

me parlant de votre amour... Vous étiez prête à devenir la femme d'un prévenu... Mais je ne pouvais admettre, moi, de vous voir la femme d'un condamné!

— D'un condamné?... répéta Maud, machinalement.

— Oui! Il ne suffit pas toujours, hélas! d'être innocent pour que les juges vous acquittent. Je savais que les présomptions les plus lourdes pesaient sur moi... La condamnation était possible... probable, même. Pouvais-je, dans de telles conditions, accepter d'être votre mari? Pouvais-je, en échange de tout ce que vous me donniez, vous apporter un nom qui, quelques semaines plus tard, serait celui d'un homme déshonoré, flétri par une condamnation infamante?... Dites, Maud, en toute conscience, avais-je droit de vous infliger cela?

Maud leva sur lui un regard incertain.

— Je... je ne sais plus... balbutia-t-elle.

— Allons donc! Vous savez bien que j'ai raison! A ma place, vous auriez fait de même! Quel homme aurait eu le triste courage de vous exposer à un tel sort?...

— Même condamné, je vous aurais épousé, fit Maud d'une voix blanche. J'y étais résolue d'avance, puisque je vous croyais innocent!

— Et c'est cela, justement, que j'ai voulu éviter! Oui, je vous connaissais assez pour deviner que, votre promesse faite, rien ne vous empêcherait de la tenir. Oui, vous auriez épousé un condamné... un homme hors la loi, et cela, je ne pouvais l'admettre!... La tentation était forte, cependant! Un mot... il me suffisait de dire un mot, et la plus inespérée, la plus belle des félicités était à moi. Tout ce que j'avais pu souhaiter naguère, dans mes rêves les plus ambitieux, la réalité le dépassait encore!

« Pourtant, ce mot-là, je ne l'ai point dit. En le

disant, j'aurais commis envers vous une impardonnable lâcheté... Vous me reprochez de vous avoir fait souffrir? Songez donc à la souffrance que je vous aurais infligée en acceptant de vous donner mon nom... ce nom qui, pour beaucoup de gens, accoutumés à se prononcer sur les apparences, ne serait jamais celui d'un honnête homme...

« Même acquitté, je continuerais à sentir les soupçons planer sur moi! » Il a eu de la chance... voilà tout! » songerait-on en haussant les épaules. Condamné... c'est la fin de tout, et les épreuves que je vous ai infligées bien malgré moi sont, certes, peu de chose à côté de celles auxquelles ma lâcheté vous eût exposée... « M^{lle} Maud de Valsery épouse son ex-client, le cambrioleur de la banque Maubray!... » Vous devinez tous les commentaires que cette nouvelle n'aurait point manqué de soulever. Ç'aurait été la fin de votre carrière d'avocate... cette carrière qui vous réserve encore tant de succès! Bien plus, vos proches eux-mêmes se fussent détournés de vous... Ils vous eussent fait grief — et justement d'ailleurs! — d'oublier les traditions de votre famille. Une Valsery peut-elle épouser un condamné de droit commun... un voleur? Vous n'osez même pas me répondre. Vous voyez bien que j'ai raison.

« Voilà, Maud, ce que j'ai voulu éviter, au prix de ma vie brisée à jamais. Si le coup que je me portais à moi-même vous a atteint aussi, vous m'en voyez déchiré. La pensée de votre chagrin me désespère... Mais, encore une fois, je ne regrette rien, et je vous répète : « Si c'était à refaire, je le referais! »

Maud était très pâle. Deux larmes perlèrent à ses paupières et glissèrent lentement sur ses joues.

— Pardonnez-moi, Pierre! fit-elle humblement. J'étais égoïste et folle. Je ne comprenais pas la beauté de votre geste... Je comprends, à présent. Vous avez fait ce que si peu d'êtres arrivent à faire : vous

m'avez aimée pour moi-même, et non pour vous...

— Petite Maud, je vous aime encore de toutes mes forces, et je n'aimerai jamais que vous ! Je vous ai aimée dès le premier instant où je vous ai vue...

La jeune fille, à ces mots, sourit à travers ses larmes.

— Là, mon ami, vous exagérez un peu... Rappelez-vous la façon dont vous m'avez accueillie, lorsque je suis venue vous voir pour la première fois ! C'est tout juste si vous ne m'avez pas prise par le bras pour me jeter dehors...

Pierre sourit à son tour. Après tant d'émotions, ils savouraient comme des enfants la douceur bienfaisante de la gaieté.

— Ma foi, vous avez raison... mais je n'ai pas tout à fait tort ! C'est vrai, ma première réaction en votre présence n'a pas été ce qu'elle aurait dû être... Mais il ne faut pas m'en vouloir ; je venais de recevoir le coup de foudre... à mon insu... Je n'ai pas compris tout de suite que ce choc violent, qui me bouleversait tout entier et me jetait hors de moi, c'était l'amour !...

Maud eut une moue railleuse :

— Vous arrangez joliment les choses... Ce que c'est que d'avoir de l'imagination, tout de même !...

Pierre était redevenu sérieux. Il se rapprocha de la jeune fille et, la contemplant avec une sorte de crainte :

— Maud... je vous aime avec toute la ferveur... avec toute la tendresse de mon âme ! Lorsque vous m'avez si généreusement offert de me consacrer votre vie, j'ai refusé. J'avais la mort dans le cœur, mais je ne pouvais agir autrement ; je vous ai dit pourquoi. Ces fiançailles, à l'ombre d'une prison, me semblaient de mauvais augure.

« Lorsque, grâce à vous, je me suis vu acquitter, j'ai hésité à vous revoir. Certes, ce n'était pas l'envie qui me manquait !... Pourtant, j'ai su imposer une fois de

plus silence à mon cœur. « Elle n'aura pas de peine à trouver un homme plus digne d'elle ! » disais-je. Mais les jours passaient, les semaines, les mois..., et votre image demeurait dans mon cœur; votre pensée ne me quittait pas : elle me suivait partout; invisible et présente, elle m'escortait ainsi qu'un doux fantôme. Cent fois, je fus sur le point de vous écrire... ou plutôt, je vous ai réellement écrit cent lettres, où je vous dépeignais ma passion, avec de pauvres mots maladroits qui ressemblaient à des sanglots, où je vous demandais pardon de vous avoir menti... Mais aucune de ces lettres n'est jamais partie. Au moment de vous les envoyer, je sentais le devoir de me ressaisir. Non ! mille fois non ! tant qu'il existerait au monde une seule personne qui pourrait me croire coupable, je n'avais pas le droit de songer à faire de vous ma femme...

« Ah ! j'ai connu des heures cruelles, je vous assure... J'ai pleuré comme un enfant sur mon bonheur perdu... Mais j'ai tenu l'engagement que j'avais pris vis-à-vis de moi-même. C'était le seul moyen que j'avais de vous témoigner ma reconnaissance et mon amour...

« Aussi, comment vous peindre la sensation de joie, de délivrance que j'éprouvai, tout récemment, en apprenant que le vrai coupable, l'homme pour le crime duquel j'avais failli perdre l'honneur, venait d'avouer son forfait ! Le prisonnier devant lequel s'écartent les grilles de sa geôle, l'aveugle qui voit ses yeux s'ouvrir à la lumière du soleil, ne doivent pas ressentir une allégresse plus vive.

« Enfin ! le cauchemar était dissipé... je pouvais relever la tête... je redevais pareil aux autres hommes. Et surtout — surtout ! — il m'était permis de penser à vous sans commettre une lâcheté...

« Pourtant, le problème ne se trouvait pas encore résolu. Comme vous le savez, peut-être, depuis mon

départ de la banque Maubray, j'ai pu trouver une place dans une compagnie d'assurances... Or, il s'agit là d'une situation bien médiocre, et ma dignité me défendait d'ambitionner le mariage avec vous dans de telles conditions...

« Mais, du moment que mon innocence se trouvait officiellement reconnue, les choses changeaient du tout au tout... Ces jours-ci, je suis allé voir M. Maubray, mon ancien patron.

« Il m'a reçu de la façon la plus cordiale et m'a déclaré qu'il n'avait pas cessé un instant de croire à mon innocence... Peut-être exagérait-il un peu; mais j'aurais mauvaise grâce à le lui reprocher. Quoi qu'il en soit, M. Maubray m'offre la place de chef de service aux titres, qui se trouve actuellement vacante. C'est une très belle situation, que je pourrai améliorer encore par mon travail... Oui, Maud, à partir de maintenant, je deviens un autre homme... ou plutôt je redeviens l'homme que j'étais autrefois, avant de tomber dans des erreurs que je déplore, mais dont je ne crains plus le retour...

« Évidemment, tel que je suis, je me sens encore bien indigne de vous... Mais j'ai tant souffert, tant désespéré, qu'il me semble que ces épreuves m'ont rendu meilleur, m'ont un peu rapproché de vous. Tout à l'heure, je vous disais que je n'avais pas voulu de fiançailles conclues à l'ombre d'une prison... Des fiançailles à l'ombre d'une église me conviennent mieux, et c'est pourquoi je vous dis : Maud... ma petite Maud chérie, je vous aime... Je n'ai jamais cessé de vous chérir. A présent, je suis sûr de moi, et l'existence que je vous offre sera digne de vous. Si vous voulez devenir ma femme, vous complerez mes vœux les plus chers; et mon seul désir, ma seule ambition seront d'assurer votre bonheur, de vous protéger contre toutes les tristesses de la vie. Maud... dites *oui*, et vous ferez de moi le plus heureux des hommes!

Maud était trop émue pour répondre. Une joie profonde, immense, déferlait en elle. Ses yeux s'emplissaient de larmes, mais c'étaient de douces larmes, des larmes de joie...

Incapable de parler, elle tendit la main à Pierre avec un sourire ineffable...

Pierre saisit la petite main qui tremblait entre ses doigts comme un oiseau captif et, longuement, il y appuya ses lèvres.

— Maud, ma chérie... je vous aime !...

— Moi aussi, Pierre, je vous aime !...

Ils balbutiaient, dans un élan de tendresse indicible, les mots vieux comme le monde et pourtant doués d'une jeunesse éternelle.

Quelques instants s'écoulèrent... Isolés dans leur rêve magique, les deux jeunes gens avaient perdu la notion des réalités. Rien n'existait plus, en dehors d'eux-mêmes. Les épreuves qu'ils avaient subies, les chagrins qu'ils avaient éprouvés, tout cela reculait, disparaissait, se fondait dans l'ivresse sans bornes de la minute présente.

Ils n'avaient pas besoin de mots pour se comprendre. Leurs cœurs battaient du même rythme ; ils se sentaient si forts, par leur mutuel amour, que rien — pas même la mort — ne pourrait les séparer jamais. Quelque chose de grand et d'auguste mettait de la lumière dans leurs yeux, de la beauté dans leurs âmes.

Ils avaient oublié jusqu'à la notion du temps, et ce fut le timbre fêlé de la vieille pendule qui les arracha brusquement à leur rêve étoilé, pour les ramener dans le monde réel.

— Maud !... murmura Pierre Donatien, tout frémissant.

Il était prêt à refermer ses bras sur la taille souple de la jeune fille. Il approchait son visage du frais visage de sa fiancée...

Mais celle-ci recula, dans un mouvement d'exquise pudeur, tandis que ses joues délicates s'empourpraient...

Sans mot dire, elle désigna à Pierre le vieux Crucifix pendu au mur.

Tous deux, d'un mouvement spontané, s'agenouillèrent et, les mains unies, le cœur gonflé de tendresse, demandèrent à Dieu de bénir leur amour...

FIN

« J'AIME... ET J'ACCUSE ! » qu'on vient de lire, est le deuxième volume d'une série de quatre romans, groupés sous le titre :

“ QUATRE CŒURS SUR LES ROUTES DE L'AMOUR ”

Chacun de ces volumes renferme un récit complet... mais le lien qui existe entre ces ouvrages crée une formule originale, dont l'intérêt se recommande à tous les amateurs de bonne lecture.

Après : “ LA CHAMBRE OÙ L'ON N'ENTRE PLUS ” (N^o 395 de la *Collection Fama*).

Après : “ J'AIME... ET J'ACCUSE ! ” (N^o 399).

On lira successivement :

“ D'ENTRE LES PAGES D'UN MISSEL ” (N^o 403).

“ LES BARREAUX D'OR DE MA CAGE ” (N^o 407).

PAR

MARCEL PRIOLLET

LE SECRET DE MARC RENAUDIN

par JACQUES SEMPRIÉ

CHAPITRE PREMIER

RENCONTRE

Quoiqu'il fût près de six heures, le soleil, encore très haut, donnait une luminosité exceptionnelle à cette chaude après-midi de juillet.

Mince et alerte dans son tailleur de crêpe de Chine beige, la jeune fille suivait le quai de la Seine, le long du Cours la Reine. Chacun de ses pas découvrait un peu plus haut ses fines jambes, bien musclées malgré leur sveltesse, et sur lesquelles la jupe montait et descendait, aidée par une légère brise qui soufflait de l'est.

Sa marche était rapide et rythmée, comme celle d'une personne habituée au footing. Sa souplesse dénotait, d'ailleurs, une vigueur entretenue, sans aucun doute par la pratique des sports, et sa physionomie, qu'avivait à peine un soupçon de fard, sans être régulière, était celle d'une fort jolie personne, promettant surtout de le devenir lorsqu'un peu plus de mûrié aurait donné davantage de relief à ses traits encore un peu flous.

Arrivée à la place de l'Alma, la jeune fille dut attendre que l'agent préposé à la circulation voulût bien donner le champ libre au troupeau de gens affairés qui, dès son signal, se précipitèrent dans la double rangée de clous métalliques, pour aborder au prochain trottoir. *(A suivre).*

829-9-34. — RÉGIE IMPRIMERIE CRÉTÉ. — CORBEIL.

LE DISQUE ROUGE

DES ROMANS D'AVENTURES — DES ROMANS D'ACTION
D'AUTEURS LES PLUS CONNUS

- GÉRARD FAIRLIE
L'Appel des Vautours.
W. W. JACOBS
- La Main de Singe.**
CONAN DOYLE
- Aventures de Sherlock Holmes.**
Nouvelles Aventures de Sherlock Holmes.
Souvenirs de Sherlock Holmes.
Nouveaux Exploits de Sherlock Holmes.
Résurrection de Sherlock Holmes
Sherlock Holmes triomphe.
SAPPER
- Le Capitaine Drummond.**
E.-W. HORNUNG
- Un Cambrioleur amateur : Raffles**
Le Masque noir (*Aventures de Raffles*).
- Le Voleur de nuit** (*Dernières aventures de Raffles*).
- M. CONSTANTIN-WEYER
Vers l'Ouest.
CHRISTIAN DE CATERS
- Le Maléfice de Java.**
La Sauterelle Améthyste.
CAMILLE PERT
- La Petite Cady.**
VICTOR BRIDGES
- Le Secret de la Falaise.**
J. M. WALSH
- Le Mystérieux X.**
OTWELL BINS
- L'Hôte disparu.**
JEAN DE LA HIRE
- L'Assassinat du Nyctalope.**
H. RIDER-HAGGARD
- Elle.**
Le Testament du Monstre.
YVES DARTOIS
- Le Hameau dans les Sables.**

EXCLUSIVITÉ HACHETTE

Chaque volume **3 FR. 50**

- ALBERT BONNEAU
La marque du Léopard.
Le Désert aux cent mirages.
La Maison du cauchemar.
L'Œillet de nacre.
ANDRÉ ARMANDY
- Le Maître du Torrent.**
RUDYARD KIPLING
- Contes mystérieux de l'Inde.**
CHARLES FOLEY
- Kowa la mystérieuse.**
Le Chasseur nocturne.
C.-J. CUTCLIFFE HYNE
- Kate Meredith.**
ARTHUR MILLS
- Serpent Blanc.**
ARTHUR MORRISON
- Sous la griffe de Martin Hewitt.**
L'Étrange Aventure du "Nicobar".
L'Heure révélatrice.
La Main de gloire.
H. G. WELLS
- La Poudre rose.**
J. JACQUIN et A. FABRE
- Les 5 crimes de M. Tapinois.**
G.-G. TOUDOUZE
- Le Maître de la mort froide.**
Carnaval en mer.
HERVÉ DE PESLOÛAN
- L'Énigme de l'Élysée.**
R. CHAPELAIN
- Les Perles sanglantes.**
L'Île des Démon.
RENÉ THÉVENIN
- Les Chasseurs d'hommes.**
CHARLES LE GOFFIC
et NORBERT SEVESTRE
- L'Étrange énigme de Roz-Hir.**

LA RENAISSANCE DU LIVRE

94, rue d'Alésia, PARIS (XIV^e).

LES PATRONS FAVORIS

économisent le tissu



Ils sont
parfaits

1.000
MODÈLES
"CHICS"
PAR AN

^{FR}
2.50
LA POCHETTE